



FROM THE LIBRARY OF
Professor Karl Heinrich Rau
OF THE UNIVERSITY OF HEIDELBERG

PRESENTED TO THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN

BY
Mr. Philo Parsons

OF DETROIT

1871

HC
35
R4

~~5.12.2.~~
330
R

DE L'ÉCONOMIE

PUBLIQUE ET RURALE

DES PERSES ET DES PHÉNICIENS.

Estimée

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

De l'Économie publique et rurale des Celtes, des Germains
et des autres peuples du nord et du centre de l'Europe, 1
vol. 8°.

De l'Égypte sous la domination des Romains, 1 vol. 8°.

Précis d'une collection de médailles antiques, contenant la
description de toutes celles qui n'ont pas été décrites, ou
qui sont peu connues, 1 vol. 8°.

LAUSANNE,

De l'Imprimerie de HIGNOU Aîné.

10877

DE L'ÉCONOMIE



PUBLIQUE ET RURALE

DES PERSES ET DES PHÉNICIENS.

PAR L. REYNIER.

GENÈVE,

J. J. PASCHOUD, Imprimeur-Libraire.

PARIS,

Même maison de commerce, rue Mazarine,
N°. 22.

~~~~~  
1819.







## P R É F A C E.

---

LORSQUE j'ai publié mon livre sur l'Economie publique et rurale des Celtes, des Germains et des autres peuples du nord et du centre de l'Europe, j'ai annoncé qu'il faisait partie d'un travail plus considérable, où tous les peuples anciens étaient considérés sous les mêmes aspects, et j'ai pris l'engagement d'en faire la publication successive. Je commence à le remplir en faisant imprimer la portion qui concerne les Perses et les Phéniciens: les autres paraîtront ensuite.

De toutes les parties de ce grand ensemble, aucune n'était aussi ingrate à traiter que celle-ci. Les ouvrages de la plupart des historiens grecs, qui ont écrit sur ces peuples, ne sont pas parvenus jusqu'à nous; ceux dont les écrits

\*

subsistent, en ont plutôt donné des épisodes qu'une histoire réelle; et encore, ces épisodes ont la plupart un coloris fabuleux qui éteint la confiance. Les historiens orientaux, qui auraient pu fournir d'autres renseignemens, sont postérieurs à l'introduction de l'islamisme, et leurs ouvrages fourmillent de fables sur les époques antérieures à ce culte. Ces deux sources, où il était possible de puiser, présentent de telles difficultés, qu'elles pourraient décourager l'écrivain le moins susceptible de l'être.

Il est une troisième source; ce sont les livres sacrés des anciens Perses, qui ont été conservés par les Parsis, sectateurs actuels du même culte. Ils fournissent beaucoup de faits; mais, comme tous les livres de ce genre, ils laissent beaucoup à désirer, parce que leur auteur, soit par exaltation naturelle de l'esprit, soit pour mieux im-

primer l'idée qu'ils lui avaient été inspirés, leur a donné ce coloris qui nuit à la précision des idées. Quoique destinés à servir de code civil et sacré au peuple qui les avait adoptés, ils sont loin d'embrasser l'ensemble de la législation. On y voit, comme dans beaucoup d'autres codes théocratiques, les fautes de discipline religieuse confondues avec les délits envers la société, et leur évaluation est loin d'être dans un rapport exact avec les maux effectifs qui en résultent pour l'ordre social. Mais, dans leurs bigarures même, ces livres fournissent des notions à conserver sur l'état politique du peuple, à qui ils ont servi de règle.

Je n'ignore pas que des savans, dont je fais profession de respecter les lumières, ont jeté des doutes sur l'authenticité de ces livres sacrés : ils ont prétendu qu'ils étaient une rapsodie,

\*\*\*

composée par des Parsis qui ont abusé de la bonne foi du savant Anquetil; mais il m'est impossible de me rendre à leur opinion. Nul doute que le **Zend-Avesta** n'ait éprouvé des altérations depuis qu'il a été composé, et que ce livre, tel qu'il a été publié par Anquetil, ne diffère, en beaucoup de détails, de son état primitif. Mais il est des choses qu'un faussaire n'aurait pas pu inventer, et qui prouvent son antique origine : ce sont ses rapports avec l'état astronomique du ciel, aux époques où ses parties ont été successivement composées : ce sont aussi ses allusions à un ordre social, différent de celui qui existe de nos jours dans ces régions, et qui se trouve confirmé par les écrits des Grecs, dont la connaissance n'existe certainement pas chez les Parsis de l'Inde : comment un faussaire aurait-il imaginé ces choses-là ? Il me paraît qu'on peut considérer le

Zend-Avesta comme une composition antique, altérée par des restaurations, ou interpolations successives, qui ont laissé subsister les pièces principales, et c'est dans cet esprit que je m'en suis servi.

J'ai fait moins d'usage du Sad-der, dont Hyde a publié la traduction, il y a près d'un siècle, parce qu'il n'est qu'un abrégé usuel du Zend-Avesta, fait à une époque assez récente. Cependant je l'ai cité dans quelques notes, surtout lorsqu'il a pu me servir à prouver la conservation, jusqu'à nos temps modernes, de quelques antiques institutions, ou leur remise en vigueur après avoir été abandonnées. Mais je l'ai négligé toutes les fois, qu'en donnant les mêmes préceptes que le Zend-Avesta, il les a exprimés avec moins de développemens. Cette grande conformité, entre le Sad-der et le Zend-Avesta, est un motif de plus de croire

à leur authenticité : comment deux faussaires, à un siècle de distance, se seraient-ils si bien accordés, pour imaginer les mêmes choses, dans l'intention de tromper des étrangers?

Telles sont les sources principales où j'ai puisé des notions sur les anciens Perses : il y en a eu d'autres secondaires, qui ont pu me servir, lorsque leur témoignage n'a pas été en opposition trop évidente avec les livres dont je viens de parler. Il était essentiel de juger, par le caractère des ouvrages, le degré de confiance que pouvait inspirer leur auteur : c'est peut-être, parce que beaucoup d'écrivains ont négligé cette précaution, qu'il existe un si grand nombre de livres sur les anciens peuples, et si peu où on en puise une connaissance réelle. Des citations ont été entassées ; des assertions d'obscurs scholiastes des bas-temps ont été préférées à des témoignages d'écrivains d'un

mérite plus réel, ou du moins leur ont été assimilées. Quelquefois aussi, faute d'avoir distingué les époques, les usages d'un peuple ont présenté des contradictions, qui n'auraient été qu'apparentes, si on avait tenu compte des changemens survenus dans sa manière d'être: mais au lieu de cela, on a cherché à les faire disparaître par des conciliations de témoignages, et pas toujours avec succès. Je ne me flatte pas d'avoir vaincu toutes les difficultés du sujet que j'avais à traiter; j'ose cependant espérer que mon livre présentera quelques notions plus claires, que les écrits qui l'ont précédé.

Je n'ai parlé que des Perses, sur le titre de cet ouvrage, quoique j'ai embrassé les empires successifs qui ont existé dans cette même contrée. Il aurait été trop long d'y faire figurer les noms des Assyriens, des Mèdes, des Perses, des Parthes et des Persans,

qui, les uns après les autres, ont occupé le premier rang; cette longue nomenclature aurait embrouillé le titre, sans utilité pour le lecteur.

Les empires assyrien et mède, qui ont précédé celui des Perses, sont peu connus; les écrivains orientaux n'en ont presque rien dit, et les Grecs en ont raconté des événemens romanesques, mêlés à des faits possibles. Ils ont un peu mieux connu les Perses, parce que leurs guerres contre eux leur ont fourni des occasions de les voir: mais ce qu'ils en ont écrit, est loin d'être ce qu'on aurait dû espérer. Il existait, chez les Grecs, des talens réels; mais, tout entiers à l'histoire de leur patrie, ils n'ont considéré les autres peuples, que dans leurs rapports avec eux. Tout ce qui était étranger à leurs antiquités nationales, ou aux événemens de leur patrie, n'avait, à leurs yeux, aucun caractère d'instruction; dès lors, l'écri-



vain qui leur en parlait ; ne pouvait avoir d'autre but que d'amuser leur curiosité. Delà ces épisodes qui remplacent l'histoire, et ces anecdotes merveilleuses qui tiennent lieu des faits. Hérodote et Diodore passent immédiatement des règnes mythologiques de Ninus et de Semiramis, qui commencent l'histoire des Assyriens, jusqu'à leur dernier roi Sardanapale, franchissant ainsi plusieurs siècles, sans en rapporter aucune circonstance. Il en est de même pour l'empire des Mèdes : ils racontent quelques anecdotes du fondateur, et passent à la chute du dernier roi de cette dynastie ; et encore le narré de ses songes merveilleux, occupe plus de place que celui des événemens. On voit qu'ils ont cherché à produire des tableaux agréables, sans s'inquiéter qu'ils fussent vrais ou non. Le caractère de ces mêmes écrivains change, lorsqu'ils commencent à parler

des temps où cette histoire est liée aux événemens de leur patrie : alors le romanesque disparaît ; ce ne sont plus des anecdotes éparses ; c'est un narré de faits, qui s'enchaînent les uns aux autres ; en un mot, c'est l'histoire : mais cependant elle n'est pas encore traitée comme elle devrait l'être ; puisqu'elle nous laisse ignorer les ressorts secrets, qui ont déterminé les opérations des Perses , ainsi que le mécanisme de leurs institutions. On dirait que les historiens de la Grèce, ne les ayant vu que sous le seul aspect en contact avec eux , ont ignoré ce qui a pu exister sur les autres faces.

C'est à l'insouciance des Grecs , pour tout ce qui était étranger à leur patrie , qu'il faut attribuer leur dédain pour les langues des autres peuples. On a voulu l'expliquer par la beauté de la leur , qui les séduisait trop pour qu'ils pussent en étudier d'autres : mais les

peuples de l'Asie avaient aussi des langues riches et flexibles, où ils auraient pu admirer des beautés. Puis est-il bien certain qu'un peuple habitué, dès son enfance, à sa langue maternelle, peut concevoir de l'enthousiasme pour elle? Je croirais plutôt que l'habitude de s'en servir, fait qu'il jouit de tous ses avantages, sans en apprécier l'étendue. Une cause plus réelle de ce dédain des Grecs, est la concentration de toutes leurs idées sur ce qui concernait leur patrie. L'étude approfondie des antiquités des autres peuples, qui aurait dû être précédée de celle de leurs langues, n'aurait pas procuré, à ceux qui s'y seraient livrés, un succès qui en compensât les fatigues. Les autres Grecs n'y auraient vu aucune instruction à acquérir; et, comme simple distraction, les narrations d'Hérodote leur auraient paru plus amusantes.

Un esprit différent existe depuis la

renaissance des lettres. L'habitude de s'occuper de l'histoire des autres peuples, plus que de celle de son propre pays, est née de l'attention, qu'on a exigée des enfans, pour les antiquités grecques, romaines et juives, tandis qu'on leur parlait à peine de celles de leur patrie. Les enfans de la Grèce, au contraire, n'entendaient raconter que les hauts faits de leurs ancêtres; l'habitude en naissait, chez eux, de croire que cela seul méritait d'être raconté; et cette première impression de la jeunesse influait sur toute leur existence. Elle a aussi donné à leurs historiens ce caractère dont je viens de parler; car, habitués, dès le premier âge, à cette manière de sentir, ils ont traité avec négligence tout ce qui était étranger à la Grèce, comme étant indigne de leur attention. Cet esprit, trop exclusif, leur a nui comme auteurs; mais ce mal a été amplement compensé par l'avan-

tage immense d'avoir contribué à former des citoyens. La marche opposée, suivie dans les temps modernes, était mauvaise ; mais je ne dirai pas qu'elle a été nuisible, puisque c'est à l'admiration, que la jeunesse a puisée dans l'histoire ancienne , pour les grandes actions des républicains de la Grèce , que nous devons la résistance sourde, mais continue , au despotisme, qui l'a empêché de s'enraciner en Europe, et l'élan vers la liberté, qui s'y est développé à l'époque actuelle.

J'ai peut-être donné trop de développement à cette idée , dans un livre qui traite des Perses et non des Grecs ; cependant , je n'ai pas cru devoir supprimer ce paragraphe , parce qu'il m'a paru contenir des considérations , non pas neuves , mais vraies. Il explique d'ailleurs comment les Grecs nous fournissent si peu de matériaux sur les an-

tiquités des Perses, peuple qu'ils ont eu tant d'occasions de connaître.

Ce que j'ai dit des Grecs, relativement aux Perses, s'applique également à leurs rapports avec les Phéniciens, et n'est même que plus remarquable. Tous les deux peuples navigateurs, n'étant séparés que par un très-petit espace de mer, ils avaient des rapports journaliers de commerce ensemble. Des relations aussi multipliées exigeaient nécessairement, que beaucoup d'individus des deux nations en connussent les deux langues : comment n'en est-il pas résulté, pour quelque Grec, le désir d'étudier les institutions des Phéniciens, et ensuite d'en procurer la connaissance à ses concitoyens ? Ce fait serait inexplicable, si les causes, que je viens d'indiquer, de l'indifférence des Grecs pour tout ce qui était étranger à eux, n'en donnaient pas la solution. Mais il n'en

résulte pas moins, que, d'après cette manière d'être des Grecs, les Phéniciens, le peuple le plus intéressant de l'antiquité, sont celui sur lequel il existe le moins de lumières. Nous savons vaguement que, faibles dans leurs commencemens, ils se sont élevés ensuite à une grande puissance, dont ils ont ensuite déchu : mais nous sommes à peu près réduits à des conjectures, sur les causes de leur grandeur et de leur décadence ; quelques faits épars, dont j'ai dû me servir, sont loin de fournir les données nécessaires pour une histoire complète.

Tout ce qui précède prouve ce que j'ai dit plus haut, que ce volume forme la portion la plus ingrate de mon travail sur les peuples anciens. Dans les volumes suivans, j'aurai à traiter des peuples, sur lesquels il existe des renseignemens plus multipliés, dont, par conséquent, il sera possible de saisir

l'ensemble des institutions, pour les comparer aux événemens et en saisir l'influence réciproque. Alors paraîtront, avec plus d'évidence, les avantages de cette manière de considérer l'histoire, et, on sentira mieux l'utilité de l'ouvrage que j'ai entrepris.

---



# DE L'ÉCONOMIE PUBLIQUE ET RURALE

DES PERSES ET DES PHÉNICIENS.

---

## PREMIÈRE PARTIE.

---

COUP-D'ŒIL SUR LES ANTIQUITÉS DE L'ASIE,  
ANTÉRIEURES AUX TEMPS HISTORIQUES.

**L**ES recherches sur ces époques reculées ont excité la curiosité de plusieurs savans. Plus elles ont offert de difficultés à vaincre, plus le zèle de ceux qui ont entrepris de s'en occuper a été électrisé, et déjà plusieurs faits importans, qui en ont été les résultats, ont prouvé que ces recherches peuvent avoir un but utile. Le sujet est loin d'être épuisé; il fournira encore un vaste champ d'études à ceux qui pourront joindre une connaissance exacte des lieux et des monumens de ces régions, à celle des livres écrits en différens siècles, par les peuples qui les ont habitées et par ceux qui les habitent encore. Des traditions, qui y sont éparses et trop souvent défigurées par le style

allégorique où leurs auteurs ont cherché à envelopper leurs pensées, peuvent recevoir leur explication de quelque usage populaire conservé jusqu'à nos jours, ainsi que de l'examen approfondi des antiques ruines, restes imposans d'époques dont il existe à peine un vague souvenir. C'est ainsi que Legentil, voyageant dans l'Inde, a été surpris d'y trouver des tables astronomiques de la plus haute antiquité, la connaissance de la précession des équinoxes, le calcul des éclipses et d'autres pratiques d'astronomie, mais isolées et sans connexions entr'elles, et exécutées traditionnellement par des individus qui ne pouvaient ni en expliquer, ni même en comprendre les motifs (1). C'est ainsi qu'à une époque plus récente, Turner a reconnu chez les habitans du Thibet la connaissance de la précession des équinoxes, celle de l'anneau de Saturne et celle des satellites de Jupiter, quoique ce peuple, abruti maintenant par sa théocratie, n'ait pas même l'idée d'une simple lunette d'approche (2).

Ces faits ont fait naître l'idée qu'il a existé un temps plus ancien, où les peuples de ces

---

(1) Legentil, Voy. dans l'Inde, T. 1.

(2) Turner, Voy. au Thibet, T. 2, p. 58.

régions avaient des connaissances plus étendues, et que ce période de lumières a été suivi d'une décadence, pendant laquelle ils sont descendus au point où nous les voyons maintenant. Bailly, aidé de ses lumières étendues sur l'astronomie et d'une vaste érudition, a saisi cette manière de voir et a démontré l'existence de cet ancien période d'instruction (1). Dupuis s'est aussi emparé de cette idée première et est parvenu au même résultat en suivant une marche différente. Il s'est saisi des opinions religieuses des différens

(1) Bailly, Hist. de l'astron. anc. Lettres sur l'orig. des sciences, Lettres sur l'Atlantide.

Ses écrits auraient eu bien plus d'influence s'il s'était moins livré à son imagination. Mais, séduit par le système du feu central de Mairan et du refroidissement graduel du globe, il a reculé tellement vers le nord son peuple civilisé, souche première de toute civilisation, que la teinte romanesque de cette idée a nui aux choses vraies que contenaient ses ouvrages. Un savant justement célèbre vient de publier une nouvelle histoire de l'astronomie ancienne. Peut être que la crainte de tomber dans l'extrême où Bailly s'est égaré, l'a un peu trop entraîné vers l'extrême contraire, et qu'il a trop jugé les peuples antérieurs par des écrits anciens pour nous, mais bien modernes si on les compare au temps où ce période d'instruction a dû exister. Si les ouvrages de l'ancienne Grèce avaient disparu, pourrions-nous en prendre une idée dans les écrits des Grecs de la fin du Bas-Empire ?

peuples, et rassemblant, avec une patience à toute épreuve, les traditions et les légendes, même les plus fastidieuses et les plus futiles en apparence, il a démontré qu'elles n'ont été dans l'origine que des allégories cosmiques, où les phases de la nature et les mouvemens des astres étaient représentés. Cette manière emblématique de les peindre avait été conçue, soit pendant ce période d'instruction, soit au commencement de la décadence qui l'a suivi; puis le sens en ayant été oublié, ces allégories sont devenues des croyances religieuses. Il a prouvé aussi que ce degré d'instruction n'a pas été concentré sur un point du globe seulement, et que l'Europe, l'Asie et l'Afrique en ont également joui, puisqu'on y remarque les mêmes allégories, basées sur un état du ciel, dont la connaissance de la précession des équinoxes fixe la date à plus de deux-mille-cinq-cents ans avant notre ère actuelle (1). Une autre conclusion qu'on doit tirer de cette concordance, est qu'à ces mêmes époques les nations, qui avaient adopté des opinions semblables et une même manière de les exprimer, ont

---

(1) Dupuis, Orig. des cultes, 4<sup>e</sup>., T. 3, p. 331 et passim.

dû avoir des relations suivies entr'elles; or, des communications entre des nations éloignées sont une preuve irrécusable d'un état de civilisation perfectionné.

Bailly et Dupuis, en admettant l'un et l'autre ce période de lumières, dont on peut fixer l'époque par des calculs astronomiques, ont différé sur le point de la terre habité par le peuple qui en a joui. Le premier a pensé que ce peuple devait avoir habité les régions les plus septentrionales de l'Asie, d'où il s'est étendu progressivement vers le plateau de la Tartarie. Le second, au contraire, a pensé qu'il a dû exister, à la même époque, plusieurs foyers différens de civilisation qui ont eu des rapports ensemble. Il a été conduit à cette opinion par l'extension, sur tant de points différens, des mêmes opinions exprimées par des allégories semblables; extension qui n'aurait pas pu avoir lieu si les lumières avaient été concentrées sur un point. Car, pour l'expliquer, il faudrait avoir recours à des colonies multipliées, et c'est précisément une des choses sur lesquelles Bailly s'est trop livré à son imagination (1). L'opinion de Dupuis, plus con-

---

(1) Il a été un temps où, sans trop s'occuper de la possi-

forme à la marche naturelle des événemens, tels que nous les voyons se reproduire de nos jours, paraît par cela même plus vraisemblable.

Quoique la soif de l'or soit le motif qui attire des milliers d'individus vers les rives du Gange, quelques hommes y ont aussi porté l'amour des sciences et le goût des recherches. On leur doit une observation qui est tout à fait contraire au système de Bailly, c'est que les plus anciennes tables astronomi-

---

bilité des moyens d'exécution, on imaginait des colonies que fournissait un pays pour en peupler plusieurs autres. C'est ainsi qu'on a prétendu que la vaste étendue de la Chine devait sa population à une colonie émanée de l'Egypte, pays circonscrit entre des déserts (Huet, Hist. du commerce, ch. 9. Paw, Rech. sur les Egyptiens, etc.). Mais la raison se refuse à concevoir de pareilles colonisations. L'expérience de tous les temps prouve qu'un pays s'épuise lorsqu'il fournit à la population d'un autre. Les cas où une surabondance réelle de population en contraint une partie à s'éloigner, sont si rares, qu'on peut presque les révoquer en doute; car il faut les distinguer de ceux où une population accumulée sur un point par une branche d'industrie, se trouve ensuite obligée à se déplacer lorsqu'elle cesse; car cette accumulation ne s'est pas formée sur ce point sans avoir enlevé une partie de la population nécessaire au reste du pays. C'est inégale répartition et non excès dans la population, et si une portion émigre au lieu de retourner à ses travaux antérieurs, c'est une perte positive pour le pays.

ques qu'on a retrouvées aux Indes, ont toutes été calculées pour un pays situé entre les tropiques et par conséquent beaucoup plus méridional que le plateau de la Tartarie (1). Elle favoriserait au contraire l'opinion de Dupuis, que les lumières n'étaient pas concentrées alors sur un point, mais disséminées dans plusieurs foyers différens. En traitant des peuples du Nord de l'Europe, j'ai fait remarquer les données qui paraissent prouver qu'il en a existé un dans ces régions (2). Lorsque je traiterai de l'Ethiopie nous en verrons un autre où les Egyptiens ont puisé leur civilisation et leurs lumières. Nous nous occuperons ici des régions de l'Asie où de semblables foyers ont aussi existé, nous bornant à quelques considérations générales; car des détails nous écarteraient de notre objet principal, l'étude des anciens aux temps dont leurs livres et leurs monumens nous ont conservé le souvenir.

Les Grecs et les Romains nous fournissent peu de données dans leurs écrits, parce que leurs connaissances sur l'Asie ont été d'autant

---

(1) Roberts. Rech. sur l'Inde anc. Append. p. 428.

(2) Econ. des Celtes, p. 34.

plus imparfaites, que les pays étaient davantage écartés des bords de la Méditerranée, les seuls qu'ils aient bien connus. Il est possible qu'à des époques plus anciennes leurs connaissances aient été moins circonscrites. Plusieurs de leurs philosophes paraissent avoir pénétré jusqu'aux Indes, notamment Pythagore, si c'est lui qui a introduit en Europe les opinions qu'on lui attribue et qui ont été évidemment apportées de ces régions lointaines. Il est certain du moins que c'est vers le temps où il a vécu qu'elles ont fait une irruption dans nos contrées, où elles ont trouvé des sectateurs; mais elles contrariaient trop les habitudes nationales pour y jeter de profondes racines; aussi ont elles fini par y être abandonnées (1).

Si ces opinions, au lieu de parvenir de proche en proche jusqu'en Europe, par des points intermédiaires, ont été apportées immédiatement de l'Inde, des notions positives sur l'intérieur de l'Asie ont dû les accom-

---

(1) J'ai dit quelque chose de leur apparition chez les Celtes, en traitant de ce peuple (Econ. des Celtes, p. 186); mais il sera parlé plus en détail de cette invasion des doctrines indiennes et des causes qui en ont arrêté les progrès, dans le livre où je traiterai des républiques grecques d'Italie.



pagner ; mais tous les écrits des auteurs contemporains ou voisins de ces époques ont été dévorés par le temps ; il n'en est resté que le souvenir et quelques lambeaux épars, trop incomplets pour fournir de grandes lumières, et même pour faire apprécier le degré de leur mérite.

Un de ces foyers antiques des lumières et de la civilisation paraît avoir existé à la Chine. Les anciens n'ont eu que des notions vagues de ce pays. Pline dit que les Sères ne sont remarquables que par leur insociabilité, qui les empêche de communiquer avec les autres nations, et par la soie qu'ils récoltent et qu'ils livrent au commerce (1). Plusieurs savans ont même douté que les anciens aient eu réellement la connaissance de la Chine (2) ; ils ont pensé que les Sères, dont nous venons de parler, habitaient des cantons de l'Asie moins éloignés. D'autres, au contraire, ont regardé les Sères comme ayant été réellement les Chinois, et je me rangerai volontiers de leur avis. Mais en admettant cette manière de voir, on doit convenir que

---

(1) Pl. Hist. nat. L. 6, c. 17.

(2) Rech. Asiat. T. 2, p. 407.

les notions que les anciens en ont eues, étaient très-incomplètes et ne fournissent aucune information sur l'antique civilisation de ce peuple.

Les auteurs Arabes ne fournissent pas des notions beaucoup plus positives sur la Chine. Abulfeda dit positivement qu'on n'en avait de son temps que des notions vagues, mêlées de beaucoup de contes (1).

Depuis que les mers de l'Inde ont été ouvertes à nos navigateurs, plusieurs hommes éclairés ont pénétré à la Chine, et ont étudié ses antiquités dans ses propres monumens. Ils ont été frappés de l'ancienneté de ses annales historiques, où beaucoup de dates reposent sur des observations astronomiques, dont la vérification a démontré la certitude. Dans le nombre de ces observateurs doit être surtout distingué le missionnaire Gaubil, homme éclairé, qui n'a pas pu se refuser à l'évidence des faits, quoiqu'ils lui parussent difficiles à concilier avec une chronologie que son culte lui faisait une loi d'adopter (2).

(1) Abulf. Chorasm. descr. p. 4.

(2) Je ne parle ici que des époques fixées astronomiquement, et non de ces immenses périodes que les Chinois, comme les Indiens, mettent en tête de leur histoire et qui

Sans entrer dans aucun détail sur les limites où il convient de restreindre l'excessive antiquité où les Chinois font remonter leurs annales, nous nous bornerons à faire observer qu'à une époque plus ou moins reculée, suivant le système qu'on voudra suivre, mais toujours antérieure aux temps historiques de la Grèce, il a existé chez les Chinois des opinions astronomiques trop semblables, dans la manière de les exprimer, avec celles des Européens, pour qu'on puisse se refuser à l'idée qu'il a existé des relations entre l'Europe et l'Asie, où elles se sont propagées d'un lieu à un autre. Nous voyons chez les Chinois Tchu-siang-chi faire exécuter par Ssee-kou-ci une lyre à cinq cordes, pour remédier au dérangement de l'univers et pour conserver tout ce qui a vie (1). La même

---

forment leurs siècles mythologiques. Du moment où l'existence et la quotité de la précession des équinoxes ont été connues, rien n'a été plus facile que de parvenir, par un calcul rétrograde, à la connaissance de l'état où le ciel a pu être plusieurs milliers d'années auparavant, ce qui ne prouve pas que cet état a été observé à cette époque-là. Aussi je crois que nous avons peu de faits bien positifs qui remontent au-delà des temps où le taureau coïncidait avec l'équinoxe du printemps.

(1) Mém. de Deshautes, à la fin de l'Orig. des lois de Goguet, p. 325.

idée est représentée chez les Grecs par Apollon ou le soleil, réglant avec sa lyre l'harmonie céleste. Nous voyons chez les Chinois Niu-oua inventer une flûte double, dont tous les sons réunis en un seul, accordaient le soleil, la lune et les étoiles (1). Chez les Grecs Pan ou la nature tient dans sa main la flûte aux sept tuyaux qu'il anime d'un souffle unique (2). Ainsi l'idée d'exprimer l'ordre qui règle tous les mouvemens de l'univers par des comparaisons tirées de l'harmonie musicale, idée dont les philosophes Grecs ont fait un si grand usage, a aussi existé chez les Chinois long-temps auparavant, et ces deux peuples l'ont rendue par des images adaptées à leur langue et à leurs habitudes. Je ne pousserai pas plus loin la comparaison de ces analogies; il me suffit d'avoir indiqué l'existence d'un ancien foyer de lumières à la Chine.

---

(1) Deshaut. *ibid.* p. 327.

Bailly n'ayant pas fait attention que ces instrumens de musique étaient une manière emblématique de s'exprimer, a voulu jeter du ridicule sur les rapprochemens qu'on en avait fait avec les connaissances anciennes des Chinois sur l'astronomie (Bailly, *Lettres sur l'orig. des sciences*, p. 32).

(2) Dupuis, *Orig. des cultes*, T. 2, p. 142 et suiv.

Un autre foyer moins éloigné de l'Europe, sur lequel par conséquent les anciens ont eu déjà quelques notions de plus, est celui qui existait dans l'Inde. Tous se sont accordés à en parler comme d'un pays où il existait des lumières et beaucoup de civilisation; mais de leur aveu peu de personnes y avaient pénétré; le plus grand nombre n'en a parlé que sur ouï dire, et leurs récits fourmillaient de contradictions et d'invéraisemblances (1). Ainsi on doit s'attendre à ne trouver dans les écrits des Grecs et des Romains que des notions très-incomplètes, le plus souvent défigurées par l'ignorance, et aussi par cet amour du merveilleux, qui s'empare si aisément de ceux à qui il manque une instruction réelle.

Si les conséquences de l'invasion d'Alexandre avaient été des établissemens un peu solides, ces régions de l'Asie auraient bientôt été connues des Européens. Une dynastie grecque s'était formée dans la Bactriane, sur les confins de l'Inde, et avait étendu ses conquêtes sur les provinces limitrophes (2);

---

(1) Str. geogr. L. 15 ad init.

(2) Str. geogr. L. 15 ad init. Just. hist. L. 41. Bayer hist. regni Græc. Bactr. c. 5, 22, 32. Pol. exc. legat.

L'auteur du Périple de la mer Erythrée, dit que de son

dès qu'elle aurait pris un peu de stabilité, elle aurait ouvert des moyens de relations entre ces contrées et l'Europe. Mais les successeurs d'Alexandre, plus occupés de leurs jalousies que de leurs vrais intérêts, au lieu de s'étayer les uns et les autres et de s'enraciner par un appui mutuel, ont cherché à se détruire. Les Seleucides en Syrie, les Ptolomées en Egypte, voyaient des rivaux dans tous les autres capitaines d'Alexandre ; ils redoutaient l'accroissement de leur pouvoir et ont cherché à s'opposer à tout établissement stable qu'ils auraient pu former, parce qu'ils en concevaient de l'ombrage. Il est même dans les choses possibles, que les ambassades qu'ils ont envoyées dans l'Inde, avaient moins pour but d'ouvrir des relations commerciales, que d'éveiller chez les souverains de ce pays, des inimitiés contre leurs rivaux (1). C'est ensuite de ces mis-

---

temps encore on avait à Barigaza, ville commerçante de l'Inde, des monnaies frappées par ces rois (Per. Erythr.).

(1) Un événement a beaucoup contribué à isoler la Bactriane: peu après la fondation de ce royaume, les Parthes ont commencé à établir leur indépendance et il en est résulté des guerres, dont les anciens ont parlé (Just. hist. L. 41, c. 1 et seq. Bayer hist. reg. Bactr. c. 18 et seq.). Les Parthes étant

sions qu'il a été publié des relations de l'Inde, dont le texte est perdu, mais où les auteurs anciens, dont les écrits nous restent, ont puisé une grande partie des notions qu'ils nous ont conservées. Elles ont déjà été réunies par un écrivain distingué, dont l'ouvrage est classé par l'opinion au nombre des bons livres (1). Je marcherai sur ses traces et ajouterai peu de faits à ceux qu'il a rassemblés; mais je les verrai peut-être sous un point de vue un peu différent.

Les Indiens, dès les premiers temps dont l'histoire ait fait mention, ont été divisés en castes (2). Des subdivisions partageaient ensuite chacune d'elles en classes distinguées par leurs occupations, où les individus restaient héréditairement attachés. Telle était leur organisation dans les temps reculés dont on a des notions un peu positives, telle elle est encore de nos jours (3). Il en est résulté qu'aucun stimulant ne les a portés à des tra-

situés à l'Occident de la Bactriane, ont mis obstacle à ses relations avec l'Europe, d'où ils craignaient peut-être qu'elle reçut des secours.

(1) Roberts. Rech. sur l'Inde ancienne.

(2) Str. geogr. L. 15. Diod. Sic. L. 2, c. 25.

(3) Roberts. Ind. anc. p. 327. Paulin, Voy. L. 2, ch. 2.

vaux améliorateurs, que par conséquent, il n'a pu se former chez eux aucun perfectionnement, puisque la fatigue nécessaire pour l'obtenir, n'aurait eu aucune récompense. Aussi l'époque où ils se sont élevés au rang de peuple civilisé, doit être nécessairement antérieure, et c'est à l'adoption du système des castes qu'il faut attribuer en partie la marche rétrograde qui a succédé. Nous voyons, en effet, que ce peuple est resté au même point où il était parvenu pour l'exercice de quelques arts, parce que leur perfection dépend d'une longue habitude, plutôt que du développement des idées, et que l'enfant qui, dès le berceau, joue autour du métier de son père, devient facilement aussi bon tisserand que lui. Mais l'instruction réelle, mais les sciences qui tiennent à un travail de l'esprit que la seule habitude ne peut pas remplacer, ont déchu, parce que l'imitation charge seulement la mémoire et ne développe aucune pensée. Tel est l'état où sont maintenant les Indiens, et même leurs pundits ou prêtres savans, qui ont exclusivement le privilège de s'instruire ( 1 ). Ils savent plus ou moins quel-

ques

---

( 1 ) Roberts. Ind. anc. p. 447.



ques lambeaux incohérens des sciences cultivées par leurs ancêtres; mais ces notions imparfaites sont restées dans leur mémoire, sans qu'ils fassent aucun effort pour les lier ensemble et pour s'avancer vers une plus grande instruction (1). La manière même dont sont composés leurs livres serait un obstacle à tout perfectionnement. Le style allégorique et perpétuellement figuré, qui enveloppe les faits scientifiques, comme les préceptes de morale et tous les autres genres de connaissances, nuit à leur clarté. L'esprit doit être constamment occupé à deviner, au travers de ces emblèmes, le véritable sens de l'auteur, et peut très-bien le mal saisir. Que ce soit le génie de la langue samscrite, chose peu probable, car toute langue se prête à peindre les idées de celui qui pense clairement; ou que ce soit plutôt un calcul des prêtres, qui ont jugé ce mode plus convenable à leur dessein de concentrer toutes les

---

(1) Cette manière de voir est celle de beaucoup de personnes qui ont visité l'Inde en observateurs; il en est d'autres cependant qui attribuent aux Indiens actuels des connaissances plus étendues, dès lors une moindre dégénération (Rech. asiat. T. 2, p. 268). Le temps nous apprendra lesquels ont adopté la manière de voir la plus juste.

connaissances dans leur ordre; il est certain que le style de leurs livres est un obstacle immense à la précision des idées, sans laquelle l'esprit humain ne peut espérer aucun perfectionnement. Si l'homme doit consumer sa vie pour arriver à bien comprendre ce qu'on a fait avant lui, quel temps lui reste-t-il pour s'avancer au-delà?

Toutes les institutions des Indiens paraissent avoir été calculées pour arrêter l'essor de la pensée et renfermer l'homme dans les ornières de la routine. Il suffisait aux brahmes d'être un peu moins ignorans que le vulgaire pour pouvoir le maîtriser, et cela n'était pas difficile chez un peuple où la lecture des livres était défendue, où même la peine de mort était prononcée contre celui qui aurait cherché à charger sa mémoire d'une lecture qu'il aurait osé faire (1). Mais on ne peut pas supposer qu'un tel état de choses ait existé aux époques, où les Indiens se sont élevés au point de civilisation, qui a existé chez eux, et dont ils sont maintenant déchus. La chance la plus avantageuse qu'on

---

(1) Roberts. *Inde anc.* p. 447. Forster, *Voy. au Kashmyr*, T. 1. Lettr. 2.

puisse admettre dans l'organisation des castes, est la conservation de l'état où la nation est parvenue ; mais son perfectionnement est impossible et sa décadence est vraisemblable. Ce n'est donc pas avec une organisation sociale de ce genre que les Indiens ont atteint, et les connaissances dont il ne leur reste plus que les débris, et cette perfection des arts qu'ils ont davantage conservée, parce que la routine a suffi pour cela. Il a par conséquent existé une époque antérieure, où une organisation différente laissait au génie tout son développement, époque pendant laquelle la nation a atteint ce degré de perfection, après lequel elle est devenue stationnaire, et ensuite a déchu par l'effet des nouvelles institutions qui se sont développées dans son sein.

Je ne suis pas assez instruit sur les antiquités indiennes, pour pouvoir affirmer qu'on n'y trouve aucune trace de cet état antérieur, mais tout me porte à en douter. A l'époque où la caste sacerdotale s'est emparée du droit exclusif de l'instruire, elle était trop intéressée à éteindre le souvenir d'une époque où son pouvoir était plus limité, pour en avoir conservé des traces. C'est à une époque anté-

rieure où doivent avoir été construits ces édifices religieux, dont les ruines attirent encore l'admiration des voyageurs; et il est à remarquer qu'aucuns des livres des Indiens actuels, même ceux reconnus pour les plus anciens, n'en font aucune mention (1); preuve évidente qu'ils sont liés à une époque dont les brahmes étaient intéressés à détruire le souvenir. Ces monumens que les savans modernes ont étudiés avec soin, appartiennent au culte de Boudha, qui existe encore à Ceylan et dans l'empire Birman; ainsi il a précédé dans l'Inde le culte de Brahma, avec lequel s'est développé le pouvoir excessif des brahmes, prêtres de ce dernier culte.

Mais quoique l'époque où ces monumens ont été construits paraisse avoir précédé l'introduction de leur théocratie, je ne sais si on doit la considérer comme l'époque primitive de la civilisation des Indiens, ou s'il en a existé une antérieure. Ces temps sont trop obscurs pour qu'il soit possible d'en acquérir aucune notion positive; aussi, je ne me permettrai de présenter les réflexions qui vont

---

(1) Rech. asiat. T. 2, p. 108.

suivre, que comme de simples conjectures, et sans y donner même une grande importance. L'époque où le culte de Boudha élevait ces monumens dont nous venons de parler, est la même où des rapports multipliés avec l'Ethiopie et l'Egypte, y avaient introduit, ou en avaient emprunté les mêmes opinions religieuses ( 1 ). Alors déjà, quoique ce culte donna moins d'influence à la caste sacerdotale, que ne l'a fait ensuite celui de Brahma, elle en avait une qu'elle cherchait à développer par la terreur, puisque des sacrifices d'hommes avaient lieu ( 2 ). On voit aussi des preuves de semblables horreurs dans les antiquités égyptiennes, et il est difficile de concilier ensemble l'idée d'une nation, qui s'élève à son perfectionnement par des lois

---

( 1 ) Cette opinion sera plus développée dans mon livre sur l'Egypte. J'ai vu avec plaisir que Mr. Langlès montre la même manière de voir, dans ses notes sur le voyage de Norden, et dans celles qu'il a ajoutées à sa traduction des Recherches asiatiques, ouvrage important, dont il serait à désirer qu'il publiât la suite.

( 2 ) Roberts. Ind. anc. p. 444. Rech. asiat. T. I, p. 203.

L'expression plus reçue de *sacrifices humains* me paraît inexacte, parce que la réunion de ces deux mots présente une espèce de contradiction, puisqu'il n'y a rien d'humain dans ces sacrifices.

sages, et celle d'une nation où des prêtres arrosent leurs autels du sang de leurs semblables, pour imposer par la terreur. Aussi je serais disposé à penser que les temps d'amélioration sont antérieurs, qu'ensuite le culte de Boudha s'est développé, et que celui de Brahma, en lui succédant, a augmenté l'influence sacerdotale, qui a achevé de frapper de torpeur les habitans de l'Inde. Je le répète, ce qui précède n'est qu'une simple conjecture; peut-être que des recherches ultérieures, faisant découvrir de nouveaux faits, lui donneront un nouveau degré de probabilité. Mais l'existence du culte de Boudha, antérieure à l'extension de celui de Brahma, n'est pas aussi problématique, puisque les monumens qui existent dans l'Inde, en fournissent la preuve (1). L'influence moindre qu'il accorde à l'ordre sacerdotal, est aussi une chose certaine; il suffit, pour s'en convaincre, de comparer le rôle des prêtres dans l'empire des Birmans, où ce culte est conservé, avec celui qu'ils ont au Bengale.

---

(1) On peut consulter, à ce sujet, un mémoire très-intéressant, contenu dans les *Recherches asiatiques*, T. 1, p. 104 et suiv.

Les plus anciens des monumens religieux qu'on observe dans l'Inde, n'ont aucune figure sculptée (1). Faut-il en conclure que l'iconolâtrie s'est développée plus tard, à mesure que la caste sacerdotale a davantage étendu son pouvoir? Avec lui les sacrifices d'hommes auront aussi pris naissance, ainsi que la coutume barbare de conduire les veuves sur le bûcher de leurs époux; cependant elle est ancienne, puisque les anciens en ont parlé (2). C'est encore à ces mêmes époques où doit avoir commencé cet isolement, où, sous le prétexte de souillure, on a cherché à tenir la nation (3). Le troupeau crédule, séparé de cette manière des autres hommes, se croyait supérieur à eux de plusieurs gradins, tandis qu'il n'était que l'aveugle instrument de ceux qui le dominaient. Ces préjugés ne peuvent pas avoir existé au temps où la nation s'élevait vers la civilisation, ils sont un trop grand obstacle à toute amélioration; ils ont dû être

(1) Paulin, Voy. dans l'Inde, L. 2, ch. 10, p. 374. Forst. Voy. au Kashmyr, T. 1, Lettr. 2.

(2) Æl. var. hist. L. 7, c. 1. Str. geogr. L. 15. Pl. hist. nat. L. 7, c. 2. Diod. Sic. L. 17, c. 47.

(3) Roberts. Ind. anc. p. 280.

imaginés ensuite, lorsque la caste sacerdotale a fondé sa théocratie.

L'époque où cette dernière a commencé est totalement inconnue ; il est difficile même de se servir, pour la fixer, des traditions des Indiens, parce que leurs ouvrages, ayant représenté tous les phénomènes cosmiques par des allégories, qui leur donnent une apparence historique, il est à peu près impossible de débrouiller ce qui l'est véritablement, de tout ce qui en revêt l'apparence. On voit, dans leurs livres, des époques fixées astronomiquement par l'état du ciel, qui remontent à environ douze-mille ans au-delà de l'ère actuelle (1) ; mais la connaissance qu'ils avaient de la précession de l'équinoxe, leur ayant fourni les moyens de baser, sur cette donnée, tous les calculs rétrogrades possibles, aucun fait positif ne prouve que ces époques, dont je viens de parler, étaient réellement historiques pour eux. Les renseignemens que fournit l'explication de leurs fables sacrées par l'astronomie, ne remontent pas au-delà de deux-mille-cinq-cents ans avant notre ère. Aussi

---

(1) Rech. asiat. L. 2, c. 433.



je serais disposé à penser, que l'époque du développement du pouvoir sacerdotal, loin de remonter au-delà, est d'une date bien moins ancienne. Mais à quelle époque qu'il ait commencé, il n'en a pas moins été réel.

Tous les auteurs anciens, qui nous fournissent des informations sur l'Inde, ont parlé de l'énorme ascendant que la caste des prêtres avait dans ce pays (1). Un seul a distingué cette caste des individus qui, sans en être membres, se vouaient à la sainteté; il les nomme *samanéens* (2); ce sont les fakirs des temps modernes. Mais aucun de ces auteurs n'a eu, à ce qu'il paraît, une connaissance exacte de l'organisation des autres castes indiennes: ils en ont distingué sept, parce qu'ils ont pris pour castes quelques-unes des subdivisions principales. Strabon, Arrien et quelques autres, en ont donné l'énumération suivante: les brahmes; les agriculteurs; les pâtres et les chasseurs; les artisans, ouvriers et commerçans; les guerriers; les inspecteurs et les magistrats

(1) Str. geogr. L. 15. Diod. Sic. L. 2. c. 40. Arr. Ind. c. 10.

(2) Porph. de abstin. anim. L. 4, c. 17.

ou conseillers du roi (1). Quoique Diodore en compte aussi sept, il n'en nomme que quatre et passe les trois autres sous silence (2). Cette énumération prouve combien peu ils étaient instruits de cette organisation politique, puisque les plus anciens monumens de l'Inde prouvent que, dès l'origine des castes, il y en a eu quatre, celle des brahmes, celle des guerriers, celle des cultivateurs et celle des artisans et manœuvres. Chacune des trois premières contenait des subdivisions intérieures, qui formaient des échelons secondaires. La dernière était divisée en corporations de métiers, plus ou moins considérés, ou plutôt, plus ou moins avilis; et au plus bas échelon de cette longue hiérarchie, se trouvaient les éducateurs de bestiaux, au-dessus, toutefois, des parias, êtres dégradés et mis hors de tous les rangs de la société. Telle était anciennement l'organisation sociale des Indiens, telle elle est encore de nos jours (3). On peut remarquer

(1) Str. et Arr. loco cit.

(2) Diod. Sic. loco cit.

(3) Roberts. Inde anc. p. 472. Ann. des voy. T. 21, p. 86. Forst. Voy. au Kashmyr, T. 1, p. 230. Paulin, Voy. L. 2, ch. 1, etc.

combien elle est semblable à celle des anciens Egyptiens (1).

Nous n'avons aucune donnée qui puisse nous faire conjecturer si l'Inde, dans les temps les plus reculés, formait un vaste empire, soumis à un gouvernement unique, ou si elle était divisée en plusieurs gouvernemens distincts. Cependant les édifices immenses, dont les ruines existent encore, peuvent faire penser que, s'il y en a eu plusieurs, tous ou quelques-uns d'entr'eux, doivent avoir été considérables. Les progrès de la civilisation et la richesse nationale, peuvent se développer et s'étendre dans de petits états comme dans les grands, parce qu'il suffit, pour cela, qu'il y existe de bonnes lois, et qu'aucune entrave religieuse ou politique ne comprime l'essor des talens. Mais les sacrifices qu'exige la construction d'édifices colossaux, sont au-dessus des moyens d'un état de médiocre étendue. Si Rome ancienne s'est couverte de monumens, c'est parce que les richesses du monde connu y ont été englouties. Si la Rome moderne,

---

(1) De l'Eg. sous les Romains, p. 2 et suiv. Je donnerai plus de développement à cette idée dans le livre que je consacrerai à l'économie des Egyptiens.

d'il y a quelques siècles, a bâti le temple de St. Pierre, c'est qu'elle était restée la métropole des superstitions, après que sa domination temporelle avait cessé. L'existence des monumens de l'Inde, sans décider la question, prouve que, si elle n'a pas été soumise à un gouvernement unique, ce sont des gouvernemens d'états considérables qui les ont fait construire.

Mais cette question cesse d'être obscure pour les temps historiques, parce que nous avons le témoignage des anciens. L'Inde était alors partagée en plusieurs gouvernemens, dont les uns avaient adopté le régime républicain, et d'autres reconnaissaient un roi comme centre unique (1). Cependant ce que les anciens ont appelé régime républicain, paraît plutôt avoir été une olygarchie militaire, fondée sur la force et déchirée par d'éternelles factions (2); assez semblable à celle des Mahrattes, des Seikes, des Rohillàs et de quelques autres des confédérations, qui existent de nos jours dans l'Inde.

. L'ascendant de la caste sacerdotale a été à

(1) Arr. Ind. Arr. Exp. Alex. L. 6, c. 16 et 17. Diod. Sic. L. 2, c. 41.

(2) Arr. Exp. Alex. L. 6, c. 16.

peu près le même sur ces deux espèces de gouvernemens, malgré leur organisation différente; Arrien l'affirme pour ceux auxquels il a donné le titre de république (1). Le roi aussi, là où il y en avait un, n'était que l'instrument du sacerdoce, qui, investi du droit de l'élire, dirigeait ensuite tous ses mouvemens (2). Encore de nos jours, les rois de l'Inde, entourés d'un conseil de brahmes, ne prennent la parole que pour en énoncer les décisions (3). Les prêtres, non contents de composer le conseil du roi, s'étaient aussi emparés de la gestion des revenus de l'état (4). Ils en étaient aussi les administrateurs dans les pays qui avaient adopté le régime olygarchique (5). Et tandis qu'ils se chargeaient de la perception des taxes imposées sur les autres classes de la société, ils s'en étaient affranchis eux-mêmes

(1) Arr. Exp. Alex. L. 6, c. 16.

(2) Arr. Exp. Alex. L. 6, c. 17. Roberts. Ind. anc. p. 360.

(3) Ann. des voy. T. 5, p. 139. Paulin, Voy. dans l'Inde, L. 2, ch. 4 et 5.

(4) Roberts. Ind. anc. p. 480 et suiv.

Ils jouaient le même rôle en Egypte (De l'Egypte sous les Romains, p. 27). Je traiterai cette question plus en détail dans le livre que je destine à l'économie des Egyptiens.

(5) Arr. Exp. Alex. L. 6, c. 16.

et ne contribuaient en rien aux dépenses publiques (1). Cette assertion des anciens est confirmée par des documens retrouvés dans l'Inde, et d'une date antérieure à notre ère (2).

Les anciens ont dit aussi que le sol appartenait au roi, et que les propriétés des individus n'étaient que de simples concessions, dont ils n'avaient que la jouissance (3). Les mêmes documens que nous venons de citer, confirment aussi cette assertion, puisqu'ils sont des titres de concessions semblables (4). Nous n'avons aucune donnée précise sur l'époque où ce système a été adopté; mais elle me paraît devoir être postérieure au temps où l'Inde s'élevait au plus haut degré de sa civilisation; je ne la croirais pas même des temps où la théocratie a été introduite, mais bien d'une date plus récente, quoique de beaucoup antérieure à notre ère. Nous verrons dans le livre que je consacrerai à l'économie des Egyptiens, qu'une innovation pareille y a aussi été introduite

(1) Porph. de ab stin. anim. L. 4, c. 17.

(2) Rech. asiat. T. 1, p. 62 et suiv.

(3) Str. geogr. L. 15. Diod. Sic. L. 2, c. 40.

(4) Rech. asiat. T. 1, p. 62 et suiv.

depuis l'établissement de la théocratie, et ce sont les indices qui m'ont aidé à fixer cette époque pour l'Égypte, dont j'appuie mes conjectures pour ce qui concerne le même événement dans l'Inde.

La propriété du sol y appartient encore actuellement au chef du gouvernement ; mais son droit est à peu près limité à une taxe qu'il prélève sur les mutations, pour lesquelles il délivre une espèce de brevet d'investiture, sans qu'il puisse prendre aucune influence sur les mutations elles-mêmes, pour s'y opposer, les diriger ou les modifier (1).

Strabon et Diodore ont dit que les cultivateurs indiens payaient au gouvernement le quart de leur récolte, et en sus, une contribution en argent (2). Mais il paraît que cette uniformité n'a jamais existé, et qu'au contraire, la portion cédée au gouvernement a varié suivant l'espèce des cultures. (3) Peut-être aussi que ces auteurs ont voulu dire que cette quatrième portion était prélevée après déduction faite des frais de culture, qui sont très-inégaux dans ce pays-là,

---

(1) Anq. Législ. orient.

(2) Str. geogr. L. 15. Diod. Sic. L. 2, c. 40.

(3) Roberts. Inde anc. p. 482. Anq. Legist. orient.

parce qu'ils dépendent du plus ou moins de besoin qu'elles ont des irrigations artificielles : Si cela était ainsi, leur assertion pourrait être vraie. D'un autre côté, les tarifs usités de nos jours et qui, d'institution très-ancienne, ont été remis en vigueur sous le gouvernement d'Akbar, au seizième siècle, ne présentent pas cette uniformité ; puisque la perception qu'ils établissent, a lieu sur la récolte brute et dans une proportion toujours plus faible, à mesure que les frais de culture ont été plus forts (1). Mais il est possible aussi que, basés réellement sur le produit net, ils aient été réduits en une fraction du produit brut, pour faciliter la récolte.

L'agriculture a toujours été protégée dans l'Inde, elle l'a été dans les temps même de la plus absolue théocratie : en effet, les prêtres, en isolant la nation, avaient paralysé son commerce, et ils ont dû sentir doublement la nécessité de tirer du sol ce qui était nécessaire aux besoins de tous, et surtout aux leurs. Elle a pu ensuite se conserver, sans ressentir les atteintes de la décadence générale,

---

(1) Anq. Législ. orient.



rale, parce que ses pratiques une fois perfectionnées, ont pu se propager par la routine et se conserver par une imitation héréditaire. Les cultivateurs, disent les anciens, étaient tellement étrangers aux orages politiques, qu'ils continuaient paisiblement leurs occupations à côté des armées qui se livraient bataille (1). C'était une conséquence naturelle de l'existence des castes, puisqu'une seule d'entr'elles avait le droit d'avoir des armes et de s'en servir. Sous la domination musulmane, ils ont joui de la même sécurité (2): nous doutons beaucoup qu'ils l'aient conservée sous la domination anglaise (3).

Les anciens, en parlant de la protection que le gouvernement accordait à l'agriculture, se sont bornés à cette assertion générale, sans indiquer les institutions qui tendaient vers ce but. Ils ont seulement dit, qu'il existait des magistrats chargés de veiller à la répartition des eaux, de manière que tous les cultiva-

---

(1) Str. geogr. L. 15. Diod. Sic. L. 2, c. 40. Arr. Ind. c. 11. Voy. de Nérarque, publié par Vincent, T. 1, L. 2, p. 158.

(2) Anq. Législ. orient. Part. 1, Sect. 1.

(3) Ann. des voy. T. 5, p. 156, 187, etc.

teurs des cantons arrosables pussent en jouir à leur tour (1).

Ils ont aussi parlé de la perfection où la culture était portée (2); mais ils se sont bornés à des notions vagues et souvent mensongères. Par exemple, nous lisons dans la compilation de Pline, que les Indiens attelaient aux charrues des petits éléphants (3). Hérodote dit que les habitans de ces contrées se nourrissaient d'une graine semblable au millet, qu'on faisait cuire avec son enveloppe (4). Est-ce le ris ou le doura dont il a voulu parler? Mais que ce soit l'un ou l'autre, aucun d'eux n'est consommé sans être dépouillé de son écorce. Il est inutile de multiplier des citations dont il ne pourrait résulter aucune instruction positive.

Tout ce qui précède sur les Indiens, ne renferme que des généralités, où je suis parvenu à séparer quelques faits vrais de beaucoup d'assertions erronées. Mais les anciens avaient une connaissance trop vague de l'Inde, pour me fournir plus de détails;

(1) Str. geogr. L. 15. Diod. Sic. L. 2, c. 41.

(2) Phil. Vita Apoll. L. 3, c. 2.

(3) Pl. hist. nat. L. 8, c. 1.

(4) Hérod. L. 3, c. 105.

l'essentiel était d'indiquer ce point comme ayant été un centre de civilisation ancienne.

Il en existait un autre qui, moins éloigné de l'Europe, a, par cette raison, été un peu moins inconnu aux anciens. Peut-être qu'à une certaine époque, il aurait dû être réuni au précédent; mais, dès les premiers temps historiques, il a formé un gouvernement distinct. Cependant le peuple, à ces époques primitives, a eu des habitudes et même des opinions religieuses et des institutions semblables, sous plus d'un rapport, à celles des Indiens. Mais après avoir été nombreuses, elles ont diminué par l'introduction d'un culte basé sur une doctrine nouvelle (1). Ce dernier doit être né dans le pays même, parce que ses allégories ont rapport avec les localités. Comme ce pays est situé sous la zone tempérée, où les pluies de printemps sont nécessaires pour la fertilité, le taureau équinoxial figure dans ce culte comme le dispensateur bienfaisant de ces pluies (2).

Ce centre de civilisation est marqué par le cours des fleuves l'Indus et l'Euphrate. Les

(1) Dec. philos. An. 5, Trim. 2, p. 530. Langlès, Note au voy. de Chardin, T. 4, p. 255. T. 10, p. 153 et suiv.

(2) Dupuis, Orig. des cultes, T. 2, p. 111.

Assyriens, les Mèdes, les Perses y ont successivement dominé, et leurs points de contacts avec les nations de l'Europe, ont rendues plus nombreuses les informations que nous avons sur leurs antiquités. Ces notions sont cependant très-imparfaites, parce que les Grecs, qui nous les ont transmises, ont plutôt appris à connaître ces peuples par les rapports qu'ils ont eus avec eux, que par l'étude de leurs monumens nationaux. Ils ont appris vaguement les révolutions qui se sont succédées; ils ont su que les Assyriens avaient établi une domination, que les Mèdes ont renversée pour y substituer la leur, et que cette dernière l'a été ensuite par les Perses. Mais, soit que les annales de ces peuples aient souffert de ces convulsions politiques, soit plutôt que les Grecs aient négligé de les consulter, il est certain que la manière dont ils ont rendu compte de ces événemens est peu vraisemblable; on voit évidemment que des fables y sont mêlées à quelques faits possibles; c'est le squelette informe d'une histoire, orné par leur imagination. Mais si l'historien des événemens n'y peut espérer que peu de faits certains, l'historien des institutions, au contraire, en

trouve davantage, parce que les relations que les Grecs ont eues avec ces peuples, leur ont donné l'occasion de les voir, et qu'ils se sont plu à peindre en quoi ils différeraient d'eux, par leurs usages nationaux.

C'est en me servant des notions qu'ils nous ont transmises, et des renseignemens que fournissent les livres sacrés des Perses, conservés jusqu'à nos jours, que j'essayerai de faire connaître ces peuples.

---

---

## SECONDE PARTIE.

### DE L'ÉCONOMIE PUBLIQUE ET RURALE DES PERSES (1),

---

#### CHAPITRE PREMIER.

##### *De l'organisation politique et des institutions.*

UN vaste empire a existé, dès les temps les plus anciens, dans les pays situés entre l'Indus et l'Euphrate, la mer Caspienne et le golphe persique. Des révolutions y ont fait succéder des dominations différentes, et les limites où elles ont développé leur puissance ont été plus ou moins étendues au-delà de ces

---

(1) Sous ce nom sont compris les Assyriens et les Mèdes, dont l'empire a précédé celui des Perses; les Parthes, qui ont succédé à ceux-ci, et la seconde dynastie des Persans, qui a repris plus tard sa première prépondérance. Toutes ces dominations successives ayant existé dans la même contrée, qui forme la Perse actuelle, il m'a paru inutile de faire figurer dans le titre du livre les noms de tous ces peuples.

bornes naturelles, suivant les phases diverses de prospérité ou de revers que ces peuples ont éprouvées. On ignore l'époque où s'élèvent les premières origines de ce centre de gouvernement. Les Chaldéens, corps de prêtres, qui, chez les Assyriens, avait concentré les connaissances, pour en être l'unique régulateur, faisaient remonter leurs observations astronomiques à des temps infiniment reculés (1). Divers auteurs prétendent qu'Aristote a reçu quelques-unes des tables qu'ils ont calculées, mais rien n'est moins démontré.

Les annales des peuples de l'Europe ne remontent pas, pour ces régions, au-delà des temps où les Assyriens y étaient investis de l'empire; mais les ouvrages orientaux parlent d'époques plus reculées. Zoroastre y a fondé une religion, qui, de nos jours encore, a de nombreux sectateurs; les livres sacrés de ce culte, qu'ils attribuent à ce fondateur, existent, et Anquetil les a fait connaître à l'Europe savante (2). L'époque où

(1) Pl. Hist. nat. L. 6, c. 26. L. 7, c. 56. Diog. Laert. proem.

(2) Anq. Zend-Avesta.

Zoroastre a opéré cette révolution religieuse est très-incertaine. Anquetil, d'après quelques conjectures qui ne m'ont paru nullement décisives, a pensé qu'il avait été contemporain de Pythagore (1); mais il a confessé en même temps qu'il n'existe aucune donnée positive, ni sur le temps certain où il a vécu, ni sur le lieu de sa naissance. Cet aveu permet de se livrer à d'autres conjectures, afin de chercher celles qui pourront paraître les plus satisfaisantes.

Anquetil, lorsqu'il a publié cette opinion, n'avait aucune idée du sens astronomique des anciens cultes; dès lors il n'a pas pu se servir des moyens qu'il procure de pénétrer dans le passé: cette heureuse découverte est devenue féconde en découvertes nouvelles. Le Zend-Avesta, c'est le nom du livre sacré attribué à Zoroastre, et surtout le Vendidad, qui en forme la partie la plus essentielle, porte tous les caractères d'un ouvrage écrit dans le temps où la constellation du taureau correspondait avec l'équinoxe printanier. A chaque page il y est représenté comme donnant, par sa présence, une nouvelle vie à la

---

(1) Anq. Zend-Av. Vie de Zor. p. 7.



nature ; et l'époque où cette constellation a cessé d'être équinoxiale, remonte à plus de deux-mille ans avant notre ère. Si Zoroastre est réellement l'auteur de ce livre, il doit avoir vécu bien long-temps avant l'époque fixée par Anquetil. Si, au contraire, on admet cette dernière époque, il faut convenir que Zoroastre s'est servi, pour son nouveau culte, de livres sacrés antérieurs à lui, comme les Chrétiens se sont servi de ceux des Juifs. Il est impossible de sortir de cette alternative. Qu'on admette l'une ou l'autre de ces manières de voir, elle fait remonter l'origine du Zend-Avesta bien au-delà des temps qu'on attribue à l'empire assyrien, et ce livre parle d'une dynastie antérieure, qu'il désigne par le nom de Peischdadiens (1). Un autre livre sacré du même culte, le Boundehesch, a été écrit long-temps après le précédent, puisque la constellation du bélier occupait alors l'équinoxe du printemps (2). Il parle aussi

(1) Anq. Zend-Av. T. 1, Part. 2, p. 421.

(2) Dès les temps les plus reculés, l'équinoxe du printemps, époque de la renaissance de la nature, a été consacrée par le culte des Perses : au temps où le Vendidad a été écrit, la constellation du taureau était la dispensatrice des bienfaits de la nature ; au temps du Boundehesch, la constellation du

de cette première dynastie des Peischdadiens; il en donne même une généalogie, mais aussi fabuleuse que toutes celles qui commencent les annales de la plupart des peuples (1). Tout ce qu'on peut en conclure d'un peu certain, c'est que les auteurs de ces deux livres reconnaissent l'existence antérieure d'un peuple civilisé, ayant un culte différent de celui qui a été établi par Zoroastre dans le Zend-Avesta.

Les historiens persans placent tous cette dynastie des Peischdadiens à la tête de leurs annales, mais ils conviennent que cette époque est couverte d'une nuit impénétrable (2). De même que le Zend-Avesta et le Boun-

hélier a joué le même rôle. Les historiens persans attribuent à Djemchyd, fondateur de Persepolis, l'institution du Neurouz ou fête du renouvellement de l'année à cette époque importante (Langlès, note au voy. de Chardin, T. 2, p. 254). Mais cette époque étant de beaucoup postérieure aux temps où remonte le Zend-Avesta, qui consacre déjà l'équinoxe, il est possible que ce roi ait seulement donné une forme nouvelle à une institution déjà existante. On trouvera des détails extrêmement intéressans sur les rapports des fêtes des anciens Perses, avec les époques de l'année, dans l'excellente note de Mr. Langlès, que je viens de citer.

(1) Anq. Zend-Av. T. 2, p. 421.

(2) Langlès, note au voy. de Chardin, T. 1, p. 332. D'herb. Bibl. orient. art. Afrasiab.

dehesch, ils lui attribuent de longues guerres contre les rois du Touran, pays situé au nord de l'Oxus (1); et les détails merveilleux que les uns et les autres en donnent, prennent souvent le caractère de ces luttes, sous l'emblème desquelles plusieurs anciens peuples ont peint l'alternative des saisons; l'hiver paraissant enchaîner l'été, et celui-ci recouvrant ensuite l'empire. Il ne serait pas impossible que des faits vrais, concernant une dynastie réelle, eussent été mêlés, dans les traditions, avec des allégories cosmiques (2).

Nous avons remarqué une différence entre l'époque où le Zend-Avesta a été écrit et celle où le Boundehesch l'a été; elle est prouvée par l'état astronomique du ciel. Nous en voyons une autre aussi prononcée dans la manière d'être des peuples, pour lesquels ces deux livres ont été faits. Le plus an-

(1) D'herb. Bibl. orient. art. Afrasiab. et Amou. Ce pays porte maintenant le nom de *Maoualnabar* (Abulf. descr. Chorasm. p. 16.

(2) Quelques souvenirs de ces guerres ont aussi été conservés par les Grecs, dans les expéditions qu'ils attribuent à Ninus et à Semiramis, personnages mythologiques, contre les habitans de la Bactriane (Diod. Sic. L. 2, c. 4 et 6).

cien, le Zend-Avesta, ne parle nulle part que du respect dû aux magistrats établis sur les provinces, villes ou quartiers des villes (1), sans nommer jamais un roi chef de cette hiérarchie (2). Il faut en conclure que la nation était soumise alors au régime aristocratique, sous l'influence du sacerdoce. Le Boundehesch, au contraire, présente les rois, non point comme des êtres élevés au-dessus des autres par leurs fonctions, mais comme formant une race animée d'un feu plus pur que le reste des humains (3), ne dépendant que d'Ormud, la divinité suprême (4), et transmettant à leurs descendants ces mêmes avantages (5). On voit visiblement que la nation était soumise alors à un despotisme,

(1) Anq. Zend-Av. T. 1, Part. 2, p. 323 et passim.

(2) Ceci s'applique particulièrement au Vendidad, qui en est la partie la plus essentielle et la plus évidemment ancienne; car le Zend-Avesta, lui-même, est un corps où il y a eu des additions successives. Dans leur nombre se trouvent quelques prières où le roi Gustasp est nommé, et qui ont été faites depuis qu'il s'est déclaré le protecteur du nouveau culte. Mais le ton dans lequel il en est parlé, ne ressemble en rien à la servilité que respire le Boundehesch à toutes les pages.

(3) Anq. Zend-Av. T. 2, p. 382 et 607.

(4) Anq. Zend-Av. T. 2, p. 106.

(5) Anq. Zend-Av. T. 2, p. 555.

sur lequel le sacerdoce avait conservé toute sa prépondérance, puisque les rois y figurent comme soumis à la divinité, dont les prêtres sont toujours les organes. J'aurai occasion de revenir, dans le cours de cet ouvrage, sur ces changemens qui se sont opérés dans l'organisation politique de ces peuples.

Quelques anciens livres historiques, retrouvés dans l'Inde, font mention d'une ancienne dynastie de la Perse, dont, à la vérité, ils ne donnent que des notions confuses et mêlées de beaucoup d'invéraisemblances ; ils lui donnent le nom de Mohabediens (1). Ce qu'ils en ont dit paraît plutôt une allégorie cosmique, que l'histoire d'une dynastie qui a réellement existé ; mais il est possible que des faits vrais soient mêlés avec ces fables emblématiques, et ils se rapporteraient à des habitudes sociales qui n'ont aucun rapport avec celles des sectateurs du culte de Zoroastre. Cette dynastie aurait, par conséquent, été antérieure à ce culte, et alors les opinions religieuses des Perses devaient avoir beaucoup d'analogie avec celles

---

(1) Rech. asiat. T. 2, p. 23 et 99. Décad. philos. An 5. T. 2, p. 530. Langlès, Note au voy. de Chard. T. 4, p. 255.

des Indiens. C'est l'opinion que le savant orientaliste, Langlès, a adoptée (1). Leur extension, dans ces contrées, comblerait en partie l'espace qui séparait l'Inde de l'Europe; distance qui rendait difficile à concevoir l'invasion qu'elles y ont faite.

Il règne trop d'obscurités dans ce que les Perses ont dit de leur dynastie des Peichdadiens, et les Indiens, de celle des Mohabediens, pour que nous puissions deviner si, sous des noms différens, ils ont parlé d'une même époque. Il se peut aussi qu'alors, cet empire ait formé deux gouvernemens distincts, comme cela est arrivé plusieurs fois à des époques moins anciennes; l'un vers le nord, qui aurait soutenu des luttes avec le Touran; l'autre au midi, qui aurait eu des relations avec l'Inde.

Eusèbe et le Syncelle ont conservé, de leur côté, la tradition d'une dynastie arabe, qu'ils ont fait exister avant le règne de Belus (2). Ce roi n'étant autre chose qu'une allégorie du soleil, cette dynastie, si elle a existé, serait fort incertaine, quant à son époque et à

(1) Revue enciel. An 1819. T. 1, p. 167.

(2) Sync. chron. p. 90 et 92. Eus. chron. p. 14.

sa durée. Les historiens persans n'en ont fait aucune mention ; quelques-uns d'entr'eux disent bien que Dohac, l'un des rois de leur dynastie des Peischdadiens, était Arabe (1) ; mais nous avons déjà fait observer combien peu de confiance on doit accorder à ce qu'ils ont dit de ces temps fabuleux, aussi nous ne nous y arrêterons pas davantage.

Nous serons aussi brefs sur un conte de Berosé, qui fait arriver par le golphe persique un monstre amphibie, moitié homme et moitié poisson, qui, chaque jour, montait sur le rivage pour donner aux habitans des leçons sur l'agriculture et les arts, et qui, tous les soirs, redescendait à la mer (2). Avant que Dupuis eut montré que c'était une allégorie du poisson céleste, dont le lever, pendant les courtes nuits de l'été, indiquait à ces peuples les époques des travaux champêtres (3), on a cherché à l'expliquer au moyen de navigateurs venus par mer pour civiliser les sauvages habitans de ces contrées. Cette explication aurait dû paraître

(1) D'herb. Bibl. orient. art. Dohac.

(2) Sync. chron. p. 38 et 39. Phot. myriob. cod. 279, p. 1594.

(3) Dupuis, Orig. des cultes, T. 2, p. 228 et suiv.

d'autant plus singulière à ses auteurs, qu'eux-mêmes plaçaient dans ces mêmes régions, le berceau du genre humain et les plus anciens rudimens de sa civilisation. Mais laissons toutes ces époques fabuleuses; il fallait en dire quelques mots, de plus grands détails seraient inutiles.

Nous passerons aux temps un peu moins obscurs, où l'empire des Assyriens a existé (1). En nous rapprochant ainsi des premiers temps historiques, nous pourrions espérer, si ce n'est beaucoup de notions positives, au moins quelques faits rapportés avec un peu moins d'inexactitude.

Peu d'événemens historiques, qui concernent ce peuple, sont connus, et ce peu est encore défiguré par des fables. Ce qu'il en résulte de plus certain, c'est qu'il a réellement fondé un empire de ce nom, dont la domination s'est étendue au loin, et qui, après des temps prospères, a été renversé, parce  
que

---

(1) Les Assyriens ont souvent été nommés Syriens par les Grecs (Ath. deipn. L. 12. Str. geogr. L. 11 et 16 ad init. Just. hist. L. 1, c. 2); mais Hérodote nous apprend qu'eux-mêmes se donnaient le premier de ces noms (Hérod. L. 7, c. 63), qui, par conséquent, doit être préféré.



que sa force réelle ne répondait pas à son étendue.

Cette faiblesse paraît avoir tenu à son organisation intérieure. Le gouvernement, au lieu de tendre à faire naître un intérêt uniforme de conservation dans tout l'empire, a maintenu l'isolement des provinces dont il se composait, en leur laissant leurs habitudes administratives et leurs lois (1). Le seul point de contact, qui existait entr'elles, était la circonstance de dépendre d'un même centre: il formait évidemment un lien trop faible pour leur faire prendre intérêt aux événemens, qui pouvaient atteindre les autres provinces, et même le point central de leur agglomération. Aussi ce colosse immense, composé de parties incohérentes, portait en soi le principe de sa dissolution. Chaque province ne voyait que son intérêt particulier, qui, distinct de l'intérêt commun, pouvait facilement lui devenir contraire. Il paraîtrait, que cet empire s'est formé par des conquêtes successives, dans lesquelles le gouvernement s'est contenté de réunir ces membres épars,

---

(1) Herod. L. 1, c. 134. L. 3, c. 15. Arist. Polit. L. 5, c. 10. Str. géogf. L. 11.

sans songer jamais à leur donner une communauté d'existence.

C'est par ce moyen qu'il me paraît qu'on peut expliquer le phénomène singulier, que présente l'histoire de cette contrée. Ailleurs on voit des révolutions renverser des dynasties ; ce sont des tragédies d'individus, la nation reste la même. Ici, la révolution n'a pas atteint seulement la famille qui occupait le trône, mais encore la nation dont elle tirait son origine. A chaque révolution, non-seulement, une famille nouvelle s'est élevée au faite du pouvoir, mais elle a élevé avec elle la nation dont elle faisait partie. C'est ainsi qu'on a vu les Mèdes succéder aux Assyriens, et être renversés par les Perses ; et les Parthes succéder à ces derniers, pour céder ensuite, à leur tour, le pouvoir à une nouvelle domination des Persans. Comme il n'y a jamais d'effets sans causes, cette continuité d'événemens semblables, sur ce même théâtre, doit en avoir une, et celle que j'ai proposée, me paraît la plus vraisemblable ; savoir, le peu de cohérence qui existait entre les divers peuples, dont se composait cet empire. A chacune des révolutions qui ont eu lieu, l'un d'eux a fourni

de son sein une dynastie et a soumis les autres à sa domination, tandis que le peuple dépossédé passait dans le nombre des provinces assujetties. Cette idée a été plusieurs fois reproduite par Hérodote (1), sans toutefois qu'il en ait tiré aucune conséquence; car il a cherché davantage à faire des tableaux, qu'à éclaircir l'histoire par des réflexions.

Cette disparité entre les provinces de l'empire, le composait de peuples, dont plusieurs différaient par leur langue, leur culte, leurs habitudes et leurs lois. Ainsi, tandis que la monogamie existait chez les uns, la polygamie existait chez d'autres, et même chez d'autres, la polyandrie (2), institution bizarre, qui ne peut exister qu'avec le célibat du plus grand nombre, comme au Thibet où elle est encore usitée (3). De cette manière, toutes les particularités où il sera possible d'entrer sur les peuples qui ont fourni les dynasties successives, dont je viens de parler, ne devront être applicables qu'à eux

(1) Herod. L. 1, c. 120 et 129.

(2) Str. geogr. L. 11.

(3) Turner, Amb. au Thibet, T. 2, p. 143.

seulement. Il n'y aura qu'un petit nombre de généralités sur l'ensemble du gouvernement, qui pourront être étendues à tout l'empire. Ce que j'ai déjà dit des Assyriens est commun aux Mèdes, aux Perses et aux Parthes, parce que le même système a existé sous leur domination. Cela nous donnera l'occasion de revenir sur les inconvénients du système d'agglomération qu'ils ont suivi.

Chacun de ces peuples, pendant sa domination, a rapproché sa capitale du point qu'il occupait dans l'empire. Sous les Assyriens, Babylone sur l'Euphrate et Ninive sur le Tigre, ont été les centres du gouvernement (1). Les Mèdes, issus du Caucase, ont préféré un site plus rapproché de leur patrie : Ecbatane, est devenue leur capitale (2). Les Perses, établis dans les régions plus méridionales (3), ont choisi Suse et Persépolis (4). Les Parthes, qui avaient tout à redouter de l'empire romain, ont préféré Ctésiphon, d'où ils pouvaient surveiller ses

(1) Herod. L. 1, c. 193. Str. geogr. L. 16.

(2) Diod. Sic. L. 2, c. 28.

(3) Str. geogr. L. 11.

(4) Str. geogr. L. 15. Pl. Hist. nat. L. 6, c. 26 et 27.

mouvemens (1). Nous examinerons successivement les changemens qui ont été les conséquences de ces révolutions successives.

On n'a aucune notion sur les commencemens de la domination assyrienne, ni sur les événemens qui ont amené le développement de son pouvoir. On ne sait pas davantage, si c'est alors, ou à une époque antérieure, qu'a existé un gouvernement sage, auquel cette nation a dû sa grande puissance, un commerce étendu, qui a développé ses richesses, et une agriculture, non-seulement protégée, mais encouragée aussi par les institutions et les lois. Ces questions restent incertaines, mais ces résultats d'un bon gouvernement, sont un fait attesté par les anciens (2); il n'y a d'incertitude que sur le temps où ils ont pris naissance, et sur celui où ils ont eu leur entier développement.

Parmi les diverses opinions qui ont été proposées sur les commencemens de la dy-

(1) Str. geogr. L. 16. Pl. Hist. nat. L. 6, c. 26.

Les rois parthes ont cependant fait aussi leur résidence à Séleucie et Ecbatane (Str. geogr. L. 11); mais Ctésiphon a fini par obtenir la préférence.

(2) Str. geogr. L. 16. Pl. Hist. nat. L. 6, c. 26. Arr. Exp. Alex. L. 7. Eus. præp. evang. L. 9, c. 41.

nastie assyrienne, il faut distinguer celle de plusieurs savans de l'Allemagne, adoptée aussi par M<sup>r</sup>. Heeren. Ils pensent que les Chaldéens, peuple nomade des pays plus septentrionaux, ont fait, sous la conduite de Nabuchodonozor, une invasion dans les contrées méridionales, où ils ont fondé un empire, dont Babylone a été le centre, et qui s'est étendu jusqu'à la Méditerranée (1). Cette ville immense aurait dû sa formation au campement de ces nomades autour d'une ville plus ancienne et moins considérable (2). Cet événement a dû avoir lieu, suivant eux, un siècle avant la fondation de la dynastie des Perses, d'où il résulterait que celle des Assyriens n'aurait eu qu'un siècle de durée, et pour cela encore, il faudrait supprimer celle des Mèdes, qui doit être intermédiaire d'après le témoignage des anciens (3). Mais ce système laisse irrésolue une question essentielle, c'est comment le nom de Chaldéens a passé de ce peuple nomade à la caste sacerdotale, qui existait dans le pays avant son invasion (4).

---

(1) Heeren Ideen, etc. P. 1, Div. 2, p. 168.

(2) Heeren, *ibid.*

(3) Arr. Exp. Alex. L. 2, c. 6. Str. geogr. L. 16 ad init.

(4) Heeren Ideen, etc. P. 1, Div. 2, p. 170.

Quelque estime que j'aie pour les savans qui ont adopté cette manière de voir, je ne puis pas m'y conformer. Elle me paraît porter, à des temps trop peu reculés, la fondation de cet empire : un siècle ne lui aurait pas suffi pour la création des villes, dont la grandeur est attestée par le témoignage de toute l'antiquité, et pour celle des autres ouvrages gigantesques qu'on lui attribue. A la vérité, les anciens ont placé une peuplade, sous le nom de Chaldéens, dans le voisinage du Caucase (1). Mais les Grecs ont tellement défiguré les mots empruntés des langues de l'orient, que cette ressemblance de noms ne suffit pas pour établir une invasion, qui n'est prouvée par aucun fait positif. Enfin, quoi qu'il soit vrai que les vainqueurs adoptent, en partie, les mœurs des vaincus, ils conservent davantage leurs institutions, et nous ne voyons rien, dans ce qui est connu des Assyriens, qui nous rappelle les habitudes des peuples du Caucase; tandis qu'on en voit, au contraire, des traces nombreuses chez les Mèdes, dont l'invasion postérieure est attestée par l'histoire. Ce sont-là les mo-

---

(1) Str. geogr. L. 12.

tifs principaux qui me font douter que les Assyriens aient eu jamais cette origine.

J'aurais pu alléguer encore un autre motif, ce sont les témoignages des auteurs anciens, si leur diversité n'atténuaît pas la confiance qu'ils devraient inspirer. Hérodote donne à l'empire assyrien une durée de cinq-cent-vingt ans (1). Justin une de treize-cents (2), et Ctesias de treize-cent-soixante (3); il y a une différence énorme entre ces diverses assertions; mais les unes et les autres excèdent de beaucoup la durée qu'aurait eu cet empire dans le système dont nous venons de nous occuper. Larcher a essayé de concilier ces historiens, en disant que l'un s'est limité au temps où cette nation a dominé sur les autres peuples qui composaient l'empire, et que les autres y ont compris aussi celui où elle en a fait partie comme province (4). La conjecture est heureuse, mais rien n'en démontre la certitude. L'histoire des temps postérieurs prouve, à la vérité, que des provinces, en fournissant la dynastie régnante,

(1) Herod. L. 1, c. 95.

(2) Just. hist. L. 1, c. 2.

(3) Diod. Sic. L. 2, c. 17.

(4) Larcher, Chronol. d'Hérod. ch. 3.



ont étendu leur domination sur les autres, puis à leur tour sont redescendues à l'état de provinces subordonnées. Les Assyriens eux-mêmes, lorsque la dynastie qu'ils ont fournie a succombé, sont restés soumis aux gouvernemens qui se sont succédés ensuite : mais il ne paraît pas que Ctesias ait eu l'intention de confondre ces deux manières d'être différentes. Je ne m'arrêterai pas davantage sur ces difficultés qui concernent la chronologie, plutôt que l'étude des institutions, objet particulier de cet ouvrage.

Dès les temps les plus reculés on voit régner, dans l'empire Assyrien, le plus absolu despotisme. La volonté seule du roi avait force de loi ; le peuple entier ployait sous elle, sans qu'aucune garantie nationale put en arrêter les abus. Telle est la peinture qu'en font les annales juives ( 1 ), et les autres historiens confirment leur témoignage ( 2 ). Un gouvernement pareil a-t-il pu être utile ou nuisible à la nation qui y était soumise ? C'est une question qui ne devrait pas nous

( 1 ) Jud. c. 2, v. 1. Dan. c. 6, v. 15, etc.

( 2 ) Xen. Cyrop. L. 5, c. 1. Diod. Sic. L. 5. Quint. Curt. L. 5, c. 1. Herod. L. 1, c. 178.

arrêter, si un de nos écrivains modernes, plus loué pour la précision de ses idées que pour la profondeur de ses vues, ne s'était pas prononcé pour l'affirmative (1). Condillac a dit que le peuple devait être heureux sous ce gouvernement, parce que le despotisme ne pèse que sur les puissans et dévore leurs richesses; tandis que le peuple reste trop au-dessous, pour que son bras puisse l'atteindre. En effet, il n'est pas beaucoup exposé à ses atteintes immédiates; mais si le despotisme ne pèse directement que sur les grands qui entourent le maître, ceux-ci pèsent ensuite au-dessous d'eux sur d'autres, qui exercent la même compression sur les gradins inférieurs, et la même action se prolonge ainsi jusqu'au plus bas des échelons. Condillac a considéré tous ces degrés intermédiaires comme neutralisant chacun une portion du fardeau, qui, de cette manière, devient presque nul pour le peuple; mais je pense, au contraire, que le poids augmente dans une progression toujours croissante et se grossit de tous les intermédiaires; ceux qui connaissent les gouvernemens orientaux

---

(1) Cond. Hist. anc.: des lois, ch. 7 et 8.

seront sans doute de mon avis. Nous avons pour la Perse même le témoignage d'observateurs modernes, qui paraissent avoir bien vu ce pays-là (1).

Le peuple, a dit aussi Condillac en parlant du despotisme, y est sous la protection des lois : mais que sont les lois là où la volonté d'un despote invisible, et souvent les caprices et l'avidité d'un esclave favori en tiennent lieu ; là où le satrape, chargé de leur exécution, est en même temps l'oppressur qu'elles devraient frapper ? Accordons même qu'il peut exister des tribunaux combinés avec un pareil système, comment ces tribunaux pourront-ils se peupler d'hommes assez intègres et courageux, pour attaquer et punir les hommes investis du pouvoir, et protéger le peuple contre les abus de l'autorité ?

Le peuple, a dit aussi Condillac, était heureux, car les provinces ne payaient qu'un faible tribut au gouvernement, preuve qu'il n'était pas grevé d'impôt. Il est vrai que le

---

(1) Chardin, *Voy. en Perse*, T. 5, p. 277 et suiv. p. 390, etc. *Ann. des voy.* T. 5, p. 153. *Jourd. de la Perse*, T. 36 p. 145.

gouvernement recevait peu de chose des provinces; mais la conclusion qu'en a tirée Condillac, n'en est pas une conséquence nécessaire: la Porte reçoit aussi de très-faibles tributs de ses pachaliks, ce qui n'est pas une preuve que le peuple y est ménagé (1). Les provinces ont dû être foulées en proportion du pouvoir des satrapes; elles n'ont eu de contre-poids, que dans leurs dispositions à la résistance, effet du caractère national des habitans ou de leur position locale: mais toutes ces causes, qui pouvaient alléger leur sort, étaient étrangères au système du gouvernement. Si quelques provinces ont été ménagées, ce n'est pas parce que le gouvernement central était despotique; mais parce que leurs circonstances les mettaient, en partie, à l'abri des maux qui en sont les conséquences inévitables. Car sous un gouvernement où la volonté d'un despote élève ou renverse les agens de sa domination, l'incertitude de l'avenir doit les porter à profiter du présent. En accumulant des trésors, ils se

---

(1) J'ai vu avec plaisir que Mr. Pastoret partage, dans son histoire de la législation, la même manière de voir (Hist. de la législ. T. 1, p. 75).

procurent les moyens d'acheter des protecteurs auprès du maître et de paralyser les coups de leurs rivaux, et il est impossible que des sommes un peu fortes soient accumulées et mises en réserve, sans que le peuple soit foulé. L'orateur Isocrate, dans un de ses discours, a tracé un tableau peu flatteur du gouvernement des satrapes; il les a peints aussi vils envers ceux qu'ils redoutaient, qu'insolens et cruels envers ceux qui étaient sous leur dépendance (1). Ses teintes peuvent avoir été rembrunies par la haine nationale contre les Perses, commune à tous les Grecs; mais on aura beau les adoucir, elles seront toujours loin de peindre un sort heureux (2).

(1) Isocr. paneg.

(2) On a proposé différentes conjectures sur le titre de satrape, que les Grecs ont donné aux gouverneurs des provinces de la Perse. Quelques personnes ont pensé qu'il était une corruption du mot *Marz*, au pluriel *Marazebath*, titre affecté seulement aux gouverneurs des provinces frontières (D'herb. Bibl. orient. art. *Marz*). Si cette conjecture était fondée, elle aurait offert un nouveau point de rapprochement avec les peuples de la Getmanie, chez qui le mot *March*, a eu la même signification. Mais Mr. Langlès a proposé une autre explication, qui paraît avoir plus de justesse; il pense que ce mot est composé de deux autres de l'ancien persan *chothro*,

Mais si nous sommes assurés de l'existence du despotisme chez les Assyriens, il nous manque beaucoup de notions sur les détails de leur organisation politique. Plusieurs histoires de cette nation, où nous aurions pu puiser des faits, ont existé et sont perdues; il faut surtout regretter celle qu'avait écrite Nicolas de Damas (1). D'après le témoignage de quelques anciens, il a existé chez eux des castes, dont celle du sacerdoce occupait le premier rang (2). Diodore de Sicile, dit positivement que celle-ci se perpétuait héréditairement et non par initiation, ce qui est le caractère distinctif des castes (3). M<sup>r</sup>. Pastoret s'est servi, pour prouver leur existence, d'un passage d'Hérodote, où il dit que le bâton, sur lequel s'appuyaient les Assyriens en marchant, devait être surmonté d'un symbole, le même invariablement pour chaque individu (4). Cette obligation d'employer constamment le même symbole lui a

---

signifiant *ville*, et *pad*, *gardien* (Langlès, Note chron. à la suite du voy. de Chardin, T. 10, p. 165).

(1) Phot. myriob. cod. 189.

(2) Str. geogr. L. 16. Diod. Sic. L. 2, c. 29.

(3) Diod. Sic. L. 2, c. 21.

(4) Herod. L. 1, c. 195.

paru une preuve qu'il était le signe extérieur des castes; cette opinion peut-être fondée; mais lors même qu'elle ne le serait pas, elle serait certainement ingénieuse (1). Nous savons, par un passage de Théophraste, que le commerce apportait ces cannes de l'île de Tylos (2).

Les pouvoirs de la première des castes, celle des prêtres, étaient considérables: leur chef tenait un des premiers rangs dans l'état (3); mais j'ignore si leur ascendant s'est élevé au point de maîtriser, comme en Egypte, le chef de l'empire. Si l'assertion de Strabon est exacte, le pouvoir judiciaire n'aurait pas été une de leurs attributions exclusives, puisque les juges étaient choisis par le roi (4). Lors même qu'il n'aurait fait ses choix que dans leur caste, leur nomination n'en aurait pas moins dépendu d'un autre pouvoir que du leur, au lieu qu'en Egypte c'était une de leurs attributions, dont qui que ce soit ne pouvait les dépouiller.

(1) *Past. Hist. de la législ.* T. 1, p. 190.

(2) *Theoph. Hist. plant.* L. 5, c. 6.

(3) *Jérém.* c. 39, v. 13.

(4) *Str. geogr.* L. 16.

Diodore attribue aux rois les plus anciens de l'Assyrie, des institutions pour former les jeunes gens des premières familles aux habitudes guerrières ( 1 ). Ces institutions auront, sans doute, été négligées ensuite, car tous les écrivains s'accordent à parler des mœurs efféminées, qui existaient dans les derniers temps de leur domination.

Les anciens ont aussi parlé des grands travaux exécutés par le gouvernement pour assurer la fertilité du pays ( 2 ). D'autres ont donné à ces mêmes travaux un motif différent, et les ont considérés comme destinés à servir de barrière contre la nation belliqueuse des Mèdes, qui commençait alors à devenir inquiétante ( 3 ). Quel qu'en ait été le motif, ces travaux ont existé et on les fait remonter jusqu'aux règnes mythologiques de Ninus et de Semiramis ( 4 ), ce qui en prouve la haute antiquité. Ils auront été construits lorsque le gouvernement était encore capable de grandes choses, avant, par conséquent, la

( 1 ) Diod. Sic. L. 2, c. 1.

( 2 ) Pl. Hist. nat. L. 6, c. 26.

( 3 ) Herod. L. 1, c. 185.

( 4 ) Herod. L. 1, c. 184. Str. geogr. L. 16,



la série des rois insignifiants, qui ont terminé cette dynastie. Là, comme partout ailleurs, un homme dont les moyens d'exécution répondaient au grand caractère, a été le fondateur d'une nouvelle puissance; à chaque génération ses successeurs ont été d'un talent plus rétréci, puis ils ont fini par une entière nullité.

On attribue la chute de la dynastie assyrienne au luxe et à la mollesse des derniers rois de cette race (1); mais ces causes n'auraient pas suffi pour la renverser, si de bonnes institutions avaient assuré la conservation de l'empire. Un Mède, disent les historiens, ayant été témoin de leurs mœurs efféminées, engagea ses concitoyens à secouer le joug, dès qu'il fut de retour dans sa patrie. Cette nation belliqueuse détermina d'autres provinces à suivre son exemple, et ayant ébranlé la domination vieillie des Assyriens, elle leur imposa un tribut, sans rien changer à leur administration intérieure (2).

---

(1) Diod. Sic. L. 2, c. 19. Ath. deipn. L. 12. Just. Hist. L. 1, c. 2. Vell. Paterc. L. 1, c. 6.

(2) Herod. L. 1, c. 96. Eus. Chron. canon. p. 111. Agath. Hist. L. 2, c. 14.

La facilité avec laquelle s'est dissous cet ancien colosse et s'est formé le nouveau, est une preuve de ce que j'ai déjà dit, que cet empire avait plus d'étendue que de force réelle; parce que les élémens, qui le composaient, n'étaient liés par aucune communauté d'institutions. C'était une simple agglomération de corps hétérogènes, liés ensemble par la seule circonstance de payer tribut au même souverain. Mais lois, usages, tout différait entr'eux; chacun de ces peuples avait les siens qui lui étaient propres: dès lors aucun intérêt commun ne les unissait ensemble et ne faisait converger leurs efforts vers une commune résistance. Le gouvernement central, dont ils dépendaient, levait des troupes chez chacun d'eux, aussi long-temps qu'il avait le pouvoir d'imposer; mais aucun esprit public n'électrisait ces troupes, que rien n'attachait au sort du gouvernement qui les avait appelées. Il n'est pas surprenant que cet empire ait fait si peu de résistance toutes les fois qu'il a été attaqué. Le plus léger ébranlement pouvait même y avoir des conséquences énormes; l'histoire en fournit plus d'une preuve (1).

---

(1) Jos. ant. Jud. L. 18, c. 12.

Les Mèdes avaient des usages particuliers et un costume qui leur était propre ; les anciens le comparent à celui des Arméniens et à celui des Sarmates d'Europe (1). Leur patrie était située vers les pentes du Caucase. Comme tous les peuples habitans des montagnes, ils étaient belliqueux et jaloux de leur indépendance ; et leurs mœurs simples et même agrestes, formaient un contraste avec les mœurs efféminées des Assyriens, dont ils avaient été tributaires. Une espèce d'aristocratie armée, assez semblable à celle des peuples de l'Europe, dont j'ai déjà tracé l'histoire, formait leur gouvernement. Cette manière d'être, admet difficilement des villes considérables, parce que chaque famille aime à vivre au centre du canton où elle exerce son influence ; aussi Hérodote a-t-il fait observer qu'ils ont vécu primitivement disséminés dans des bourgades, et n'ont commencé à bâtir une capitale, qu'après s'être donné un roi (2). Les villes considérables que les Perses ont ruinées plus tard dans la Médie, auront vraisemblablement pris aussi naissance de-

---

(1) Str. geogr. L. 11. Herod. L. 5, c. 9.

(2) Herod. L. 1, c. 96.

puis ce changement dans leurs institutions nationales (1).

Les Mèdes les ont conservées quelques temps, depuis qu'ils ont assuré leur indépendance et jeté les premiers fondemens de leur grandeur future; mais il est vraisemblable que ces premiers pas ont développé chez eux des ambitions nouvelles, qui ont trouvé des oppositions dans des familles rivales, et qu'il en est résulté des dissensions intestines. On doit le conjecturer, puisque les historiens nous apprennent que c'est par lassitude de l'anarchie, qu'ils ont cherché le repos dans l'élection d'un roi (2). Ils auraient agi plus sagement, s'ils avaient cherché un remède dans l'amélioration de leurs institutions nationales, où ils pouvaient faire disparaître les causes du désordre, dont ils éprouvaient les maux. L'élection d'un roi a eu une conséquence qu'ils auraient pu prévoir; celui sur

(1) Xen. Exp. Cyr. L. 3, c. 3.

(2) Herod. L. 1, c. 97.

Diodore, en s'appuyant de l'autorité de Ctésias, raconte cet événement d'une manière différente; suivant lui, le même Mède, qui a porté sa nation à la révolte contre les Assyriens, est devenu immédiatement après le fondateur de la nouvelle dynastie (Diod. Sic. L. 2, c. 22).

qui ils ont porté leur choix avait des talens, mais il était ambitieux et fut conquérant, et les Mèdes ne tardèrent pas à étendre leur domination sur les différens peuples qui avaient composé l'empire assyrien (1).

Le pouvoir a éprouvé quelques modifications en passant dans leurs mains. Sous la domination assyrienne, le despotisme paraît avoir pesé sur tous. Les principaux Mèdes, en élevant une dynastie nouvelle, consentirent sans peine que le peuple restât ployé sous cet asservissement; mais ils voulurent conserver des prérogatives qui assureraient leur propre sécurité. Les récompenses et les richesses, qui devinrent leur partage, ne leur suffirent pas; ils se firent accorder des avantages plus durables. Auparavant, sous la dynastie assyrienne, les agens principaux du gouvernement, dans les provinces, étaient tenus de revenir tous les ans au pied du trône, pour y rendre compte de leur conduite, et ils y allaient avec l'incertitude de retourner à leurs fonctions, puisque cela dépendait de la seule volonté du maître (2).

---

(1) Herod. L. 1, c. 102 et 103.

(2) Nic. Damasc. apud Exc. Vales. p. 425, Diod. Sic. L. 2, c. 21.

Les principaux Mèdes appelés, par la victoire, à remplacer les vaincus dans leurs fonctions, firent décider que les places, et surtout les satrapies, seraient inamovibles, si ce n'est pour cause de forfaiture, prouvée devant une assemblée de la nation (1). Ainsi ces assemblées, qui tenaient à leur organisation primitive, avaient été conservées dans les premiers temps de leur nouvelle dynastie; mais l'usage s'en sera bientôt perdu, puisqu'on n'en voit aucune trace dans l'histoire des temps postérieurs. L'exemple des vaincus aura bientôt fait germer le despotisme; car nous voyons, dès les premiers temps, des satrapes auxquels le roi a envoyé la ceinture ou le cordon, sans qu'aucune assemblée nationale eut prononcé un jugement contr'eux, et qui n'ont racheté leur vie que par le sacrifice de leur fortune (2). L'exemple dont je m'appuie concerne, il est vrai, un satrape qui n'était pas Mède de naissance. Faudrait-il en conclure que ce privilège, obtenu par les

---

(1) Nic. Damasc. apud Exc. Vales. p. 427.

(2) Nic. Damasc. apud Exc. Vales. p. 424.

Cette manière de signifier l'ordre de mourir a été conservée par les Turcs, nation originaire de l'Asie.

principaux personnages de cette nation, ne s'est pas étendu à ceux des autres peuples de l'empire? Serait-ce plutôt une preuve qu'il n'a été accordé qu'à quelques familles puissantes? Alors il a été facile aux premiers rois de la nouvelle dynastie de l'éteindre, soit en gagnant isolément les membres de ces familles par d'autres grands avantages, soit plutôt par des usurpations graduelles, si faciles à un gouvernement despotique. Entre ces deux opinions, qui toutes les deux sont possibles, la seconde me paraît la plus vraisemblable : car le petit nombre d'individus qui, sans être Mèdes, ont été ou conservés dans leurs emplois, ou élevés à d'autres dignités, n'a dû cette exception qu'à des services rendus; et il aurait été impolitique de les mécontenter, dès les premiers pas, par une démarcation offensante, puisqu'ils avaient aidés les succès et pouvaient consolider la conquête par leur influence et leur exemple.

L'extension du pouvoir des Mèdes, ayant été progressive, plusieurs des provinces, dont se composait l'empire assyrien, ont conservé, après sa dissolution et pendant un temps plus ou moins long, un état de complète indépendance. D'autres ont acquis le droit

de s'administrer, sous la condition de payer un tribut et de reconnaître une espèce de vasselage. Ce sont ces peuples ou les rois qui les gouvernaient, qui figurent dans les annales des autres nations et qui y répandent quelquefois de l'obscurité sur les faits, par l'incertitude où elles laissent sur les rapports qu'ils ont eus avec l'empire mède (1). Souvent ils y sont représentés comme agissant par leur propre volonté, ce qui indiquerait leur entière indépendance; tandis que d'autres faits prouvent la dépendance où ils étaient. Sans doute que quelques actes de soumission, par lesquels ils reconnaissaient la souveraineté de cet empire, leur assuraient les moyens de prendre une attitude d'indépendance dans leurs relations avec les peuples étrangers. Il est surtout fait une mention fréquente des rois de Babylone, dont les rapports avec l'empire mède présentent ces difficultés. Un prêtre assyrien, qui avait secondé les Mèdes lorsqu'ils ont secoué le joug, paraît avoir été le fondateur de cette dynastie (2); mais l'indépendance, dont ses

---

(1) D'herb. Bibl. orient. art. Babel.

(2) Diod. Sic. L. 2, c. 19 et seq. Just. Hist. L. 1, c. 3.



successieurs ont joui d'abord, n'a duré qu'un temps (1), et a fini par se changer en une dépendance, sinon entière, du moins marquée par des devoirs à remplir (2). Diverses nations aussi, telles que les Arméniens et les Juifs, et d'autres encore, contraintes par des revers à payer un tribut, n'ont conservé cette attitude, que jusqu'au moment où les circonstances leur ont permis de secouer un joug qui leur pesait (3).

Les Mèdes, en adoptant insensiblement les mœurs des Assyriens, ont perdu dans la même proportion leur antique énergie. Le despotisme antérieur à eux, en s'introduisant dans leur gouvernement, les a conduits aux mêmes résultats; leur dynastie a été renversée (4). Ce sont les Perses qui ont opéré cette révolution. Auparavant ils étaient un des peuples soumis à ce vaste empire (5);

(1) Rois, L. 2, c. 20, v. 12. Herod. L. 1, c. 77, 179 et seq. Xen. Cyrop. L. 1, c. 6.

(2) Nic. Damasc. apud. Exc. Vales. p. 424. Diod. Sic. L. 2, c. 28.

(3) Rois, L. 2, c. 17 et 19. Jos. ant. Jud. L. 5, c. 3. L. 9, c. 11. L. 10, c. 4. Xen. Cyrop. L. 2, c. 6. L. 3, c. 1.

(4) Arist. polit. L. 5, c. 10. Ath. deipn. L. 13.

(5) Herod. L. 1, c. 91 et 127. Agath. hist. L. 2, c. 14.

et lorsqu'ils se sont élevés au pouvoir, les Mèdes sont redescendus au rang de sujets qu'ils avaient occupé auparavant (1). A chaque révolution c'est un peuple nouveau, qui s'élève avec la dynastie née dans son sein ; j'ai déjà fait remarquer ce phénomène remarquable, et ce changement n'en apporte aucun dans l'organisation de l'empire ; il reste toujours composé de peuples différens, agglomérés et non incorporés à un tout uniforme dans ses mouvemens (2).

L'empire fondé par les Perses étant moins ancien que ceux qui l'ont précédé, nous avons beaucoup plus de matériaux où puiser des lumières sur leurs institutions. Quelques-uns de leurs livres religieux sont parvenus jusqu'à nous (3). Une ambition mutuelle les a mis en contact avec les Grecs, et, dans les alternatives de guerre et de paix qui se sont succédées, quelques historiens de cette nation

(1) Arr. Emp. Alex. L. 3, c. 8. Herod. L. 1, c. 129.

Comme les autres peuples agglomérés dans l'empire, ils ont eu depuis des alternatives d'obéissance et de résistance ; on les voit au temps de la domination des Parthes, prendre volontairement parti dans les guerres de Mithridate (Phot. myriob. cod. 224, p. 730).

(2) Xen. Cyrop. L. 1, c. 1. L. 5, c. 6.

(3) Zend-Avesta, Boundehesch.

ont cherché à les faire connaître à leurs concitoyens. Hérodote, dont les écrits existent en entier, et Ctésias, dont on ne possède que des fragmens, fournissent plusieurs faits enveloppés de beaucoup de fables. Voulant produire de l'effet, ils ont cherché à faire des tableaux, à attirer l'attention en excitant la surprise; ces formes dramatiques se contentent difficilement de la simple vérité.

Un autre écrivain, qui jouit d'une juste célébrité, Xénophon, a fait la guerre dans leurs rangs; les mémoires où il a peint la retraite de son corps d'armée, sont le principal titre de sa gloire. Mais il a écrit un autre ouvrage, où il s'est attaché à faire connaître les institutions établies par Cyrus, premier fondateur de l'empire des Perses (1). Les opinions ont beaucoup varié sur le caractère de cet ouvrage. Les uns l'ont considéré comme une peinture embellie des usages de ce peuple (2): d'autres ont pensé qu'il était un roman politique, destiné à faire la contre-partie de l'ouvrage de Platon sur la république (3). Ce dernier sentiment a

---

(1) Xen. *Cyropædia*.

(2) Arr. *Exp. Alex.* L. 5, c. 2.

(3) Cic. *Epist. ad Quinct.* L. 1, ep. 1. Aulug. *noct. att.* L. 14.

bien peu de vraisemblance. Si Xénophon avait voulu opposer les avantages de la monarchie à ceux d'une république, il n'aurait pas choisi pour son héros Cyrus, qui, dans tout le cours de son ouvrage, joue le rôle de général de la république des Perses, et finit seulement dans les dernières pages, par fonder un empire qu'il a conquis par ses armes. Ainsi cet homme qui, par l'ascendant de son caractère, a su faire adopter, par ses concitoyens, tous les plans qu'il leur a proposés, y est plutôt représenté comme un chef habile de républicains, que comme un monarque investi de pouvoirs, dont il se sert pour le bien de son peuple. Ainsi Xénophon, s'il avait eu le but qu'on lui supposait, l'aurait totalement manqué. Mais quelle que soit l'opinion qu'on adopte sur la nature de cet ouvrage, on ne peut y puiser des lumières sur les anciens Perses, qu'avec beaucoup de méfiance; car sa teinte romanesque, porte l'apparence d'un tableau embelli par l'auteur.

L'existence des Perses en corps de nation, avant l'époque où ils ont enlevé l'empire aux Mèdes, est un des faits sur lesquels on ne peut élever aucun doute. Le témoignage des anciens est unanime: ils disent tous, qu'alors les Per-

ses étaient soumis à l'empire existant, mais qu'ils conservaient une espèce d'indépendance intérieure. Hérodote, Ctésias, Diodore, d'autres encore, sont d'accord sur cela, et le témoignage de Ctésias est surtout remarquable, puisqu'il a vécu dix-sept années à la cour de Perse, et assure qu'il a puisé ce qu'il a dit de ces dominations antérieures, dans les annales de cette nation, qu'il a été à portée de consulter (1). Ces annales qu'il a eues à sa disposition, n'existent plus, et les historiens persans, d'époques postérieures, qui disent aussi avoir puisé aux mêmes sources, font remonter les antiquités de leur nation jusqu'aux temps mythologiques, sans qu'il y soit parlé des empires assyrien et mède, dont nous venons de nous occuper. Suivant eux, une longue suite de rois perses s'est succédée, depuis ces temps fabuleux, sans aucune interruption (2). Faut-il en conclure, que ces empires, sur lesquels ils gardent le silence, n'ont pas existé? Je ne le pense pas,

(1) Diod. Sic. L. 2, c. 22.

(2) Mr. Langlès a donné une excellente notice chronologique de ces rois, à la suite de son édition du voyage de Chardin en Persc.

trop de témoignages prouvent le contraire. Il est plus vraisemblable que ces historiens, qui sont tous d'époques bien plus récentes, auront cru rehausser la gloire de leur nation, en prolongeant, dans le passé, la durée de sa puissance. Cela leur a été d'autant plus facile, que la langue ancienne était tombée en désuétude et que l'introduction de l'islamisme avait donné une autre direction aux idées; dès lors, moins de personnes étaient à même de recourir aux ouvrages originaux, pour vérifier l'exactitude des faits. Les livres anciens, imprégnés de l'ancien culte, ont insensiblement disparu, et il a été de jour en jour plus facile aux historiens de transformer en un roman les anciennes annales (1). Pour s'en convaincre, il suffit de lire ce qu'ils ont écrit sur l'invasion d'Alexandre (2). Aussi, malgré leur silence, nous admettons l'existence de ces deux empires antérieurs.

Dans les premiers temps de leur existence, les Perses ont habité l'Azerbydjan, province qui paraît correspondre avec le nord de la

---

(1) Chardin, Voy. en Perse, T. 5, p. 125.

(2) D'herb. Bibl. orient. art. Eskander.

Médie, et s'être étendue vers les extrémités méridionales de la mer Caspienne. Ils étaient, par conséquent, voisins des Mèdes qui habitaient un peu plus au sud (1). Aussi nous devons remarquer que Cyrus, d'après le témoignage de Xénophon, fit d'abord venir ses compatriotes dans la Médie, lorsqu'il médita ses projets de conquête sur l'Assyrie, alors soumise aux Mèdes (2). Les annalistes persans disent, au contraire, qu'il a été envoyé par leur roi Bahaman, fils d'Asfendiar, pour châtier le satrape qui y commandait (3). Dans cette hypothèse, le roi des Mèdes, dont les historiens grecs font un parent de Cyrus par sa mère (4), aurait été un roi des Perses, ce qui n'est point vraisemblable; mais il entrerait dans le système des annalistes persans de rehausser l'antique puis-

(1) Pline dit, au contraire, qu'ils n'ont jamais habité ailleurs que sur les bords de la mer Erythrée, qui a pris d'eux le nom de golphe persique (Pl. Hist. nat. L. 6, c. 30). Mais sa compilation renferme trop d'inexactitudes, pour que son témoignage puisse balancer ceux qui placent l'ancien séjour des Perses dans le nord.

(1) Xen. Cyrop.

(3) D'herb. Bibl. orient. art. Kiresch.

(4) Herod. L. 1, c. 91.

sance de leur nation, et par conséquent de cacher qu'alors elle était tributaire des Mèdes.

Plusieurs faits démontrent l'ancien séjour des Perses dans les régions voisines de la mer Caspienne. Les lieux dont il est fait mention dans leur plus ancien livre sacré, le Zend-Avesta, y sont tous situés (1) : c'est aussi dans ces mêmes lieux que les anciens disent que Zoroastre a vécu. En effet, le nom d'Azerbydjan, que les écrivains persans donnent à cette province, vient du nombre des pyrées ou temples du culte de Zoroastre, dont elle était remplie, et surtout, de ce qu'elle renfermait le principal d'entr'eux (2). Un fait vient encore à l'appui : le Boundehesch, autre livre sacré des Perses, fixe le rapport des jours d'été à ceux d'hiver, en disant que le premier est double du second ; ce qui n'est pas et ne peut pas être dans les cantons méridionaux que les Perses ont habités postérieurement (3). Le Boundehesch, à la vérité, paraît avoir été écrit depuis leur déplacement ;

(1) Anq. Zend-Av. T. 2, p. 282, 425 et passim.

(2) D'herb. Bibl. orient. art. Adherbigjan. Langlès, Note au voy. de Chardin, T. 2, p. 308.

(3) Anq. Zend-Av. T. 2, p. 400.



déplacement; mais il y est entré beaucoup de choses des livres antérieurs à cette époque, et celle-ci doit avoir été de ce genre.

Les nombreuses ressemblances qu'on a remarquées, entre les anciens Perses et les peuples de la Germanie, sont aussi un indice de leur ancienne demeure dans ces régions plus voisines de l'Europe. Ces ressemblances sont telles, qu'un savant, qui voulait voir des Scythes partout, n'a pas hésité d'avancer que les Perses en étaient une famille (1). D'autres, moins systématiques, ont aperçu ces ressemblances sans en tirer une conséquence pareille (2). Les anciens avaient aussi observé combien leurs usages étaient semblables à ceux des Spartiates (3), ceux de tous les Grecs qui ont conservé le plus d'analogie avec les Germains. Une longue chevelure était, chez les Perses, le signe extérieur de la liberté (4). Ils admettaient, comme les peuples du nord de l'Europe, les rapports des ames avec la génération vi-

(1) Pink. Rech. sur les Scythes, p. 61.

(2) Mallet, Introd. à l'hist. du Dannem. Bailly, Lettres sur l'orig. des sciences, p. 233, etc.

(3) Arr. Exp. Alex. L. 5, c. 2.

(4) Herod. L. 6, c. 19.

vante; seulement ils les limitaient aux dix derniers jours de l'année (1). Dans leur manière de compter le temps la nuit précédait le jour, comme chez les Celtes (2); usage remarquable chez un peuple où l'astre du jour était le principal objet du culte (3). Comme les Germains, c'est au milieu des repas qu'ils discutaient toutes leurs affaires, mais ils remettaient au lendemain le calcul plus froid des moyens d'exécution (4). Peut-être même que la sobriété n'était pas non plus, comme chez les Germains, l'ame de ces repas, et en effet leur culte, sans leur conseiller les excès, était loin de leur faire un mérite de l'abstinence (5).

Si on admet l'histoire des Perses telle que les Grecs l'ont écrite, l'époque où ils ont

(1) Anq. Zend-Av. T. 2, p. 130 et 575.

(2) Anq. Zend-Av. T. 1, Part. 2, p. 300, 398, 417, etc.

(3) Le Boundehesch, livre du même culte, mais plus moderne, établit au contraire la primatie du jour sur la nuit; ainsi il s'est opéré un changement dans la suite des temps, sous ce rapport, chez les Perses. Nous en remarquerons d'autres encore dans le cours de cet ouvrage.

(4) Str. geogr. L. 15. Ath. deipn. L. 4. Herod. L. 1, c. 133. Amm. Marc. L. 18, c. 5.

(5) Anq. Zend-Av. T. 1, Part. 2, p. 363. T. 2, p. 576, 601, etc.

quitté le nord de ces régions, pour former leur empire dans le midi, serait connue ; ce changement aurait été une conséquence des conquêtes de Cyrus (1). Les annalistes persans, au contraire, disent que dans les premiers temps, leurs rois mythologiques ont siégé dans l'Adherbydjan, assertion toute naturelle, puisque c'est là qu'ils ont placé le foyer de leur culte. Suivant eux, la seconde dynastie de leurs rois, c'est-à-dire la première historique, a fixé le centre du gouvernement à Balkhe, ville située sur les bords de l'Oxus, dans la partie la plus septentrionale de l'empire ; vers la fin de cette dynastie, Kischtasap a choisi pour ses capitales Estekhar ou Persépolis et Schuster ou Suse (2). Ces deux versions s'accordent sur le déplacement des Perses du nord au midi ; mais de l'aveu d'Anquetil, l'époque bien positive où il a eu lieu n'est pas parfaitement connue, puisqu'il y a autant de diversité dans la manière dont les auteurs grecs et orientaux ont parlé de cet événement (3).

---

(1) Xen. Cyrop. Herod. L. 1, c. 188 et seq.

(2) D'herb. Bibl. orient. art. Estekhar, Balkhe et Cajan.

(3) Anq. Zend-Av, T. 2, p. 282 et 425.

A l'époque primitive où ils habitaient les régions voisines de la mer Caspienne, leur organisation sociale était une aristocratie des nobles, présidée par un roi dont les pouvoirs étaient limités. C'est la peinture qu'en a fait Xénophon (1). Celle d'Hérodote y ressemble, mais il paraîtrait, d'après ce qu'il en dit, qu'au lieu de constituer une seule république, ils formaient une fédération de peuplades distinctes (2); ce qui ne changerait en rien l'influence dont je viens de parler d'une caste privilégiée. Cette organisation est aussi confirmée par le Vendidad, puisqu'il n'y est faite aucune mention d'un roi, tandis qu'il est souvent parlé de la hiérarchie des magistrats à qui le peuple doit obéir (3). Il est évident, que s'il avait existé un roi investi d'un pouvoir distinct et supérieur, le livre sacré aurait recommandé de s'y soumettre, comme l'a fait ensuite le Bundehech, depuis que ce changement dans les institutions s'est opéré.

Le Zend-Avesta établit quatre grandes

(1) Xen. Cyrop. L. 1, c. 2 et 8.

(2) Herod. L. 1, c. 125.

(3) Anq. Zend-Av. T. 1. Part. 2, p. 323 et passim.

divisions du corps social: les athornés ou prêtres, les guerriers, les laboureurs et les ouvriers (1). Les guerriers formaient vraisemblablement le corps des nobles, dont a parlé Xénophon; nous verrons plus bas quelques faits qui sont favorables à cette opinion. Les prêtres devaient avoir une influence supérieure, dont toutes les pages du Zend-Avesta prouvent l'existence, et dont il est surprenant que Xénophon n'ait rien dit.

En parlant de cette organisation des anciens Perses, je me suis servi du mot de divisions et non de celui de castes, parce que chez les Perses modernes, qui les ont conservées comme étant prescrites par leur culte, elles ne classent pas les individus dans des limites infranchissables. Le jeune homme, lorsqu'il entre dans la société, choisit sa carrière, ce que le système des castes ne lui aurait pas permis (2). A la vérité, j'ignore si les anciens Perses ont eu la même liberté; mais j'ai lu avec bien de l'attention le Zend-Avesta, sans y rien trouver qui put me four-

(1) Anq. Zend-Av. T. 1. Part. 2, p. 141 et 303. T. 2, p. 605.

(2) Anq. Zend-Av. T. 2, p. 555.

nir quelques lumières à cet égard. Il n'y est même pas dit si les prêtres se recrutaient par initiation, ou s'ils transmettaient leurs fonctions à leurs enfans. Il paraît que l'auteur de ce livre regardait son ordre comme tellement assuré de son ascendant, qu'il a jugé inutile de consacrer ses droits et ses prérogatives, en les insérant dans le code sacré. Et en effet les Perses, en adoptant ce culte, venaient d'abandonner celui des Indiens, qui les avait accoutumés à ployer sous la domination sacerdotale. En cela la position de ces prêtres a différé de celle des prêtres Juifs, qui, en fondant leur théocratie, ont dû façonner leur nation à de nouvelles habitudes; aussi leurs privilèges occupent une place essentielle dans le Pentacheuque.

Les Perses de ces temps reculés, simples dans leurs mœurs, étrangers à toutes les commodités de la vie, sans luxe parce qu'ils étaient pauvres (1), étaient un peuple belliqueux. Et même après les changemens de mœurs, qui ont suivi leur élévation, ils ont

---

(1) Xen. *Cyrop.* passim. Herod. L. 1, c. 71. Arr. *Exp. Alex.* L. 5, c. 4.

conservé des habitudes militaires; la chasse, les joutes, des combats simulés, composaient leurs amusemens (1). Dire la vérité et apprendre à exceller dans ces exercices, formaient la base principale de l'éducation (2): aussi les Perses n'aimaient-ils, dans les arts, que les choses qui leur en rappelaient des images (3). Sans doute que les jeunes gens destinés au sacerdoce, auquel la connaissance des lois était liée, recevaient quelque autre instruction accessoire, ou substituée en partie à ces exercices; mais nous ne voyons aucune preuve que leur éducation ait été entièrement distincte. Les Perses élevés de cette manière, chérissaient l'honneur (4) et accordaient leur estime à ceux qui se distin-

(1) Xen. *Cyrop.* L. 1, c. 2. L. 6, c. 5. Phot. *Myriob.* cod. 203, p. 1131. Herod. L. 7, c. 196. Jos. Ant. Jud. L. 12, c. 3. Amm. Marc. L. 24, c. 6.

La chasse à l'oiseau que nous avons vu exister chez les Germains, a été aussi connue des anciens Perses (Chardin, *Voy. en Perse*, T. 1, p. 164. T. 3, p. 393). C'est du Caucase qu'elle a été portée en Egypte, par les Mamlouks chez qui le porte-oiseau était un personnage important de la cour (D'herb. *Bibl. orient. art.* Cobbat).

(2) Str. *geogr.* L. 15. Herod. L. 1, c. 136.

(3) Amm. Mar. L. 24, c. 6.

(4) Herod. L. 9, c. 106. Diod. Sic. L. 17, c. 4.

guaient par des actes de courage (1). Chez les Persans modernes le même goût existe pour ces exercices, qui avaient eu tant de prix pour leurs ancêtres (2). Ils forment encore une nation belliqueuse, mais sans force, à cause des vices intérieurs de son gouvernement.

Xénophon dit que les Perses n'ont eu, dans le principe, aucune cavalerie, et que l'infanterie seule composait leurs armées (3); mais il paraît cependant que cette exclusion n'a pas été aussi complète qu'il l'assure, car le cheval est évalué dans le Zend-Avesta à un prix supérieur au bœuf (4), et il ne l'aurait pas été, si tous les genres de service qu'on en peut tirer, n'avaient pas été familiers aux Perses (5). Xénophon dit aussi, qu'après n'avoir eu long-temps que des troupes de pied, ils ont ensuite formé une cavalerie

(1) Herod. L. 3, c. 164. L. 7, c. 238. L. 9, c. 106. Amm. Marc. L. 23, c. 6.

(2) Chardin, Voy. en Perse, T. 3, p. 181 et suiv.

(3) Xen. Cyrop. L. 1, c. 3.

(4) Anq. Zend-Av. T. 1. Part. 2, p. 323.

(5) Un autre fait viendrait encore à l'appui de ce doute; c'est la fréquence du mot *asp*, *cheval*, dans la composition des noms d'hommes de ces époques reculées (Langlès, Note au voy. de Chardin, T. 3, p. 366).



légère, composée de leur noblesse, et que c'est alors qu'a pris naissance le préjugé qu'il était déshonorant, pour un homme, d'être à pied (1). Cette innovation a eu lieu, ajoute-t-il, depuis les conquêtes de Cyrus, et c'est aussi alors qu'ils ont adopté le costume des Mèdes (2), commode seulement pour la cavalerie. Ces changemens n'ont eu lieu, par conséquent, que depuis l'instant où les Perses, devenus dominateurs, ont adopté des mœurs nouvelles. Ils se sont amollis et ont oublié leur austère énergie, au milieu des nouveaux besoins qu'ils se sont créés (3), sans perdre néanmoins leur ancienne bravoure. Aussi, lorsqu'on a vu plus tard leurs armées innombrables anéanties dans la Grèce, ce n'est pas le courage personnel qui leur a manqué (4), mais bien un ensemble dans

(1) Xen. Cyrop. L. 3, c. 2. L. 4, c. 4.

On remarque, en effet, dans les armées qu'Alexandre a dû combattre, que l'infanterie était composée, en grande partie, de troupes soudoyées, tandis que la cavalerie l'était des Perses (Arr. Exp. Alex. L. 1, c. 15).

(2) Str. geogr. L. 11. Xen. Cyrop. L. 8, c. 1 et 2. Herod. L. 1, c. 135.

(3) Xen. Cyrop. L. 8, c. 1. Herod. L. 1, c. 135. [L. 9, c. 121.

(4) Herod. L. 9, c. 62 et 101.

les mouvemens de ces masses incohérentes, et des talens dans les chefs appelés à les faire mouvoir (1).

On ne connaît pas exactement les causes qui ont élevé la puissance des Perses et renversé celle des Mèdes; car les contes d'Hérodote sont loin d'en fournir des notions précises (2). L'affaiblissement des Mèdes, conséquence des vices qui se sont introduits dans leur gouvernement, a bien pu entraîner la dissolution de leur empire incohérent : mais ce fait, qui explique la libération des Perses, puisqu'il leur est devenu facile de briser le joug qui pesait sur eux, n'explique pas de même comment ils sont parvenus ensuite à étendre leur domination. Le grand caractère de Cyrus a pu donner un élan à sa nation; mais cette impulsion première n'aurait pas suffi pour lui assurer tous ses succès, s'il n'avait pas trouvé les moyens d'en multiplier les forces. Xénophon, s'il est exact dans ce qu'il a dit à ce sujet, nous fournit aussi quelques faits. La composition des armées était calquée sur l'organisation

---

(1) Arr. Exp. Alex. L. 2, c. 6 et 7.

(2) Herod. L. 1, c. 119 et seq.

nationale, quelques nobles et beaucoup de peuple les composaient; les nobles, tous bien armés, en formaient la partie essentielle; les autres comptaient plus par leur nombre que par leur force effective. Cyrus, dit-il, a eu l'adresse de faire consentir les premiers à l'admission, dans leurs rangs, de cette foule auparavant dédaignée, et à ce qu'elle fut armée de la même manière qu'eux (1). Il est parvenu par ce moyen à intéresser toutes les classes de son armée aux succès de ses entreprises, et s'est procuré un accroissement considérable de forces, qui lui a permis de développer ses projets de conquêtes. Un grand homme pouvait seul entreprendre une pareille innovation, qu'il était impossible d'exécuter sans des froissemens, puisque l'ordre privilégié cessait alors, sinon entièrement, du moins en partie d'en être un. Il l'aura sans doute indemnisé par d'autres avantages; mais l'y faire consentir, exigeait l'ascendant du génie. Tout Perse, depuis ce changement, est devenu un être supérieur aux peuples qu'il a conquis, et conservant son attitude guerrière, il leur a laissé les

---

(1) Xen. *Cyrop.* L. 2, c. 1.

arts de la paix (1). Quelques provinces seulement ont obtenu, comme récompense de services rendus, d'être traitées sur un pied d'égalité (2): en effet, l'histoire fait une mention fréquente d'individus, qui, sans être Perses d'origine, ont occupé des postes élevés dans les armées (3).

Pour que cette explication, que j'ai puisée dans les écrits de Xénophon, acquière un certain degré de certitude, il faut qu'elle ne présente rien de contradictoire avec l'organisation des Perses, que le Zend-Avesta dit avoir existé. D'après ce livre sacré, ils étaient divisés en quatre classes, dont les prêtres et les nobles formaient les deux principales; ces derniers paraissent être les nobles de Xénophon, et ce sont les individus des deux autres classes inférieures, employés à l'armée, que Cyrus aura introduits dans leurs rangs. Ainsi le Zend-Avesta, loin d'être contraire au fait rapporté par Xénophon, explique de quelle manière il a pu avoir lieu. Quant au fait en lui-même, le Zend-

(1) Xen. Cyrop. L. 7, c. 7. L. 8, c. 1.

(2) Xen. Cyrop. L. 4, c. 2.

(3) Herod. L. 6, c. 94.

Avesta n'a pas pu en parler, puisqu'il est d'une époque infiniment plus reculée.

Peu d'événemens de l'histoire ancienne me paraissent plus intéressant que celui-ci. On a vu, à diverses époques, la démarcation des classes de la société s'effacer, parce que d'autres intérêts en ont commandé l'abolition ; mais si le changement n'a pas été amené avec lenteur et par la force de l'opinion, il a été accompagné d'orages fomentés par les intérêts froissés. Ici c'est avec le consentement de l'ordre privilégié, et par une mesure spontanée, que la barrière a cessé d'exister : il est malheureux qu'un historien philosophe n'ait pas développé les causes et les circonstances d'un semblable événement. Mais on conçoit sans peine l'influence qu'il a eue sur les entreprises de Cyrus. Son armée a, dans un instant, décuplé de force, parce que cette multitude, naguères inerte, a été électrisée par les espérances nées de sa nouvelle position. La considération dont elle s'est trouvée investie, a réveillé en elle des sentimens qui, jusqu'alors, lui avaient été étrangers. L'homme à qui on témoigne de l'estime, ne tarde pas à en désirer davantage : dans les armées il en résulte l'héroïsme.

L'innovation dont nous venons de nous occuper, a précédé les conquêtes de Cyrus ; d'autres ont été les conséquences de ses succès. Les Perses, dans leur organisation primitive, avaient eu des assemblées nationales, par lesquelles leurs rois devaient faire adopter leurs projets avant d'en commencer l'exécution (1). Cyrus, à la tête de son armée, a profité de sa position pour faire oublier à ses troupes les institutions de leur patrie, et leur faire adopter d'autres habitudes. Celle d'obéir naît facilement de la discipline militaire, et la confiance qu'il a su inspirer en a augmenté les effets ; aussi le gouvernement qu'il a fondé, n'a conservé aucune des formes libres qui avaient existé chez les Perses avant lui. Nous avons déjà remarqué un pareil résultat de la conquête chez les Germains (2) ; les mêmes causes produisent ordinairement des effets semblables. Le chef de l'armée, en devenant roi dans le pays dont ses armes l'ont rendu maître, a contenté l'ambition de ses officiers par des richesses et des honneurs, et ils n'ont pas ré-

---

( 1 ) Xen. Cyrop. L. 2, c. 8.

( 2 ) Econ. des Celtes, p. 126 et suiv.

clamé le gouvernement représentatif de leur patrie, parce que leur position avait développé en eux des idées nouvelles. Les militaires habitués à obéir à leurs supérieurs et à commander à ceux qui sont au-dessous d'eux, adoptent aisément un gouvernement formé sur une hiérarchie pareille.

Mais ce système ne s'est établi que peu à peu : Cyrus lui-même consultait souvent les principaux officiers de son armée, et ces conseils de guerre, qui remplaçaient les anciennes assemblées de la nation, leur auront paru la même chose, puisqu'ils y exerçaient une influence à peu près égale (1). Ensuite, avec des temps plus calmes, ces conseils sont devenus inutiles, et l'habitude s'est insensiblement prise d'un gouvernement où tout reposait sur la volonté d'un seul. Mais cette organisation n'a concerné que l'action du gouvernement central et son influence immédiate, puisque les provinces avaient toutes une organisation intérieure qui leur était propre. Ainsi, la patrie primitive des Perses a sans doute conservé ses anciennes institutions : ce fut seulement la partie de la na-

---

(1) Herod. L. 1, c. 206. Xen. Cyrop. passim.

tion qui a suivi Cyrus, ou qui est venue le joindre ensuite, qui a subi ces changemens d'institutions nés de sa conquête. Ces mêmes individus s'y seraient ployés plus difficilement, s'il avait essayé de les introduire dans sa patrie; mais ayant choisi loin d'elle son centre de gouvernement, dans les pays qu'il venait de soumettre, où déjà tout portait l'empreinte des formes despotiques, il lui a été facile d'y conserver les pouvoirs que son rang de chef de l'armée lui avait assurés. C'est plus tard, lorsque les Perses étaient déjà façonnés à cette nouvelle existence, qu'a été composé le Boundehesch, ce livre sacré plus moderne que le Zend-Avesta, où les rois sont représentés comme étant d'une nature différente de celle des autres hommes, et animés d'un feu plus pur (1). Aussi n'est-il pas surprenant que la peine de mort ait été prononcée alors contre ceux qui auraient osé leur désobéir (2). Ces changemens auront été progressifs; faibles et masqués d'abord, ils se seront développés ensuite, et plus les successeurs du grand homme,

---

(1) Anq. Zend-Av. T. 2, p. 382 et 607.

(2) Anq. Zend-Av. T. 2, p. 606.



me qui a été le fondateur du nouveau système, ont été étrangers à ses talens, plus ils ont voulu y suppléer par cet appareil d'une préexcellence imaginaire. Une fois que la nation a été accoutumée à considérer ses rois sous cet aspect, elle a conservé cette habitude, malgré les changemens que l'introduction de l'islamisme a portés dans les opinions religieuses; au temps où Chardin a voyagé en Perse, ce préjugé y était encore dans toute sa force (1).

Le développement de l'empire des Perses ayant été successif, il s'est formé, comme ceux qui l'ont précédé, d'une agglomération de peuples, qui ont conservé leurs habitudes, et un degré de liberté intérieure proportionné aux circonstances qui ont accompagné leur soumission. Quelques-uns ont été enchaînés sous une domination absolue, il ne leur est resté que la faculté d'obéir; d'autres ont conservé leur administration propre, et le satrape qui les gouvernait, limité dans ses pouvoirs, y veillait à la levée des contingens de troupes, à la perception des tributs et à celle des autres prestations que le gou-

---

(1) Chardin, *Voy. en Perse*, T. 9, p. 97.

vernement central exigeait; mais il ne s'immisçait pas aux affaires purement locales. Quelquefois même le roi qui venait d'être vaincu, devenait le satrape de son pays (1): ainsi le seul changement qui s'était opéré, était le paiement d'un tribut et la reconnaissance de la suzeraineté de l'empire; mais les institutions intérieures n'avaient éprouvé aucune altération (2). Cette agglomération de provinces régies sur des bases aussi variées, n'avait, comme les empires précédens, aucun mouvement uniforme; les satrapes qui les gouvernaient, visaient à l'indépendance; nous les voyons traiter séparément, même s'engager dans des guerres, sans atten-

(1) Xen. Cyrop. L. 7, c. 4. Arist. polit. L. 5, c. 10. Paralip. L. 2, c. 33. Herod. L. 3, c. 15. Arr. Exp. Alex. L. 1, c. 24.

(2) Agath. hist. L. 4, c. 11.

Le même usage a été conservé par Alexandre dans les pays qu'il a conquis (Phot. myriob. cod. 82. Diod. Sic. L. 17, c. 44, 46). Les annalistes persans confirment le témoignage des anciens; ils disent qu'après ses conquêtes, il a rendu les royaumes aux enfans des princes qu'il avait dépossédés: ils en donnent même une liste chronologique sous le nom de *Molouk al thauvaif* ou *Rois des familles* (D'herb. Bibl. orient. art. Escander).



dre l'assentiment du chef de l'empire et sans lui demander ses intentions (1).

Les peuples eux-mêmes, dans les provinces où ils n'étaient pas asservis à leurs satrapes, montraient le même esprit d'indépendance, et plus d'une fois le gouvernement a dû recourir à la force pour les réduire (2). Mais ces actes de rebellion devaient être extrêmement prononcés pour attirer son attention : l'histoire nous en fournit des preuves bien fortes. Les républiques grecques d'Asie avaient été conquises, et un satrape gouvernait cette nouvelle province : ces Grecs n'en tenaient pas moins leurs assemblées nationales, non-seulement de chaque république séparément pour ses affaires d'administration intérieure, mais aussi celles de la confédération imparfaite qui les unissait (3). Dans l'une d'elles, ils osèrent décider, par un décret public, qu'on laisserait subsister les ruines des temples brûlés par le vainqueur, afin d'éterniser la haine qu'ils lui vouaient

---

(1) Herod. L. 3, c. 120. L. 4, c. 167. Xen. Exp. Cyri L. 1, c. 1 et 9. L. 5, c. 6. Diod. Sic. L. 14, c. 10.

(2) Arist. polit. L. 3, c. 9. Herod. L. 3, c. 127 et 150.

(3) Il en sera parlé dans livre que je consacrerai à la Grèce.

(1); et ni le satrape, ni le gouvernement central n'ont manifesté aucun mécontentement. Dans un autre moment ils ont discuté la question, s'il leur convenait de se transplanter en Sardaigne et d'y former un établissement, ou s'il leur était plus avantageux de rester en Asie et d'y cimenter un nouveau plan de confédération, qui augmenterait leur force et leur assurerait de plus grands moyens de résister à leur vainqueur (2); et le gouvernement n'a montré aucun déplaisir d'une pareille discussion, qui tendait évidemment à la révolte. Ces exemples que je viens de citer, suffisent et montrent combien peu le gouvernement s'occupait de ce qui se passait dans les provinces. On sait, en effet, qu'il est de l'essence du despotisme de s'occuper vivement de tout ce qui peut concerner sa sécurité centrale et de ne songer aux agitations des extrémités, que lorsque l'ébranlement peut s'étendre jusqu'à lui. Le bas empire dans les temps anciens, le gouvernement turc dans les temps modernes, en fournissent des preuves.

---

(1) Isocr. paneg.

(2) Herod. L. 1, c. 170.

Quelquefois cependant, et c'est la seule mesure que nous voyons avoir été prise, pour assurer l'obéissance de certaines provinces, après leur conquête; le gouvernement, par un acte de despotisme, enlevait la portion la plus influente de la population, pour la transporter sur un autre point de l'empire, et la remplacer par d'autres colons, auxquels il distribuait les propriétés devenues vacantes. C'est ainsi que des Juifs ont été transférés au centre de l'Assyrie (1), et que plusieurs colonies grecques ont été retrouvées ensuite dans ces mêmes régions (2). Mais ces mesures violentes, vexatoires pour ceux qui en étaient l'objet, ne pouvaient qu'exaspérer leur haine: bien des générations devaient se succéder avant que ce sentiment put s'éteindre. Un écrivain célèbre a manifesté l'opinion, que ce mal était plus que compensé par l'attachement de ceux qui, envoyés pour les remplacer, s'étaient enrichis de leurs dépouilles. La haine des premiers, suivant lui, s'exhalait dans des lieux où elle ne pouvait

---

(1) Jos. ant. Jud. L. 11, c. 1.

(2) Herod. L. 4, c. 204. L. 6, c. 119. Diod. Sic. L. 17, c. 29, 67. Quint. Curt. L. 6, c. 5. Arr. Exp. Alex. L. 4, c. 3.

être d'aucun danger, et l'attachement des seconds dispensait de l'entretien d'une armée pour maintenir la tranquillité (1). En admettant, ce dont je suis très-éloigné, qu'un grand avantage politique légitime de pareils actes arbitraires, on peut en soumettre les effets au calcul. Le succès de pareils déplacements doit nécessairement dépendre du choix des personnes, qui ont été envoyées pour remplacer les individus forcément expatriés : si elles sont venues volontairement, aucun regret n'a pu les suivre dans leur nouvelle demeure ; mais si le gouvernement les a aussi enlevées pour les transporter dans ce nouveau séjour, n'y ont-elles pas porté le regret des habitudes qui leur étaient chères, et ce sentiment n'a-t-il pas suffi pour éteindre leur reconnaissance pour le don de quelques propriétés nouvelles ? Il est certain que les provinces contenaient des mécontents, et que plusieurs d'entr'elles étaient dans un état de désordre tel, que le gouvernement était dans l'impuissance de le réprimer. D'après le témoignage de Strabon il y avait, même au centre de l'empire, des peuplades qui vi-

---

(1) *Past. Hist. de la législ.* T. 1, p. 114.

vaient de brigandages, et dont on achetait la tranquillité par des présens, chaque fois que le roi devait passer d'Ecbatane dans la Babylonie (1), ou lorsqu'il voulait sortir de Suse pour aller dans la Perse propre (2). Elles ont même osé montrer les mêmes intentions à Alexandre, qui les a punies de leur témérité (3). Des faits pareils donnent une opinion bien mauvaise du gouvernement de cet empire, et l'existence de ces désordres n'est pas un événement momentané, puisqu'ils existaient au temps d'Alexandre, à celui où Strabon a écrit et encore, plusieurs siècles après, au temps où Procope a vécu (4).

Quelques mesures avaient été prises dès l'origine par le gouvernement, non pour imprimer une marche régulière à toutes les provinces, mais pour diminuer l'ascendant que les satrapes pouvaient y prendre. Un secrétaire nommé par le roi, y occupait le premier rang après le satrape, et prenait connaissance des dépêches (5); mais nous

(1) Str. geogr. L. 11.

(2) Str. geogr. L. 15.

(3) Arr. Exp. Alex. L. 3, c. 17.

(4) Proc. anecd.

(5) Herod. L. 3, c. 128.

ignorons jusqu'à quel point il avait de la prépondérance dans l'exécution des affaires. La circonstance qu'il était à la nomination du gouvernement central, ferait penser qu'il devait exercer quelque influence ; cependant aucun événement historique connu, ne présente un de ces secrétaires comme ayant résisté aux volontés du satrape de sa province, ou comme ayant contribué à sa chute par ses plaintes sur sa conduite. Peut-être était-ce l'intention primitive ; mais sous un gouvernement organisé comme l'était celui des Perses, le despotisme du centre et l'invisibilité du souverain étaient deux obstacles à l'efficacité de semblables contre-poids (1).

Une autre limite avait été mise au pouvoir des satrapes. Leurs fonctions avaient été restreintes aux affaires administratives de leur province, et ne s'étendaient pas au commandement des troupes qui y étaient stationnées, non plus qu'à celui des places fortes qui y existaient ; les unes et les autres avaient des

---

(1) Il est à remarquer que cette même organisation a été conservée jusqu'à nos jours ; en Perse tous les fonctionnaires principaux ont un secrétaire surveillant, qui n'est en réalité qu'une espèce d'espion (Chardin, *Voy. en Perse*, T. 5, p. 258 et 343).



commandans particuliers qui dépendaient sans intermédiaire du gouvernement central (1). Cependant les satrapes conservaient un ascendant réel sur ces troupes, puisqu'ils étaient chargés de la perception des revenus publics, sur lesquels ils leur payaient la solde (2); il en résultait, pour eux, la faculté de la retenir et d'acquérir ainsi la plus grande influence sur le parti qu'elles pouvaient prendre. Ils avaient aussi la disposition de toutes les nouvelles recrues, parce que leur levée était une de leurs attributions; aussi n'exécutaient-ils l'ordre d'en envoyer à l'armée que lorsqu'ils ne se sentaient pas en mesure de pouvoir s'y refuser (3). Semblables aux pachas de la Turquie, leur obéissance était constamment limitée aux moyens de résistance que leur position leur rendait possible.

Enfin, une autre entrave avait été mise, s'il faut en croire Hérodote, aux tentations des satrapes de lever l'étendard de la révolte. Au

(1) Xen. Cyrop. L. 8, c. 4.

Malgré les changemens qui se sont opérés en Perse, ce système est encore suivi (Jourd. de la Perse, T. 3, p. 153- Chardin, Voy. en Perse, T. 5, p. 269).

(2) Xen. Cyrop. L. 8, c. 4.

(3) Xen. Exp. Cyr. L. 5, c. 6.

lieu de composer leur gouvernement de provinces voisines, que leur proximité les aurait mis à même d'administrer également, on avait soin de le morceller : le composant ainsi de cantons séparés par des intervalles, on leur rendait plus difficile la concentration de leurs moyens de résistance (1). Mais quel désordre n'en devait-il pas résulter dans l'administration, puisqu'une partie de leur gouvernement se trouvait nécessairement écartée du centre dont elle dépendait; ce qui rendait plus difficile aux habitans le recours, contre les abus que pouvaient se permettre des subalternes mal surveillés? Hérodote attribue ce raffinement d'un despotisme timide à Darius: il serait par conséquent des derniers temps de l'empire, qui marchait alors à grands pas vers sa chute.

Xénophon et d'autres écrivains ont parlé d'une institution, qui avait aussi pour motif de surveiller la conduite des satrapes, et de mettre un frein aux abus qu'ils pouvaient se permettre. Deux inspecteurs, disent-ils, étaient employés chaque année à parcourir les provinces; l'un d'eux était civil et l'autre

---

(1) Herod. L. 3, c. 39.

militaire (1). Le premier devait veiller aux progrès de l'agriculture et de l'industrie; le second à la sûreté publique. Là où les campagnes étaient trouvées florissantes, le satrape était récompensé; là où leur inculture l'accusait, il était puni. Tel est le tableau qu'en a tracé Xénophon, mais il est évident qu'il est embelli. Hérodote a parlé de cette surveillance, comme ayant aussi existé chez les Mèdes, et la peinture qu'il en a faite est moins brillante; il l'a représentée comme un simple espionnage (2). D'autres écrivains, en lui donnant ce caractère, ont même dit que ces agens employaient surtout les filles publiques pour se procurer des renseignements (3). Il se peut que l'institution, bonne dans son principe, ait ensuite dégénéré, et que Xénophon l'ait peinte telle qu'elle avait été conçue, tandis que les autres écrivains

---

(1) Xen. *Cyrop.* L. 8, c. 4. *Econ.* c. 10. *Zach.* c. 1. v. 7 et 12.

(2) Herod. L. 1, c. 100.

(3) Phot. *Myriob. cod.* 186.

Strabon a parlé d'inspecteurs semblables, qui existaient dans l'Inde et qui avaient recours aux mêmes femmes pour atteindre leur but (Str. *geogr.* L. 15). Arrien en a aussi parlé, sans toutefois dire de quels moyens ils se servaient pour se procurer des informations (Arr. *Ind.* c. 12).

se sont davantage attachés à ce qui a existé plus tard. En effet, si les rois énervés qui ont succédé au premier fondateur, au lieu de confier, comme lui, ces commissions à des hommes estimables, en ont chargé des êtres dignes du mépris, l'institution a changé d'aspect par l'effet seul de ces mauvais choix.

L'administration intérieure des Perses a dû nécessairement être différente dans leur état primitif d'aristocratie, et dans celui de despotisme qui lui a succédé, depuis la fondation de leur empire. Le Zend-Avesta, écrit dans les premiers temps, parle de magistrats ayant une administration plus ou moins étendue : le plus considérable était celui qui gouvernait une contrée (1) ; venaient ensuite ceux qui gouvernaient une ville, une seule rue,

(1) Je me sers de la traduction d'Anquetil : le mot contrée est vague et peut s'entendre d'une province, comme d'un simple canton ; mais c'est toujours un magistrat local et non un chef de toute la nation. Dans le passage où je puise ce fait, il est question de ce qui est dû aux médecins pour la guérison d'individus de classes différentes ; la récompense pour celle d'un de ces chefs de contrée n'est portée qu'à une somme quatre fois plus forte, que pour celle d'un magistrat du degré le plus inférieur (Anq. Zend-Av. T. 1, Part. 2, p. 323). C'est un indice encore d'une égalité sinon républicaine, du moins aristocratique.

une maison (1). Mais il n'y est fait aucune mention d'un chef du gouvernement central, du moins dans le Vendidad, le livre le plus ancien et qui formé le corps de doctrine principal. Le roi Gustasp qui, le premier, a embrassé la religion nouvelle et a employé son influence pour la propager, commence seulement à être nommé dans quelques prières, qui font suite à ce livre et qui sont évidemment d'une époque postérieure (2); et ce qui en est dit, est loin d'élever les prérogatives des rois au même point qu'elles le sont dans le Boundehesch, qui est des temps beaucoup plus récents.

Ces mêmes magistratures, dont nous venons de parler, ont-elles été conservées, dans le nouveau gouvernement formé par Cyrus? il est difficile de le décider. Les anciens, dans le peu de renseignemens qu'ils nous fournissent, n'ont parlé que des satrapes; mais leur silence sur les magistratures secondaires n'est pas une preuve qu'il n'en a point existé, puisque aucun d'eux n'a donné des détails sur l'administration intérieure de ce pays. Les

(1) Anq. Zend-Av. T. 1, Part. 2, p. 323. T. 2, p. 607.

(2) Anq. Zend-Av. T. 1, Part. 2, p. 173, 197, 209, etc.

provinces ayant conservé le plus souvent leur administration particulière, chacune d'elle aura eu un système différent: et si les Perses ont porté avec eux cette organisation de leur patrie primitive, ils ne l'auront introduite que dans les provinces seules où ils se sont établis, sans l'étendre à celles qu'ils ont agrégées à leur empire et où ils n'ont pas changé les institutions existantes. Encore même, en l'introduisant dans leur empire, ils auront fait les changemens que nécessitait le nouvel ordre de choses: car les agens subalternes du despotisme peuvent bien conserver les titres des places, mais ils ne peuvent pas avoir les mêmes fonctions, que ceux d'une république, même que ceux d'une aristocratie (1).

S'il nous manque beaucoup de notions sur les détails de l'administration intérieure des Perses, nous n'en avons guères davantage sur leurs institutions. D'après le Zend-Avesta,

---

(1) Il existe encore actuellement une administration en quelque manière municipale en Perse; le titre de *Ked-Khoda* que porte le principal de ces magistrats, étant de l'ancien persan, on peut en conclure que c'est la conservation d'une institution antérieure à l'islamisme (Chardin, Voy. en Perse, T. 6, p. 77).

la monogamie était d'obligation religieuse ; une seconde femme n'était permise que dans les cas de stérilité prouvée (1). Cependant les anciens leur ont attribué, non-seulement la polygamie, mais encore un grand nombre de concubines (2). On ne peut pas douter qu'en passant de leur état primitif à la domination d'un vaste empire, les Perses n'aient introduit beaucoup de changemens dans leurs usages, et celui-ci peut avoir été du nombre ; mais comment le concilier avec l'ascendant qu'avaient chez eux les prêtres d'un culte qui prescrivait des mœurs différentes ? D'un autre côté, il est difficile de révoquer en doute un fait attesté par les historiens, et dont ils ont parlé comme étant de notoriété publique. Faut-il en conclure que les prêtres ont fermé les yeux sur l'adoption des habitudes nouvelles qui ne portaient aucune atteinte à leur pouvoir ? C'est, je le pense, le moyen d'expliquer cette différence qu'on observe entre les préceptes de la religion et les usages adoptés. Le culte tendait cepen-

---

(1) Anq. Zend-Av. T. 2, p. 561. Chardin, Voy. en Perse, T. 8, p. 361.

(2) Herod. L. 1, c. 135. Ath. deipn. L. 13. Str. geogr. L. 15.

dant à encourager la population : toutes les erreurs des sens qui pouvaient y nuire étaient sévèrement prosrites (1) ; le nombre des enfans était représenté comme un des moyens les plus sûrs d'éviter les peines d'une autre vie (2). De là était né un usage singulier , c'était de marier une femme sous la condition , que ses premiers enfans appartiendraient à un autre homme , qui était mort célibataire : lorsqu'elle avait rempli cet engagement , elle célébrait un second mariage avec son mari , à qui ses enfans qui naissaient ensuite appartenaient (3). Le mariage entre proches parens était encouragé ; celui des cousins germains était réputé un acte qui plaisait à la divinité (4) : celui des frères et sœurs n'était cependant pas permis comme en Egypte ; mais une femme pouvait épouser successivement

(1) Anq. Zend-Av. T. 2, p. 33 et 46.

(2) Anq. Zend-Av. T. 1, Part. 2, p. 236.

(3) Anq. Zend-Av. T. 2, p. 560.

Hérodote a présenté ces encouragemens à la population comme une mesure du gouvernement , qui donnait des récompenses plus positives aux pères d'une nombreuse famille (Herod. L. 1, c. 136.

(4) Anq. Zend-Av. T. 2, p. 612.



successivement deux frères (1). On ne voit, dans le Zend-Avesta, aucune trace de l'union d'un père avec sa fille et d'un fils avec sa mère, que les Grecs ont prétendu être permise aux mages (2); il est vraisemblable que c'est un des contes qu'ils ont un peu trop multipliés dans leurs livres.

Comme un chapitre de cet ouvrage est consacré aux rapports du culte avec les institutions nationales, je ne dirai rien ici de l'influence qu'ont eue les prêtres, afin d'éviter les répétitions. J'y renvoie aussi pour ce qui concerne l'ordre judiciaire, où ils ont été trop intimement mêlés, pour qu'on puisse en traiter séparément.

On sent, d'après tous les détails où nous sommes entrés, que l'empire des Perses, sans forces réelles, formait un colosse imposant par sa masse, mais qui devait céder aux plus faibles efforts. Avant Alexandre, le roi de Sparte Agésilas avait aperçu la possibilité de le détruire, avec des forces peu considérables; il jugeait qu'il suffisait, pour le dissoudre, d'en détacher successivement les parties;

(1) Anq. Zend-Av. T. 2, p. 556.

(2) Diog. Laert. L. 1.

mais ayant été rappelé dans sa patrie, menacée par les peuples rivaux de la Grèce, il n'a donné aucune suite à ses premiers succès (1). Cet empire, attaqué ensuite par Alexandre, a plutôt succombé par les principes de destruction qu'il portait dans son sein, que par l'étendue des talens de ce conquérant. Deux batailles perdues ne l'auraient pas renversé, s'il n'avait pas été déjà détruit par sa désorganisation antérieure. Certainement le coup-d'œil d'un grand homme, qui classe les fautes de son ennemi au nombre de ses moyens de succès, est un des titres de sa gloire : mais alors il a prévu la possibilité des chances contraires. Au lieu qu'Alexandre s'est jeté en avant, sans assurer ses moyens de retraite, sans même réfléchir aux diversions que l'ennemi pouvait tenter dans son propre pays (2) : il a conquis un vaste empire sans savoir comment il le conserverait ; et il est mort en disant qu'il avait allumé

(1) Xen. in Ages.

(2) Memnon en avait entrepris une qui aurait perdu Alexandre, en forçant la Grèce à s'armer contre lui pour sa propre sûreté ; mais sa mort en a arrêté l'exécution (Diod. Sic. L. 17, c. 5 et seq. Arr. Exp. Alex. L. 2, c. 1).

un vaste incendie , mais sans indiquer les moyens de l'éteindre (1). Comme on juge le plus souvent les hommes par leurs succès, il est mort à temps pour sa gloire. S'il avait vécu, les habitans du Caucase et d'autres peuplades guerrières des régions alpestres, auraient expulsé lui et les restes de son armée, démoralisée par l'exemple de ses chefs, et l'histoire n'aurait fait du héros qu'un simple aventurier.

Sa mort a rendu une nouvelle énergie à son armée, parce qu'en cessant d'être unie pour dominer les peuples subjugués, elle s'est divisée en partis, qui se sont disputés les lambeaux de cet empire ébauché; et que ces luttes, rappelant les dangers, ont réveillé son courage assoupi. Plusieurs royaumes ont été fondés par ses principaux capitaines, et l'ancienne domination persanne a été divisée entre quelques-uns de ces nouveaux maîtres. Mais leurs jalousies ont fait naître des guerres entr'eux, qui les ont affaiblis: l'hérédité leur a donné des successeurs qui, à chaque génération, ont été plus éloignés des talens

---

(1) Arr. Exp. Alex. L. 7, c. 26. Diod. Sic. L. 17 ad fin. et 13 ad init. Quint. Curt. L. 10, c. 5.

du chef de leur race, et tous ont fini par succomber.

Plusieurs des anciens satrapes et rois tributaires de l'ancien empire des Perses, avaient été conservés par Alexandre (1) : ils sont parvenus à se maintenir obscurément dans une espèce d'indépendance de ses successeurs ; puis ils ont profité de leur affaiblissement progressif pour étendre leur pouvoir. Quelques peuples aussi, fortifiés par leurs institutions et par la liberté intérieure dont ils jouissaient, ont profité de l'affaiblissement de ces rois pour assurer d'abord leur indépendance, et ensuite pour menacer celle de leurs voisins. Dans leur nombre sont les Parthes, dont l'empire s'est élevé sur les débris des royaumes grecs d'Asie. Nous allons nous en occuper.

Pendant la domination des Perses, et jusqu'au moment où ils ont secoué le joug de ces rois, ils ont formé une des provinces de ce vaste empire, si souvent renversé et toujours reconstruit sur les mêmes bases, sans que l'exemple du passé ait averti des vices qui en rendaient l'organisation si des-

---

(1) Diod. Sic. L. 18, c. 2. .

tructible (1). Quelques anciens ont prétendu qu'ils étaient Scythes d'origine, et qu'ils avaient formé leur premier établissement dans la Parthie (2). D'autres les ont fait venir de la Bactriane pour envahir cette province (3). Dans cette dernière opinion, ils seraient sortis des mêmes cantons que les Perses bien des siècles auparavant, et ils pourraient être les descendants de ceux qui, restés dans leurs foyers, y avaient conservé leurs anciennes institutions: ce qui rendrait raison des ressemblances qu'on observe entre ces deux peuples, quoique moins nombreuses qu'avec les Mèdes.

Comme les autres peuples, qui, avant eux, ont élevé leur puissance sur ce même théâtre, ils ont commencé par assurer leur indépendance; puis ils ont étendu leur domination autour d'eux, par des conquêtes successives (4), et ont fini par former un vaste

---

(1) Str. geogr. L. 11. Phot. Myriob. cod. 58. Just. hist. L. 41, c. 1. Arr. Exp. Alex. L. 3, c. 8. Agath. hist. L. 2, c. 14. Diod. Sic. L. 2, c. 22.

(2) Quint. Curt. L. 4, c. 12. L. 6, c. 2. Str. geogr. L. 11.

(3) Str. geogr. L. 11.

(4) Quint. Curt. L. 6, c. 2 et 5. Tac. hist. L. 5, c. 8. P. Oros. L. 5, c. 4. Just. hist. L. 41. Amm. Marc. L. 23, c. 6. Pl. hist. nat. L. 6, c. 29.

empire, qui s'est étendu jusqu'aux bouches de l'Indus (1). Une de leurs premières démarches a été d'engager les Perses à secouer le joug, qu'ils portaient depuis la conquête d'Alexandre (2): faut-il y voir une confirmation de leur commune origine? Il est certain du moins qu'ils ne les ont jamais entièrement subjugués, et que pendant toute la durée de leur domination, les Perses, concentrés sur un point, y ont conservé, quoique tributaires, une espèce d'indépendance (3). Plus tard ils ont profité des dissensions qui affaiblissaient les Parthes, et ont repris l'ascendant qu'ils avaient perdu. C'est alors qu'ils ont fondé le nouvel empire persan, dont les luttes avec l'empire de Constantinople sont connues.

L'histoire ancienne a beaucoup parlé des Parthes, à cause de leurs guerres contre les Romains; mais elle n'a pas donné la même attention à leurs institutions qu'à leurs faits d'armes. Strabon avait cependant écrit un ouvrage particulier sur ce peuple, qui n'est

---

(1) *Per. erythr.*

(2) *Phot. Myriob. cod. 58.*

(3) *Str. geogr. L. 15. Phil. de Josepho.*

point parvenu jusqu'à nous: et comme il a craint, a-t-il dit dans sa géographie, de se répéter, il y est d'une concision qui laisse beaucoup à désirer (1). Arrien a aussi écrit un ouvrage sur eux; quoiqu'il s'y fut attaché surtout à décrire leurs luttes contre les empereurs de Rome, il y avait donné quelques détails sur leur existence antérieure (2): cet ouvrage est également perdu, et vraisemblablement il est à regretter comme le précédent. Arrien regardait les Parthes comme un peuple scythe qui avait envahi la Parthie; à laquelle il avait donné son nom: suivant lui, cet événement a eu lieu vers le temps où régnait Sésostris; mais cette époque, étant mythologique, peut inspirer des doutes sur la réalité de l'événement que cet auteur y lie. Les détails que donne Justin, fournissent aussi quelques faits; mais son peu de critique inspire toujours de la méfiance (3).

D'après ce que nous connaissons des Parthes, ils paraissent avoir eu beaucoup de rapports avec les Mèdes, soit dans leur or-

(1) Str. geogr. L. 11.

(2) Phot. Myriob. cod. 52.

(3) Just. hist. L. 41.

ganisation sociale, soit aussi dans leurs habitudes : mais on ne remarque pas qu'ils aient, comme eux, changé de mœurs en étendant leur puissance. Sans doute que les guerres constantes, où ils ont été entraînés par leur rivalité avec les Romains, ont contribué à la conservation de leurs habitudes primitives. Il se peut aussi que leur élévation ayant été un essort de la nation entière, plutôt que l'effet de l'impulsion d'un chef d'armée, l'ascendant d'un homme n'a pas enraciné chez eux le despotisme, par l'habitude de lui obéir. Quelle qu'en ait été la cause, il est certain que, pendant toute la durée de leur existence, ils ont conservé la même aristocratie armée, dont on reconnaît l'existence chez eux, dès les premiers temps où ils ont été connus.

Deux corps y partageaient le pouvoir, celui des nobles et celui des prêtres; c'est dans leur sein qu'ils choisissaient indistinctement les rois (1). Cependant ils élevaient le plus souvent au trône quelque prince de la famille régnante, et l'en faisaient descendre aussitôt qu'il commençait à leur déplaire.

---

(1) St. geogr. L. 11.



( 1 ). Ils étaient tellement jaloux de leur indépendance, qu'on les a vu craindre de faire régner chez eux le fils d'un de leurs rois, dont les qualités personnelles donnaient des espérances, et cela uniquement parce qu'il avait été élevé comme otage chez les Romains, où il avait pu prendre l'instinct de la servitude, et celui du despotisme qui en est inséparable ( 2 ). C'est aux dissensions intestines, qui naissaient de cette constitution orageuse, que les anciens ont attribué leur peu de succès guerriers ( 3 ); car ils avaient le courage et l'habitude des fatigues, il ne leur manquait que l'union.

Toutes leurs institutions étaient militaires. Comme les Germains et les Sarmates, ils étaient constamment armés ( 4 ): comme eux aussi, ils consacraient aux excès de la table les temps de repos qui interrompaient leurs exercices ( 5 ). Ils considéraient les cheveux

( 1 ) Tac. ann. et hist. passim. Str. geogr. L. 11.

( 2 ) Jos. ant. Jud. L. 18, c. 3. Tac. ann. L. 6, c. 43. L. 12, c. 14.

( 3 ) Amm. Marc. L. 23, c. 16.

( 4 ) Jos. ant. Jud. L. 18, c. 3.

( 5 ) Tac. ann. L. 6, c. 32. Pl. hist. nat. L. 12, c. 53. L. 14, c. 28.

longs comme le signe de la liberté et même comme une parure réservée aux rangs les plus élevés (1). Ils n'estimaient que l'homme de cheval; leur noblesse ne connaissait même que ce moyen de combattre (2); leur costume aurait rendu difficile pour eux le service de l'infanterie (3). Aussi une fois démontés, ils perdaient jusqu'à la faculté de se défendre (4).

Justin fait une assertion qui, au premier coup-d'œil, paraît erronée, et qui, cependant, peut être vraie: c'est que dans les armées parthes, il y avait plus d'esclaves que d'hommes libres (5). Les Romains ont été longtemps sans avoir, dans leur langue, un mot particulier pour désigner le servage; ils nommaient indistinctement *servus* le serf et l'esclave; et des serfs pouvaient très-bien suivre, dans les armées parthes, les nobles dont ils dépendaient. En effet, Ammien Marcellin fait observer que la noblesse seule servait à

(1) Suet. in Vesp. c. 23.

(2) Just. hist. L. 41. c. 3. Jul. imper. orat. 2. Amm. Marc. L. 23, c. 16.

(3) Just. hist. L. 41, c. 3.

(4) Tac. hist. L. 1.

(5) Just. hist. L. 41, c. 2.

cheval, et que les hommes du peuple, dont elle se faisait accompagner, composaient l'infanterie (1) : si on admet que ces hommes du peuple étaient serfs, il a dit la même chose que Justin. Nous avons déjà fait observer la même organisation dans la république primitive des Perses : elle a aussi existé chez les Celtes et les Germains (2) : on la retrouve, encore de nos jours, la même chez plusieurs des peuples qui habitent le Caucase (3).

L'ordre sacerdotal ne paraît pas avoir eu, chez les Parthes, le même pouvoir que chez les anciens Perses, quoique leur culte paraisse avoir été le même. Les chefs militaires avaient seuls de l'influence ; ils faisaient et défaisaient les rois, sans qu'on y voye intervenir aucun prêtre, même pour leur installation (4). Il y a eu des changemens fréquens de souverains aux époques où les Parthes ont été en contact avec les Romains, et plusieurs rois ont été élevés sur le trône

(1) Amm. Marc. L. 23, c. 16.

(2) Econ. des Celtes, p. 99.

(3) Bibl. univ. an 1817 Sept. p. 46 et 50.

(4) Tac. ann. L. 6, c. 30. L. 12, c. 14.

par l'influence de ces derniers et sous les yeux de leurs armées; les cérémonies qui ont eu lieu, ont été décrites par leurs historiens; si quelque membre de l'ordre sacerdotal y était intervenu, pour quelque formalité nécessaire, cette circonstance aurait été rapportée par eux.

Les Parthes, affaiblis par leurs discordes et par les révolutions fréquentes qui se succédaient chez eux, bien plus que par leurs échecs dans les guerres qu'ils ont soutenues contre les Romains, ont insensiblement perdu la puissance qu'ils avaient acquise. Les Perses, qui s'étaient fortifiés en silence, se trouvèrent enfin en état de leur imposer et de prendre à leur tour le premier rôle. Ils formèrent un nouvel empire, qu'on désigne par le nom d'empire des Persans, pour le distinguer de l'ancien, auquel l'usage a réservé celui d'empire des Perses. Après l'avoir créé, ils l'ont étendu par des conquêtes successives (1).

L'ascendant de l'ordre sacerdotal a été le même dans leur nouvel empire que dans le précédent, et peut-être plus grand encore,

---

(1) Agath. histor. L. 4, c. 11.

quoique le gouvernement ne soit pas resté le même. Au lieu du despotisme absolu, que les successeurs de Cyrus avaient insensiblement établi, il s'est formé une monarchie limitée par l'ascendant des nobles (1). Une assemblée des principaux intervenait à l'intronisation du roi, lors même que c'était un fils désigné par son père pour lui succéder (2). Mais ces nobles qui se disputaient le pouvoir, et dont les factions armées déchiraient souvent leur patrie, n'en étaient pas moins subordonnés à l'ascendant des mages. Ce sont eux, à ce qu'il paraît, qui ont donné la première impulsion au mouvement qui a rétabli l'empire (3). Ardeschyr Babegan qui, le premier, est monté sur le trône, était fils d'un souverain pontife (4); et à commencer d'alors, pendant toute sa durée, aucun acte du gouvernement n'aurait été légal, s'il

(1) Amm. Marc. L. 23, c. 6.

(2) Proc. bell. pers. L. 1, c. 17. Langlès, note chronol. à la suite du voy. de Chardin, T. 10, p. 177 et 183.

(3) Agath. hist. L. 2, c. 14.

(4) Langlès, note chronol. à la suite du voy. de Chardin, T. 10, p. 172.

n'avait pas reçu leur approbation (1). L'ascendant qu'ils avaient donné à la superstition était tel, que nous voyons Sapor arrêté par elle, dans un moment où les querelles des empereurs Constance et Julien lui auraient assuré la victoire (2).

Lorsqu'on voit les Persans enchainés par leur asservissement à l'ordre sacerdotal, et affaiblis par les factions rivales des nobles, on conçoit aisément pourquoi, malgré l'énergie de l'empire de Constantinople, ils n'ont obtenu aucun succès décidé dans les guerres qu'ils ont soutenues contre lui. Certainement ce ne sont pas ses armées qui ont sauvé cet empire, mais bien le peu de suite des Persans dans leurs opérations, le défaut d'ensemble dans leurs plans de campagne, et la mauvaise composition de leurs troupes, toutes conséquences des vices de leur organisation intérieure. Qu'attendre d'un peuple où tous les rouages du gouvernement reçoivent leur impulsion d'un corps de prêtres,

---

(1) Agath. hist. L. 2, c. 14. Proc. bell. pers. L. 1, c. 2 et 5, etc.

(2) Amm. Marc. L. 21, c. 13.

qui doit être, par état, étranger aux études qu'exige l'art de gouverner et de conduire les armées, puisqu'il consacre sa jeunesse à s'instruire de son culte et sa vie à en exercer les fonctions. L'impéritie de semblables meneurs doit nécessairement multiplier les revers.

---

## CHAPITRE II.

*De la religion dans ses rapports avec l'économie publique.*

J'AI déjà fait observer, dans le cours du chapitre précédent, que l'influence de l'ordre sacerdotal n'a pas été la même, chez tous les peuples qui se sont succédés, dans le vaste empire où les Assyriens, les Mèdes, les Perses et les Parthes ont successivement figuré : chez les uns elle a été excessive ; chez d'autres faible, peut-être nulle. Il faut par conséquent reprendre la série de ces dominations, pour observer le rôle qu'il a joué dans chacune d'elles.

Les temps où les dynasties mohabedienne et peischdadienne doivent avoir existé, en admettant qu'elles sont réelles et non mythologiques, sont tellement obscurs, qu'on ne connaît d'elles que leurs noms et quelques événemens, la plupart invraisemblables ; mais on pense que les opinions indiennes



nes prévalaient alors (1). Ce devait être le culte de Boudha, antérieur à celui de Brahma, qui, sans donner autant d'influence à la caste sacerdotale que ce dernier, lui en accordait cependant une très-forte. Cependant, et l'existence des opinions indiennes dans la Perse, et les conséquences que j'en tire pour l'ascendant du sacerdoce, ne sont appuyées sur aucun fait positif, puisque les écrivains orientaux, qui ont parlé de ces époques-là, ont mêlé trop de fables cosmiques dans leurs narrations, pour inspirer une entière confiance (2).

Les Assyriens ont eu une caste sacerdotale : ceux qui en étaient membres portaient le nom ou le titre de Chaldéens (3). Comme nous ne connaissons pas les événemens qui ont développé la puissance de ce peuple, il nous est impossible de savoir, si cette révolution politique a eu lieu sans toucher au culte antérieur, ou si le changement de dynastie, en élevant un nouveau pouvoir, a

---

(1) Langlès, note chronol. à la suite du voy. de Chardin, T. 10. p. 153 et suiv.

(2) Langlès, *ibid.* T. 10, p. 152 et suiv.

(3) Str. geogr. L. 16. Diod. Sic. L. 2, c. 21. Herod. L. 1, c. 183. Ctes. pers. c. 15. Diog. Laert. proem. etc.

développé en même temps un culte différent et un autre ordre de prêtres. Tout ce qu'on reconnaît dans les traces qui en sont restées, c'est que le culte des Assyriens était différent dans ses formes de celui des Indiens; il faudrait en tirer la conséquence que le développement de la puissance assyrienne a introduit ce changement, si les doctrines indiennes ont dominé antérieurement dans le même pays. Les écrivains orientaux nous fournissent peu de lumières à cet égard. Ils disent, en général, que le sabisme ou culte astronomique a existé en Assyrie, comme dans l'Inde, et que c'est ce culte qui a été ensuite renversé par celui de Zoroastre (1); mais l'exemple de beaucoup d'autres peuples prouve que ce culte, le même dans sa base, a tellement été diversifié par les légendes qu'on y a ajoutées, que le vulgaire en a fait des religions différentes, dont les sectateurs ont cru chacun être seuls dans la bonne route.

Si l'assertion de Diodore de Sicile est exacte, il n'y aurait eu chez aucune autre nation une preuve plus entière, que les cultes

---

(1) *Abulf. hist. dynast. Ar. p. 184. Hyde de vet. Pers. rel. c. 2 et 4.*

n'ont été dans leur origine qu'une commémoration des phases de la nature. Le temple central des prêtres de l'Assyrie, consacré à Bélus ou au soleil divinisé (1), était surmonté d'un observatoire astronomique; au-dessous était le local consacré aux cérémonies de la religion (2). Mais Hérodote, qui a aussi décrit ce temple et qui prétend l'avoir vu, n'a fait aucune mention de cet observatoire; il place, au contraire, au sommet de la pyramide qui le termine, un lit où le dieu appelait les femmes qu'il lui plaisait de désigner (3). Hérodote voulait amuser les Grecs, qui prêtaient plus volontiers l'oreille à ces détails un peu graveleux, qu'ils ne l'auraient fait à des narrations plus sérieuses. Aussi, malgré son silence, je crois à la réalité de cet observatoire, avec d'autant plus de motifs, que ces prêtres ont fondé principalement leurs moyens de richesses et de pouvoir sur l'astrologie, restes informes de leurs anciennes connaissances astronomiques. C'est même à ce prétendu savoir, qu'ils ont dû

---

(1) Nonn. Dionys. L. 40, v. 396.

(2) Diod. Sic. L. 2, c. 9.

(3) Herod. L. 1, c. 181 et seq.

leur conservation sous les successeurs d'Alexandre (1).

L'astronomie paraît en effet avoir été portée par eux à une grande perfection à une époque ancienne. Les Grecs ont dit en avoir reçu des tables calculées pour des temps fort reculés: ceux qui les ont composées connaissaient nécessairement l'astronomie. Mais ensuite leur caste, ayant voulu s'assurer le domaine exclusif de la pensée, a concentré tous les genres d'instruction dans son sein, et il en est résulté les mêmes conséquences, que partout ailleurs où ce système a été suivi; les sciences, d'abord stationnaires, ont fini par rétrograder: à chaque génération, l'instruction a été moins complète, et il n'en est plus resté à la fin que quelques faits isolés, dont la mémoire pouvait se charger sans aucun travail de l'esprit.

Soit calcul de cette caste unique dépositaire du pouvoir, soit par une conséquence naturelle du déclin de ses connaissances positives, l'astronomie a cessé d'être une science purement naturelle. Sans doute que leurs

---

(1) Paus. in Att.

prédécesseurs, qui avaient observé les mouvemens précis des corps célestes, connaissaient aussi les forces qui les font agir et réagir les uns sur les autres, et maintiennent ainsi le mécanisme de l'univers. Eux, les ayant travesties en vertus occultes, n'en ont pas borné les effets à l'action d'un de ces corps sur l'autre ; mais ils les ont étendues à tous les êtres dont la terre est peuplée, qui, suivant eux, étaient individuellement soumis à l'influence des astres, sous lesquels ils avaient reçu le jour. De cette manière, s'étant réservé le droit et la faculté d'étudier cette influence, ils disposaient de l'imagination des hommes, qui, toujours impatiens de lire dans l'avenir, croyaient apprendre d'eux leurs destinées (1). C'est ainsi que l'astrologie est née de l'astronomie ; et cette maladie de l'esprit humain, affaiblie mais non détruite en Europe, exerce encore tout son empire chez les Asiatiques, où l'astrologue joue un des premiers rôles auprès de plusieurs souverains (2). Cette transformation, soit lente,

---

(1) Diod. Sic. L. 2, c. 21. Abulf. hist. dyn. arab. p. 184. Phil. de Abrah.

(2) Il suffit, pour s'en convaincre, d'ouvrir les relations de

soit produite par l'action plus prompte de quelque révolution religieuse, a métamorphosé les descendants des anciens observateurs de la nature en prêtres dominateurs; cette transformation s'est faite à une époque bien reculée, puisque déjà sous l'empire assyrien cette caste avait concentré l'instruction dans son sein, au moyen d'une langue sacrée inconnue au vulgaire (1). Les langues sacrées ne sont autre chose que des langues plus anciennes, tombées en désuétude pour l'usage, mais conservées par le sacerdoce, qui a constamment redouté les innovations dans l'échafaudage de son culte. C'est ainsi que la langue sacrée des prêtres égyptiens était la langue vulgaire de l'ancienne Ethiopie, d'où ils étaient sortis (2); que le sanscrit a été antérieurement une langue parlée et que le latin serait devenu la langue sacrée de l'Europe, si les prêtres étaient parvenus, pendant les siècles de bar-

---

Chardin et d'autres voyageurs, mais surtout la sienne, parce que son esprit naturellement observateur, et son instruction le portaient à faire des recherches sur les causes de ce qu'il voyait.

(1) Diog. Laert. L. 9.

(2) Diod. Sic. L. 3, c. 2. Clem. Alex. Strom. L. 1 et 5.

barie, à concentrer pour toujours les lumières dans leur ordre.

Les prêtres chaldéens ne cherchaient pas seulement à dérober au vulgaire leur doctrine astronomique et les mystères de leur culte, mais ils avaient aussi envahi les autres sciences, et la médecine était devenue dans leurs mains un empirisme sémi-religieux. Les propriétés des plantes et des minéraux auraient été insuffisantes pour guérir, s'ils n'avaient pas feint d'y ajouter des qualités surnaturelles, par leur récolte sous l'empire de certaines constellations, dont eux seuls connaissaient le pouvoir (1). Nous avons aussi remarqué un charlatanisme pareil de la part des druides (2).

Aux moyens astrologiques de lire dans l'avenir, dont nous venons de parler, ces prêtres ont joint d'autres espèces de divination. Nous voyons chez eux l'emploi des sorts, comme chez plusieurs autres peuples anciens. L'un d'eux, dont le souvenir a été conservé, consistait en trois flèches marquées diversément, et qui, sorties au hasard du

---

(1) Pl. hist. nat. L. 21, c. 11. L. 24, c. 17 et passim.

(2) Econ. des Celtes, p. 195.

carquois, expliquaient les volontés de la divinité (1). La même superstition a existé chez les Arabes, avant qu'ils eussent adopté l'islamisme, et Mahomet a défendu dans le Coran de s'y livrer (2).

Du moment où les prêtres ont cherché, dans la crédulité publique, un moyen de domination et d'influence, un champ vaste s'est ouvert devant eux. Hérodote raconte que, dans ce même temple de Belus, dont nous avons déjà parlé, les prêtres appelaient, au nom du Dieu, les femmes qu'il leur plaisait de désigner, et le dieu venait pendant la nuit jouir de leurs faveurs (3). Ils peuvent tout se permettre chez un peuple où un si grossier artifice réussit. Cette espèce de requisition est différente de l'obligation, imposée aux femmes, de se prostituer une fois dans leur vie (4); obligation sur laquelle on a tant raisonné, et peut-être déraisonné. M<sup>r</sup>. Heeren en a donné dernièrement une explication fort naturelle; il a fait observer que c'était

(1) Ezech. c. 21, v. 19.

(2) D'herb. Bibl. orient. art. Acdah. Azlem et Corrat.

(3) Herod. L. 1, c. 181.

(4) Herod. L. 1, c. 199.



une application particulière du principe, admis dans beaucoup de cultes anciens, que les prémices de tout ce qui existe doivent être offerts à la divinité (1). D'autres nations fournissent aussi des exemples de cette application du même principe (2).

Le temple de Belus, dont nous venons de parler, jouissait d'immenses revenus; les plus beaux villages de la fertile Médie, disent les anciens, lui appartenaient, et il en possédait aussi dans les autres provinces (3). Cependant telles étaient les dilapidations des prêtres qui le desservaient, que ce temple tombait en ruines lors de l'expédition d'Alexandre. Ce conquérant leur donna de fortes sommes pour le réparer, et, après les avoir reçues, ils trouvèrent encore des prétextes pour en retarder l'application (4). A ces richesses

(1) Heeren Ideen etc., P. 1, Div. 2, p. 181.

(2) Herod. L. 1, c. 199.

(3) Str. geogr. L. 15. Amm. Marc. L. 23, c. 6. Arr. Exp. Alex. L. 7, c. 17.

(4) Str. geogr. L. 15. Arr. Exp. Alex. L. 7, c. 17.

Ce dernier historien diffère un peu d'opinion sur les causes de l'état de dégradation où était ce temple, il l'attribue à ce que Xerxes avait voulu le détruire; mais il est d'accord sur les manœuvres des prêtres pour distraire les sommes destinées à son rétablissement.

positives il faut ajouter que ces prêtres étaient exempts de payer les impôts et francs de toutes les charges publiques (1). Il était nécessaire de distinguer ces deux genres de contributions, parce que, dans cet empire, le gouvernement pesait davantage, sur le peuple, par les prestations qu'il exigeait, que par les impôts réguliers qu'il faisait payer.

Nous avons, en général, peu de notions sur les Mèdes; mais nous savons que leur culte était le même que celui des Perses (2) et différent de celui des Assyriens. Les premiers admettaient le culte des élémens: leurs institutions religieuses tendaient à les conserver exempts de souillure, delà la défense d'inhumer les cadavres. Au contraire, l'inhumation des morts était permise par le culte des Assyriens. Agathias, à qui je dois cette observation, a été conduit à la faire par les nombreux tombeaux, qu'il a remarqués autour de Babylone (3).

L'identité du culte des Mèdes et de celui des Perses est un fait positif. Quelques per-

(1) Diod. Sic. L. 1, c. 28.

(2) Str. geogr. L. 11 ad fin.

(3) Agath. hist. L. 2, c. 13.

sonnes ont prétendu que Zoroastre était Mède d'origine (1) et qu'il a donné sa religion à ses compatriotes long-temps avant que les Perses l'aient reçue. D'herbelot, qui avait adopté cette manière de voir, croyait même que son introduction, chez ce dernier peuple, était postérieure aux conquêtes de Cyrus (2). Divers faits seraient favorables à l'opinion que ce culte est né chez les Mèdes; c'est dans l'Azerbydjan, qui correspond à la partie septentrionale de la Médie, que les livres sacrés des Perses placent la résidence de leurs rois mythologiques; le nom même de cette province *Azerbydjan* vient du grand nombre des temples de ce culte qu'elle renfermait, ou plutôt de ce qu'elle contenait le principal de ces temples (3). Mais l'époque où les Perses ont adopté ce culte paraît avoir été trop rapprochée par D'herbelot. Xénophon, dans tout ce qu'il a dit des événemens, qui ont précédé et accompagné l'entreprise de Cyrus, n'a parlé d'aucun fait

(1) Clem. Alex. Strom. L. 1. Diog. Laert. proem.

(2) D'herb. Bibl. orient. art. Atesch.

(3) D'herb. Bibl. orient. art. Adherbigian. Langlès, note au voy. de Chardin, T. 2, p. 308.

dont on puisse tirer la conséquence, qu'alors la religion des deux peuples n'était pas la même; au contraire, il fait approcher, plus d'une fois, des mêmes autels Cyrus, le roi mède et les principaux chefs dont ils étaient entourés (1).

Les historiens persans, qui ne font aucune mention de l'empire des Mèdes, prétendent, de leur côté, que c'est au sein de leur nation que leur culte a pris naissance. Alors, suivant eux, ils habitaient des cantons plus septentrionaux, dont ils sont sortis pour étendre leur domination vers le midi, et ils ont porté dans leur déplacement le culte de leurs ancêtres. Ce qu'il y a de plus positif, au milieu de cette diversité d'opinions, c'est que le culte lui-même, quels que soient les premiers qui l'ont adopté, a pris naissance à une époque très-reculée: ce fait est prouvé par le rôle qu'y joue la constellation du taureau alors équinoxiale.

Comme les temps de l'empire mède sont infiniment peu connus, nous n'avons aucune donnée sur le rôle que la caste sacerdotale y a joué; mais, d'après l'identité des opinions

---

(1) Xen. Cyrop. passim.

religieuses, il est probable qu'il a été le même que chez les Perses. Aussi nous passerons à ce dernier peuple, parce que ses livres sacrés, qui existent encore, nous fourniront des faits plus positifs. Nous quitterons ici les conjectures, que nous avons dû souvent substituer aux faits, qui nous manquaient pour les époques antérieures, et pourrons avancer appuyés par des preuves certaines.

Aux temps primitifs des Perses, où ils formaient une aristocratie, présidée par un roi, dont les pouvoirs étaient limités; leur nation était divisée en quatre ordres, dont le premier était celui des prêtres. Le Zend-Avesta leur donne le titre d'Athornés et les divise en trois classes, les Herbeds, les Mobeds et les Destour-mobeds (1): ces classes ont été connues des anciens (2), qui leur ont donné à toutes ensemble le titre de Mages, réservé par la langue pehlvi aux seuls mobeds (3). A la tête de cette hiérarchie était un

(1) Anq. Zend-Av. T. 2, p. 553 et suiv.

(2) Porphyr. de abstin. anim. L. 4, c. 16.

(3) Anq. Zend-Av. T. 2, p. 516.

Mr. Langlès a fait l'observation que cette langue doit être plus nouvelle que le zend, ou ancien persan, parce qu'elle a beaucoup de rapports avec le chaldéen (Langlès, note au voy.

souverain pontife, nommé Destouran-Destour (1), qui, malgré son énorme ascendant, était soumis au jugement du corps des prêtres, s'il faut en croire Anquetil; mais la preuve qu'il en fournit, ne me paraît pas décisive (2). Cependant si le fait est vrai, il serait une confirmation de plus du système républicain, qui a existé chez les Perses avant la création de leur empire, puisqu'il se serait introduit jusque dans l'ordre sacerdotal.

Les deux premiers ordres de l'état pouvaient fournir des candidats pour le trône; mais lorsque le roi n'était pas de l'ordre sacerdotal, il devait y entrer par initiation (3). Cet ordre devait aussi intervenir à son couronnement par des cérémonies religieuses (4). Le fait de cette initiation paraît confirmé par Xénophon, quoiqu'il ne le dise pas positivement, puisqu'il fait remplir plusieurs

---

de Chardin, T. 4, p. 257 et suiv.). Elle se sera sans doute formée depuis l'établissement des Perses dans l'empire d'Assyrie, à la suite des conquêtes de Cyrus, puisque le chaldéen était la langue des peuples de ces contrées.

(1) Anq. Zend-Av. T. 2, p. 605.

(2) Anq. Zend-Av. T. 2, p. 605.

(3) Apul. Apol. 1. Cic. de divin. L. 1, c. 41.

(4) Plut. in Artax.

fonctions sacerdotales par le père de Cyrus, roi de la république des Perses, et par Cyrus lui-même (1). Une pareille obligation imposée au chef du gouvernement, subordonnait sa politique à cet ordre, qui, de cette manière, était le régulateur de tout. Le destouran-destour ou souverain pontife, était en réalité plus puissant que le roi, puisque sa place le rendait chef du corps où ce dernier devait être aggrégé. Il l'était encore par la nature des lois qui régissaient les Perses : chez eux, comme chez plusieurs autres peuples, le code religieux avait envahi les lois civiles. Zoroastre, ainsi que Moïse et Mahomet, avait mêlé aux préceptes de croyance, les obligations à remplir, et les punitions destinées à ceux qui osaient les enfreindre. Les prêtres, institués comme des intermédiaires

---

(1) Xen. *Cyrop.* L. 1, c. 9. L. 4, c. 5. L. 6, c. 7. L. 7, c. 6. L. 8, c. 4.

C'est sans doute comme conséquence de cette assimilation à l'ordre sacerdotal, qu'aucun individu de la famille royale ne pouvait parvenir au trône, s'il était impotent ou mutilé (*Proc. bell. pers.* L. 1, c. 7). L'usage barbare, qui existe encore, d'aveugler tous les descendants mâles du roi et de ses parens, à l'exception de celui destiné au trône, en est un reste qui a survécu au changement de culte (*Chardin, voy. en Perse*, T. 7, p. 427. T. 8, p. 48. T. 10, p. 217 et passim).

entre la divinité et l'homme, devaient par état expliquer la loi et en surveiller l'exécution. Ce rôle était surtout réservé à ceux qui étaient parvenus au rang le plus élevé de destour-mobeds (1); les plus rapprochés par conséquent, par leur rang, du souverain pontife; et sous ce rapport aussi, ce dernier était supérieur au roi, puisqu'il était l'interprète par excellence des lois (2). Mais cette influence réelle était cachée sous les dehors apparens qu'imposait le cérémonial: il entrait dans ses vues et dans celles de son ordre, que le roi fut respecté comme une émanation de la divinité, puisqu'il avait, dans ses mains, tous les moyens de diriger ses mouvemens; et l'exemple qu'il donnait de l'adoration, imposait à la multitude.

Non-seulement les crimes et les actions contraires à la société étaient soumises à des punitions; mais des actions indifférentes en elles-mêmes, auxquelles le culte avait attaché une idée de souillure, nécessitaient l'intervention des prêtres, soit comme juges, soit

---

(1) Anq. Zend-Av. T. 1, Part. 2, p. 393. T. 2, p. 556.

(2) Anq. Zend-Av. T. 1, Part. 2, p. 128. T. 2, p. 605 et 606. Hyde de vet. rel. Pers. c. 30.



soit comme purificateurs, et aucune de ces fonctions n'était gratuite (1). Le gouvernement des anciens Perses, considéré sous ce point de vue, était une véritable théocratie, combinée avec une organisation aristocratique, et avait beaucoup de ressemblance avec celui des Juifs. Les livres religieux étant, en même temps, le code de la nation, il en résultait que les prêtres étaient investis du droit de juger; c'étaient eux qui siégeaient dans les tribunaux: j'ignore si d'autres étaient appelés à les seconder; mais le silence de leurs livres à cet égard, me porte à penser que c'était un privilège exclusif, qu'ils s'étaient réservés. Le roi pouvait, à la vérité, prononcer des jugemens (2); mais peut-être qu'il avait moins cette faculté, comme chef de l'état, que comme initié à l'ordre investi de cette prérogative. En effet, les lois ayant été présentées au peuple, comme dictées à Zoroastre par Ormusd lui-même (3), le coupable n'était pas censé avoir commis une faute contre la société, que la nation devait

---

(1) Agath. hist. L. 2, c. 12.

(2) Anq. Zend-Av. T. 1. Part. 2, p. 393.

(3) Anq. Zend-Av. T. 1, Part. 2, p. 263 et passim.

punir, mais bien avoir encouru la colère de la divinité, dont les prêtres étaient les organes; aussi eux seuls pouvaient prononcer le châtement. La partie correctionnelle de leurs livres religieux porte entièrement ce caractère: on n'y voit aucune gradation dans les peines, comparées à la nature du délit, sous le rapport du tort qu'il fait à la société. Ainsi, pour avoir estropié volontairement un homme, on était puni bien moins sévèrement, que pour avoir blessé un chien, parce que des idées religieuses étaient attachées à la conservation de cet animal (1). Quelle qu'eût été sa faute, grave ou légère, l'excommunication isolait le coupable, jusqu'au moment où sa purification lui permettait de rentrer dans le corps social (2). Lorsque le crime méritait un supplice, même capital, s'y soumettre volontairement, diminuait la durée des peines dans l'autre vie (3).

Ce système a dû avoir les mêmes incon-

(1) Anq. Zend-Av. T. 1, Part. 2, p. 295 et 397.

(2) Anq. Zend-Av. T. 1, Part. 2, p. 286 et 335. Agath. hist. L. 2, c. 12.

(3) Anq. Zend-Av. T. 1, Part. 2, p. 335.

vénions chez les Perses, que sous toutes les autres théocraties qui ont existé. La confusion des lois, qui ne peuvent avoir d'autres bases que celles immuables du droit naturel et de la morale, avec les préceptes du culte et les observances, souvent puériles, qu'il impose, fait que l'homme ne sait plus les distinguer: il est sectaire, au lieu d'être citoyen. N'ayant aucune idée des obligations particulières, que sa qualité d'homme social lui impose, il ne se regarde comme le compatriote, que de ceux qui pensent comme lui. Ne faisant aucune différence entre ses devoirs civils et ses devoirs religieux, parce que, dès son enfance, on les lui a présentés comme essentiellement liés entr'eux; s'il commence à douter de l'importance des derniers, leur mélange le conduit à étendre son dédain sur les autres, et il devient aisément criminel. Partout, au contraire, où la législation est séparée des opinions religieuses, ces dernières peuvent varier sans que l'homme cesse d'être citoyen.

Il est à remarquer que, dans les livres sacrés des Perses, qui formaient en même temps leur code, chaque genre de punition est accompagné d'une évaluation compara-

tive en *derems*. Comme ce mot signifie également une monnaie et un poids, les Parsis actuels sont incertains, dit Anquetil, si cette évaluation est celle d'une somme, qui formait un tarif de compensation, ou si le législateur a voulu exprimer la gradation du crime, par son poids aux yeux de la divinité (1). Cette seconde explication me paraît peu vraisemblable : la première est plus naturelle et présente un nouveau point de rapprochement entre les Perses et les Germains, chez qui les lois avaient aussi établi un tarif des délits, tant pour apaiser l'offensé, que pour satisfaire la nation, dont le coupable avait troublé la tranquillité (2). C'était, par conséquent, un moyen pour les coupables, d'éviter la punition de leurs crimes, toutes les fois qu'ils étaient assez riches pour payer cette compensation. L'oubli que les Parsis ont fait du véritable sens de cette partie de leurs livres sacrés, ne doit pas surprendre : depuis bien des siècles, ils ont cessé d'avoir un gouvernement à eux ; ils vivent sous la domination des musulmans, et leurs prêtres, ayant

---

(1) Anq. Zend-Av. T. 1, Part. 2, p. 285 et suiv.

(2) Econ. des Celtes, p. 71.

perdu le pouvoir judiciaire, n'ont plus eu d'intérêt à connaître ce système des compensations, qu'ils ne pouvaient plus appliquer. En effet, si quelquefois les Parsis prononcent des condamnations, pour des crimes particulièrement reprouvés par leurs lois, ils doivent en obtenir l'autorisation du gouvernement, sous lequel ils vivent (1).

Cyrus, en formant un gouvernement nouveau, dans l'empire qu'il a fondé, s'est écarté, en beaucoup de choses, des institutions de sa patrie, pour se rapprocher davantage du despotisme militaire. Plusieurs des prérogatives de l'ordre sacerdotal ont dû éprouver des modifications: sans doute qu'il aura trouvé les moyens de lui offrir, en échange, d'autres avantages, puisqu'il n'a pas contrarié ses vues. Les prêtres sont restés les gardiens et les interprètes des lois (2); mais s'ils ont conservé le droit de siéger dans les tribunaux, ils ont dû y être appelés par le choix du roi, puisque ce dernier avait la nomination des juges (3), et même le droit de les

(1) Anq. Zend-Av. T. 2, p. 606.

(2) Jos. ant. Jud. L. 11. Hyde vet. rel. Pers. c. 28.

(3) Herod. L. 3, c. 31. L. 5, c. 25.

punir (1). Ils ont perdu, par conséquent, l'ancien privilège attaché à leur rang, du moment où ils ont eu besoin d'une nomination du roi pour l'exercer. C'est le changement le plus essentiel qui se soit fait dans leur sort, car ils ont continué à jouer un grand rôle dans l'état; plusieurs d'entr'eux se sont élevés jusqu'au trône (2), et on les voit mêlés, comme personnages essentiels, dans toutes les révolutions politiques (3).

Leurs moyens de fortune répondaient à leur pouvoir. Le souverain pontife jouissait de la dixme de toutes les récoltes (4). Les autres prêtres, selon leur rang, recevaient les dons que la piété leur offrait; ce moyen de se rendre la divinité favorable, était le plus fortement recommandé par les livres religieux (5). Manquer à leur donner ce qu'on leur avait promis, y est classé au rang des plus grands crimes (6); faire des béné-

(1) Herod. L. 1, c. 128. L. 3, c. 69. L. 7, c. 194.

(2) Herod. L. 3, c. 62 et 67. Phot. Myriob. cod. 72.

(3) Herod. L. 3, c. 61, 62 et 67. Diod. Sic. L. 2, c. 19. Phot. Myriob. cod. 72, p. 111, etc.

(4) Anq. Zend-Av. T. 1, Part. 2, p. 121. T. 2, p. 156.

(5) Anq. Zend-Av. T. 1, Part. 2, p. 361, 380, 391.

(6) Anq. Zend-Av. T. 1, Part. 2, p. 285.

fices dans une industrie quelconque, sans leur en donner une portion, en était un aussi (1). Mais ce qui est plus fort encore, une purification d'une souillure, où toutes les formes ordonnées par le culte avaient été observées, perdait tout son mérite, si le prêtre, qui en avait fait la cérémonie, était mécontent du don qu'il avait reçu comme récompense (2); et cette récompense devait être proportionnée au rang de l'individu purifié (3). Enfin, le gouvernement remportait rarement une victoire, sans qu'il leur fut réservé une portion du butin (4).

A ces moyens de richesses, il faut ajouter la pratique de l'astrologie. Les prêtres prenaient l'horoscope de chaque individu au moment de sa naissance (5), et continuaient, à tous les instans de sa vie, de consulter les astres sur les déterminations qu'il devait prendre. La divination devenait ainsi une conséquence de leur ancienne étude de l'astronomie, dégénérée en astrologie, et leur fournissait de

(1) Anq. Zend-Avesta, T. 1, Part. 2, p. 407.

(2) Anq. Zend-Av. T. 1, Part. 2, p. 361.

(3) Anq. Zend-Av. T. 1, Part. 2, p. 360 et suiv.

(4) Xen. Cyrop. L. 4, c. 5. L. 5, c. 3.

(5) Anq. Zend-Av. T. 2, p. 551.

nombreux moyens d'imposer à la crédulité (1). La médecine, elle-même, était devenue un empyrisme religieux, d'où le nom de *magie* est resté à ce genre de charlatanisme (2). Le Zend-Avesta contient un tarif des rétributions dûes aux médecins, et elles sont les mêmes que celles des prêtres purificateurs. Il leur est surtout recommandé d'employer, pour les guérisons, des paroles mystérieuses plutôt que des remèdes, ce premier moyen étant le plus parfait (3). Aussi ces prêtres avaient soin de préparer des formules consacrées, écrites sur du papier, et qui formaient des amulettes, dont chacune pouvait servir de moyens curatifs pour

(1) Herod. L. 1, c. 107, 108 et 120. Xen. Cyrop. L. 1, c. 9.

Un de leur moyen de deviner l'avenir a été par l'allure de quelques chevaux blancs consacrés au soleil (Herod. L. 1, c. 189). Les Germains ont eu un usage semblable (Econ. des Celtes, p. 203). L'idée que les conspirateurs contre le faux Smerdis ont eue, de confier au hennissement de leurs chevaux le choix de son successeur, peut avoir tenu à cette opinion religieuse (Phot. Myriob. cod. 72, p. 114. Herod. L. 3, c. 67).

(2) Anq. Zend-Av. T. 1, Part. 2, p. 324. Pl. hist. nat. L. 30, c. 1 et seq. Langlès, note au voy. de Chardin, T. 2, p. 261.

(3) Anq. Zend Av. T. 1, Part. 2, p. 323 et 324.



un genre de maladie; d'autres servaient de préservatifs dans toutes les circonstances possibles de la vie; et leur vente formait, pour eux, un commerce infiniment lucratif (1). Une précaution curieuse avait été prise contre l'inexpérience des médecins: il leur était défendu, au nom d'Ormud et sous peine de mort, de former leur éducation médicale en traitant des personnes de leur culte; ils devaient commencer leurs essais sur des individus d'une autre religion, et renoncer au métier après quelques tentatives infructueuses (2).

La religion des Perses était le culte des élémens: le plus parfait de tous, le feu, principe vivifiant de la nature, était l'objet principal de leur adoration (3). Ce feu élémentaire, qui donnait la vie à tout ce qui existe, était représenté par celui qu'on entretenait sur l'autel: celui qui brûlait dans le temple cen-

(1) Anq. Zend-Av. T. 2, p. 113 et suiv.

(2) Anq. Zend-Av. T. 1, Part. 2, p. 312.

Si le Zend-Avesta avait été connu au temps de Molière, on croirait qu'il y a puisé ce mot plaisant *faciamus experimentum in anima vile*.

(3) Anq. Zend-Av. T. 2, p. 596. Herod. L. 1, c. 131 et 132. Agath. hist. L. 2, c. 13. Proc. bell. pers. L. 2, c. 12. Str. geogr. L. 15. Diog. Laërt. L. 1 proem.

tral de la province, était allumé avec des précautions plus multipliées, qui en augmentaient la pureté (1); mais chaque ville avait aussi le sien en particulier (2). Souffler sur ces feux, ou y jeter quelque matière animale, souillait cet élément, et de nombreuses purifications pouvaient seules lui rendre sa pureté première (3): c'est pour éviter cette souillure, qu'ils n'en approchaient jamais que la bouche couverte. Quelques lieux où un gaz inflammable s'échappait naturellement du sol, étaient les centres les plus révévés de ce culte (4).

Ormusd, ou ce feu bienfaisant, avait pour représentant visible Mithra ou le soleil (5), qui revenait au printemps, monté sur le tau-reau céleste, compagnon alors de l'équinoxe et du retour des beaux jours (6). Il avait

(1) Anq. Zend-Av. T. 1, Part. 2, p. 342 et suiv. T. 2, p. 597.

(2) Anq. Zend-Av. T. 2, p. 570 et 596.

(3) Str. geogr. L. 15. Anq. Zend-Av. T. 2, p. 597. Herod. L. 3, c. 16.

(4) Hyde, rel. vet. Pers. p. 148 et 159. Rech. asiat. T. 2, p. 99 et suiv. Forster, voy. au Kashmyr, lettres 12 et 15.

(5) Str. geogr. L. 15. Nonn. Dionys. L. 40, v. 396. Suidas vore *Mithra*.

(6) Dupuis, orig. des cultes, T. 1, p. 155. T. 2, p. 111

pour ennemi Ahriman, principe malfaisant, c'est-à-dire l'hiver, dont les longues nuits suspendent les bienfaits de ce feu, qui porte la vie dans le sein de la nature (1). On ne s'est pas borné à peindre, par cette allégorie, la vicissitude des saisons; on en a conçu d'autres pour exprimer le cours annuel du soleil, qui le met en rapport successif avec les douze constellations zodiacales. Ensuite, dans le cours des temps, le sens vrai a été insensiblement oublié, et les personnages emblématiques de l'allégorie, sont devenus des êtres réels, dont la religion a admis l'existence: c'est ainsi que les luttes de l'été et de l'hiver, qui usurpent successivement l'empire, sous le nom d'Ormud et d'Ahriman, ont été métamorphosés en êtres supérieurs, et le dernier a été considéré

---

et passim. Porphy. de antro Nymph. Anq. Zend-Av. T. 1, Part. 2, p. 86.

Malgré l'introduction de l'islamisme, dont l'hégyre est l'ère consacrée, les Persans ont conservé la fête du retour du soleil à l'équinoxe du printemps, qui était tellement identifié avec le culte du feu, que ce mois en portait le nom *Azer* (Langlès, note sur le voy. de Chardin, T. 2, p. 252 et suiv.

(1) Agath. hist. L. 2, c. 13. Anq. Zend-Av. T. 2, p. 592. August. de Civit. dei, L. 5, c. 21. Diog. Laert. L. 1, proem. Plut. de Iside.

comme le chef d'une multitude de génies malfaisans, nommés Dews dans les livres sacrés des Perses (1). Dupuis fait observer, avec beaucoup de justesse, qu'un tel système n'a pu être conçu que dans un pays assez élevé vers le nord, pour que la différence de l'été à l'hiver, des chaleurs de l'un aux frimats de l'autre, fussent sensibles; aussi le Boundehesch fixe le jour d'été double en longueur de celui d'hiver, ce qui porterait au-delà du 40<sup>e</sup>. degré de latitude (2). J'ai déjà fait observer, qu'on doit en conclure, que les Perses ont apporté avec eux ce culte, lorsqu'ils se sont établis dans la partie méridionale de l'empire qu'ils ont formé.

L'eau était après le feu, l'élément qui attirait le plus le respect des Perses; ils avaient les mêmes craintes de la souiller (3). L'impossibilité de faire une navigation sans por-

(1) Anq. Zend-Av. T. 1, Part. 2, p. 421. T. 2, p. 342 et suiv. etc.

(2) Dupuis, orig. des cultes, T. 1, p. 219 et 535.

(3) Agath. hist. L. 2, c. 13. Herod. L. 1, c. 138. Str. geogr. L. 15. Anq. Zend-Av. T. 1, Part. 2, p. 309 et suiv. p. 352. T. 2, p. 375 et 598.

Il est possible que ce soit par un reste de ces anciennes opinions religieuses, que s'est formé celle qui défendait d'importer de l'eau dans le Phase (Arr. Perip. Pont. Eux.).

ter atteinte à sa pureté, par les immondices du bâtiment, faisait qu'ils s'étaient interdit cette manière de voyager. Pline cite un Perse qui, devant venir à Rome, préféra de faire un très-grand détour, plutôt que de s'exposer à cette profanation (1). Cependant l'histoire prouve que, pendant les luttes de l'empire Perse contre les Grecs, quoique les flottes lui fussent fournies par des peuples tributaires d'un culte différent, tels que les Phéniciens, beaucoup de Perses, même d'un rang élevé, s'y sont embarqués (2). Dans des temps moins anciens, lorsque les Parsis de la Perse ont fui leur patrie, où les Musulmans étendaient leur domination et l'islamisme, ils se sont aussi embarqués pour sortir du golphe persique et se réfugier dans l'Inde (3). Ainsi les scrupules dont Pline a parlé, n'étaient pas aussi forts chez tous les membres de la nation, et quelques-uns savaient les vaincre, lorsqu'ils y étaient contraints par de forts motifs. Mais nous ignorons les mesures qu'ils prenaient pour éviter cette souil-

---

( 1 ) Pl. hist. nat. L. 30, c. 6.

( 2 ) Herod. L. 7, c. 96. L. 8, c. 89 et 130. Diod. Sic. L. 12, c. 2. L. 15, c. 2. Arr. Exp. Alex. L. 2, c. 1 et 2.

( 3 ) Anq. Zend-Av. T. 1, Part. 1, p. 318.

lure si redoutée. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il n'en est aucunement question dans leurs livres sacrés.

La terre aussi comme élément, avait part à ce culte ; mais la crainte de la souiller était moindre que pour l'eau, et à plus forte raison que pour le feu (1). Ainsi, les Parsis actuels, dans les cas d'incendie, se font un cas de conscience d'employer l'eau pour éteindre le feu ; ils se servent de gazons et même de terre (2). C'est d'après ce respect religieux pour la terre, que les Perses regardaient comme une profanation d'ensevelir les morts (3) ; ils les exposaient sur des lieux exhausés, où les oiseaux de proie pouvaient les lacérer (4). Strabon prétend que,

(1) Anq. Zend-Av. T. 1, Part. 2, p. 309 et 352. T. 2, p. 395.

(2) Anq. Zend-Av. T. 2, p. 567. Hyde vet. rel. Pers. c. 1.

(3) Proc. bell. pers. L. 1, c. 7.

(4) Herod. L. 1, c. 10. Cic. Tuscul. L. 1. Agath. hist. L. 2, c. 12. Proc. bell. pers. L. 1, c. 8. Anq. Zend-Av. T. 1, Part. 2, p. 281 et suiv. T. 2, p. 588 et suiv.

Xénophon fait dire à Cyrus, dans sa Cyropédie, qu'il veut que son corps soit rendu à la terre après sa mort (Xen. Cyrop. L. 8, c. 7) ; c'est évidemment une négligence de cet auteur, qui a donné, par mégarde, aux Perses les opinions des Grecs. Le sépulcre de ce roi, placé au sommet d'une tour, où Strabon et Arrien disent qu'il a été trouvé, lors de l'invasion d'Alexan-

de son temps, cet usage n'existait plus que pour les mages ou prêtres (1). Lucien, plus tard, a prétendu qu'il était tout à fait abandonné (2). Comme c'est une des institutions les plus fortement recommandées dans le code religieux des Perses, puisqu'une terre où un mort avait été enseveli, et même simplement déposé, restait frappée d'inculture pendant un temps assez long (3); il faut, ou que ces écrivains se soient trompés, ou qu'il y ait eu des momens de refroidissement dans l'observance du culte qui l'ordonnait. La première explication a pour elle la foule d'erreurs que les anciens ont faites sur les institutions des peuples de l'orient. La seconde, au contraire, paraît appuyée par la facilité avec laquelle les Perses ont fait des expéditions navales, pendant leurs luttes contre les Grecs. Mais si on l'admet, il faut convenir qu'une nouvelle ferveur s'est ranimée sous la seconde dynastie des Persans; car nous y voyons un personnage important condamné à mort pour

---

dre, est au contraire dans les opinions religieuses des Perses (Str. geogr. L. 15. Arr. Exp. Alex. L. 6, c. 29).

(1) Str. geogr. L. 15.

(2) Luc. de luctu.

(3) Anq. Zend-Av. T. 1, Part. 2, p. 281, 285, 300, 309 et 324.

avoir fait inhumer sa femme (1). A une époque encore plus récente, des tentatives ont été faites par eux, pour contraindre les Ibères, qui leur étaient soumis, à ne plus inhumer leurs morts; persécution qui les conduisit à la révolte (2): ainsi cette opinion existait encore alors dans toute sa force. Tous les cultes, en effet, ont leurs phases d'exaltation et de tiédeur, et la caste sacerdotale ayant été le principal moteur du rétablissement de la domination persanne, elle aura saisi cette occasion de ranimer des opinions qui consolidaient sa puissance.

Un des usages bizarres des Perses, mais dont l'astronomie explique l'origine, est le rôle que les chiens jouaient dans plusieurs cérémonies religieuses. Le regard d'un de ces animaux, dirigé sur un mort, aidait la purification de son ame (3): en faire passer un dans un chemin, où on avait transporté un cadavre, en lavait la souillure (4). L'intervention

(1) Proc. bell. pers. L. 1, c. 7.

(2) Theoph. de reb. byz. p. 22. Stritt. mem. pop. e script. byz. T. 4, p. 275. Hyde vet. rel. Pers. c. 21, p. 278 et suiv.

(3) Anq. Zend-Av. T. 2, p. 582. Eus. prxp. evang. L. 1. Cic. Tuscul. L. 1.

(4) Anq. Zend-Av. T. 1, Part. 2, p. 332.



tervention d'un de ces animaux était nécessaire pour les purifications les plus importantes (1). Dans quelques fonctions des funérailles où deux prêtres devaient assister, un chien pouvait remplacer le second aussi bien qu'un simple croyant, et il avait la préférence sur un homme d'un autre culte (2). Les anciens ont parlé avec beaucoup d'inexactitude de cette intervention des chiens dans les sépultures, parce qu'ils n'en ont pas saisi les motifs (3). Le rôle que la constellation du chien joue dans l'organisation de l'univers, telle que les anciens l'avaient conçue, explique celui des chiens dans le culte des Perses, puisqu'elle présidait aux points équinoxiaux, par où les âmes étaient censées entrer dans ce monde et en sortir (4). C'est d'après cette importance religieuse, qui leur était donnée, que leur cadavre était toujours assimilé à celui de l'homme, tant pour la

(1) Anq. Zend-Av. T. 2, p. 547.

(2) Anq. Zend-Av. T. 2, p. 583.

(3) Str. geogr. L. 11. Just. hist. L. 41, c. 3, etc. Agath. hist. L. 2, c. 12. Herod. L. 1, c. 140. Porph. de abst. anim. L. 4, c. 21.

(4) Dupuis, orig. des cultes, T. 2, Part. 1, p. 268. Part. 2, p. 202 et 224 et passim.

souillure qu'il imprimait par son contact, que pour les soins de sépulture (1); opinion qui n'était pas étendue à celui des autres animaux domestiques. Preuve de plus, que ces opinions ne tenaient pas à l'utilité du chien, comme gardien de son maître, mais bien à des idées astrologiques restes informes de connaissances astronomiques, d'un ordre plus relevé (2). Le changement de culte, lors de l'introduction de l'islamisme, a déraciné complètement ces préjugés, et les chiens sont regardés comme aussi impurs par les Persans actuels, qu'ils le sont aux yeux de tous les autres musulmans.

Le culte primitif des élémens et des phases annuelles de la nature, était trop simple pour être lucratif, aussi n'a-t-il pas conservé

(1) Anq. Zend-Av. T. 1, Part. 2, p. 281, 285, 303, 310, 332, etc.

(2) On observe encore chez les Yézidiés, tribu qui habite dans les déserts entre la Syrie et l'Euphrate, ce respect pour le chien, qu'ils regardent comme un être mu par la divinité. Ce même peuple a conservé beaucoup d'autres traces de l'ancien culte persan, telles que l'admission des deux principes, un respect pour le feu, qui cependant ne s'étend pas jusqu'à lui rendre un culte, une grande vénération pour le cercle magique, dont on trouve l'explication dans le Zend-Avesta, etc. (Mayeux des Bedouins, T. 1, p. 172 à 179 et p. 200, etc.).

sa simplicité primitive. Ormusd et Ahriman, principes l'un bienfaisant et l'autre producteur des maux, présentaient plus de ressources pour les prêtres, puisqu'il fallait solliciter les bienfaits du premier et écarter la maligne influence du second. Le sang a coulé sur les autels; les anciens disent qu'on sacrifiait des animaux au principe bienfaisant (1), et que des victimes humaines apaisaient les divinités infernales ou malfaisantes (2). Nous apprenons même de Pline, que cette superstition barbare s'était conservée dans les opérations magiques, lorsque la crainte des lois n'arrêtait pas les misérables empiriques qui vivaient de ces superstitions (3).

Il est à remarquer, que le Zend-Avesta ne fait aucune mention de sang versé aux pieds des autels ou sur eux, et à plus forte raison, de la barbare superstition d'immoler des hommes. Il est vrai que, dans le nombre des offrandes ordonnées par le rituel des cérémonies, se trouvent des portions de viande

(1) Herod. L. 1, c. 131 et 132. Xen. Cyrop. L. 6, c. 7. L. 8, c. 5.

(2) Herod. L. 7, c. 114. Plut. de superst.

(3) Pl. hist. nat. L. 30, c. 2.

qui, après l'oblation, devaient être consommées par les assistans; comme on leur distribuait aussi, d'après le témoignage de Strabon et d'Hérodote, les chairs des victimes immolées (1). Faut-il en conclure que l'offrande primitive a été de la viande, du lait et des fruits, comme le Zend-Avesta le prescrit, et qu'ensuite on s'en est écarté, pour y joindre le sacrifice de l'animal, dont les chairs devaient être offertes? S'il en est ainsi, les Parsis sont revenus plus tard à l'observation des institutions primitives; car l'immolation d'aucune victime n'est mêlée à leurs cérémonies religieuses. La pratique de quelques dévots d'entr'eux, qui, à l'équinoxe du printemps, tuent dévotement tous les insectes et reptiles qu'ils rencontrent (2), ne doit pas être considérée comme un sacrifice: c'est une superstition fondée sur ce qu'ils les considèrent, par une explication mal conçue des anciennes allégories, contenues dans le Zend-Avesta, comme des productions d'Ahriman, principe malfaisant, dont le règne

---

(1) Herod. L. 1, c. 132. Str. geogr. L. 15.

(2) Anq. Zend-Av. T. 2, Part. 2, p. 577. Sad-der c. 47  
ad finem Hyde de vet. rel. Pers.

finit avec cet équinoxe. Cependant, malgré que les livres sacrés des Perses ne prescrivent aucun sacrifice, on ne peut pas douter qu'ils n'en aient offerts, dans les temps où ils ont été en contact avec les Grecs, puisque ces derniers en ont parlé comme témoins oculaires : ils se seront écartés en cela de leur culte primitif, comme je l'ai déjà fait observer pour d'autres de ses observances. Dans les sacrifices les plus solennels, ils immolaient des chevaux (1) ; nous n'avons rien de certain sur les victimes les plus ordinaires.

Il est plus difficile encore de concilier le fait des victimes humaines, avec le culte connu des Perses, parce qu'il n'admettait aucune cérémonie religieuse pour écarter l'influence du principe malfaisant. Il est possible que les anciens aient pris pour des sacrifices, le supplice de quelques coupables dévoués aux divinités infernales, pour des crimes irrémissibles aux yeux d'Ormuzd, et cela avec d'autant plus de facilité, que ces criminels devaient périr de la main d'un prêtre (2). Il

(1) Arr. Exp. Alex. L. 6, c. 8. Tac. Ann. L. 6, c. 37. Xen. Cyrop. L. 8, c. 2. Str. geogr. L. 15.

(2) Sad-der c. 40 ad fin. Hyde de vet. rel. Pers.

Anquetil a révoqué en doute la fête sacrée, dont quelques

est possible aussi, que quelque secte, née dans le sein de ce culte, se soit écartée en cela de ses institutions primitives; car celui de Mithra, tel qu'il a été introduit à Rome, a plus d'une fois égorgé des hommes dans ses cérémonies, ce qui a été un motif de le proscrire sous le règne de Hadrien (1): mais ce culte-là paraît n'avoir eu de commun que le nom de Mithra, avec l'ancienne religion des Perses, tant il s'en était écarté. Il est certain du moins, qu'on ne peut trouver aucun rapport entre les détails que les anciens nous en donnent (2), et ceux que nous lisons dans le Zend-Avesta.

---

auteurs ont parlé, comme célébrée en Perse, parce qu'ils ont dit qu'un homme y était sacrifié (Anq. Zend-Av. T. 2, p. 579). Mais Strabon ne l'a pas présentée comme une cérémonie religieuse; c'était une fête politique, destinée à célébrer l'anniversaire d'une victoire sur les Saces qui avaient compromis, par une irruption, la tranquillité publique (Str. geogr. L. 11).

(1) Dupuis, orig. des cultes, T. 2, Part. 2, p. 89 et suiv.

(2) Dupuis, orig. des cultes, T. 2, Part. 2, p. 89, 130. T. 3, p. 84 et passim.

Dupuis n'a pas fait attention à ces différences, de là son erreur, d'avoir attribué à l'ancien culte des Perses plusieurs cérémonies, qui n'appartiennent qu'à l'initiation mithriaque des temps postérieurs. Le Zend-Avesta ne parle d'aucune initiation, et en effet, lorsqu'une religion est commune à tout

Rien dans le rituel des cérémonies, que ce livre prescrit, ne ressemble aux formes mystérieuses des initiations: le culte du feu y était célébré en public; les offrandes y étaient faites par ceux qui se présentaient, seulement le prêtre les prenait de leurs mains pour les déposer sur l'autel. Tous devaient tenir dans la main des branches d'une plante sacrée, à laquelle le Zend-Avesta donne le nom de *Hom*. Les Parsis de l'Inde, ayant de la difficulté à s'en procurer, parce qu'elle n'y croît pas, y substituent un faisceau de branches de laiton (1). Cette plante paraît être la même dont Plutarque a parlé, sous le nom d'*Omomi* (2). Hérodote, sous celui de *Triphyllos* (3); et Strabon, sous celui de *Myrica* (4). Je n'ai aucune donnée sur ce que

---

un peuple, elle ne commande pas un choix d'adeptes. La seule initiation qui peut y exister, est pour l'introduction dans la hiérarchie du sacerdoce, qui n'ouvre son accès intérieur qu'à mesure qu'il s'assure des dispositions de l'individu, à ne pas trahir les secrets du métier. L'initiation mithriaque aura été imaginée par des individus qui auront porté ce culte chez d'autres peuples, où des sectaires l'ont adopté isolément, sans qu'il soit devenu un culte national.

(1) Anq. Zend-Av. T. 1, Part. 2, p. 156. T. 2, p. 535.

(2) Plut. de Iside.

(3) Herod. L. 1, c. 132.

(4) Str. geogr. L. 15.

cette plante peut être: c'est en la voyant dans la main des Parsis, qui habitent aux environs de Yezd et en d'autres lieux de la Perse, qu'on pourra la caractériser et en faire le rapprochement avec les espèces connues.

Quoique le culte que nous venons d'examiner, ait été celui des Perses, d'autres ont existé dans leur empire. Plusieurs des peuples qui ont vécu sous leur domination, avaient adopté celui de la Mère des dieux (1), de cette Cybèle qui pleurait Atys, privé de sa virilité, puis mort et ressuscité; c'est-à-dire, de la nature privée pendant l'hiver du feu, principe actif de la nature, dont l'action reste suspendue pendant cette saison, où le sanglier céleste s'élève (2). Ses prêtres, pour mieux ressembler à leur divinité, faisaient sur eux-mêmes l'opération qu'Atys

Les Egyptiens aussi, devaient avoir dans la main une plante sacrée, lorsqu'ils entraient dans leurs temples; les anciens l'ont nommée *Melilotus*, mais il n'est pas vraisemblable que ce fut le mélilot ordinaire.

(1) Aug. de civit. dei, L. 6, c. 7. Jul. Imper. Or. 6. Arr. Peripl. pont. eux.

(2) Dupuis, orig. des cultes, T. 2, Part. 1, p. 163 et suiv. Part. 2, p. 75 et suiv.



avait soufferte (1). Certainement ce culte n'avait aucun rapport avec celui des Perses chez qui un eunuque, et même un prêtre réduit à cet état par accident, ne pouvaient pas exercer les fonctions du sacerdoce (2). Les lamentations sur la mort d'Atys, qui formaient une des fêtes principales de ce culte, ne pouvant plus avoir lieu depuis l'introduction de l'islamisme; les musulmans de ces contrées pleurent, à la même époque, la mort d'Hussein, l'un des douze premiers imans et l'un de leurs saints les plus révéérés (3). Ce n'est pas le seul exemple d'anciennes cérémonies religieuses, qui ont changé de masque pour survivre au changement de culte (4).

(1) Ovid. *Fast.* L. 4, v. 180. Luc. de dea syr.

(2) Anq. *Zend-Av.* T. 2, p. 540 et 545.

(3) Forster, voy. au Kaschmyr, T 2, lettr. 14, p. 196.

(4) J'ignore si c'est l'effet du hasard, ou parce que les hommes étaient habitués à porter leurs pas vers ces mêmes lieux, mais c'est dans les provinces où avaient été anciennement les centres du culte des Perses et des Assyriens, que la dévotion attire de nombreux pèlerins aux tombeaux des saints musulmans les plus vénérés. Aurait-on attribué à ces lieux de nouvelles légendes, pour légitimer l'habitude qui se conservait d'y aller? C'est sans doute par les mêmes motifs, que dans les cantons, où jadis le culte conservait des poissons sa-

D'autres peuples, soumis également à l'empire des Perses, suivaient le culte d'Adonis, où Vénus remplace Cybèle, et pleure le même accident, effet d'une blessure qu'Adonis a reçue d'un sanglier (1). Cette allégorie est la même que la précédente, et le porc était la victime immolée sur les autels (2); mais quoique représentant le même fait cosmique (3), ces deux cultes n'en étaient pas moins différens par leurs cérémonies. Les Yézidiés, dont nous avons déjà parlé dans une note précédente, s'imposent encore la privation des laitues comme aliment, ainsi que l'avaient fait, avant eux, les sectateurs d'Adonis (4).

Nous manquons de renseignemens positifs sur le culte des Parthes, et sur l'influence qu'exerçait chez eux la caste sacerdotale. La ressemblance que nous avons déjà remarquée entr'eux et les Mèdes, nous porte à penser

crés (Luc. de dea Syriaca. Dupuis, orig. des cultes, T. 2, Part. 1, p. 209 et 224), on a joint aux tombeaux de quelques saints musulmans des piscines peuplées de poissons, qui leur sont consacrés (Ghardin, voy. en Perse, T. 8, p. 200.

(1) Luc. de dea Syriaca. Macrobian. Saturn. L. 1, c. 21.

(2) Dion perieg. v. 853.

(3) Dupuis, orig. des cultes, T. 2, Part. 1, p. 156 et suiv.

(4) Ann. des voy. T. 9, p. 123.

qu'ils avaient les mêmes institutions religieuses. Ils les partageaient aussi avec les Perses, car ils avaient les mêmes usages relatifs aux morts (1), et ils sacrifiaient, comme eux, des chevaux aux fleuves (2). Mais on serait disposé à croire que la caste sacerdotale avait une influence beaucoup moindre dans leur organisation sociale : car pendant les relations des Parthes avec les Romains, et leurs luttes prolongées, on ne voit figurer aucun prêtre dans les événemens politiques. Plus d'un roi parthe a été porté au trône par l'influence des Romains ; les cérémonies du couronnement ont eu lieu sous leurs yeux, et aucun de leurs annalistes n'a parlé de l'intervention d'aucun membre de l'ordre sacerdotal. Ils n'y ont fait figurer que les grands de l'état ; d'où on pourrait conclure que, si des prêtres en faisaient partie, ils n'y paraissaient pas comme formant un ordre distinct, ayant un rôle particulier à remplir, qui lui était réservé par le culte ; mais seulement sous celui de personnages importans par leur rang dans la nation.

---

( 1 ) *Inst. hist.* L. 41, c. 3.

( 2 ) *Tac. Ann.* L. 6, c. 37.

## CHAPITRE III.

*Des finances.*

POUR saisir l'ensemble des finances, autant que la chose est possible, avec le peu de renseignemens qui sont parvenus jusqu'à nous, il faut se reporter aux bases de l'organisation politique de chacun des peuples qui se sont succédés.

Nous voyons chez les Assyriens le despotisme le plus absolu au centre, diminuer son influence dans les provinces, soit en raison de leur éloignement, soit aussi à cause des privilèges qu'elles avaient obtenus à l'époque de leur incorporation à l'empire. Mais à l'exception de quelques-unes, où le caractère national du peuple le rendait redoutable, sa condition n'en recevait aucun allègement : également foulé, il ne changeait pas de destinée. S'il ne gémissait pas sous le fardeau des charges du gouvernement central, il avait à supporter celles que lui imposaient ses satrapes : car l'indépendance où ils cher-

chaient à se maintenir, ils ne pouvaient se l'assurer que par des efforts onéreux au peuple qui devait leur en fournir les moyens. Il en est de même de l'empire ottoman, les pachas tendent à secouer le joug, et leurs tentatives sont constamment précédées et accompagnées d'extorsions, parce qu'ils ont besoin de se procurer les fonds nécessaires à l'exécution de leurs projets : le cordon fait ensuite justice de ces inutiles efforts ; mais la tyrannie et la corruption ne meurent pas avec eux, leurs successeurs les conservent.

L'organisation de cet empire, telle que nous l'avons vue dans le chapitre premier, s'opposait à ce qu'il y eut un système uniforme de finances pour toutes les provinces. Chacune d'elles, ayant son administration particulière, était régie sous ce rapport par ses propres institutions. Le gouvernement central en recevait un tribut, dont il fixait la quotité, sans s'occuper de la répartition qui devait en être faite entre les contribuables. Un autre mode aurait été impossible, avec le système d'agglomération qui s'était formé. Comme il a été le même au temps des Perses, sur lesquels nous avons quelques détails plus positifs ; il est inutile de s'éten-

dre davantage ici sur cette organisation des finances, et sur les inconvéniens qui en étaient inséparables : nous nous en occuperons en parlant de ce dernier peuple.

Sous la domination des Mèdes, l'ascendant des chefs militaires est parvenu à rendre moins amovibles les fonctions des satrapes. Ce changement aurait pu améliorer la condition de leurs administrés, si on avait perfectionné, en même temps, le système entier du gouvernement : car les satrapes, plus assurés de ne perdre leur place que pour des prévarications, seraient devenus attentifs à leur conduite et à celle de leurs subalternes. Mais où peut exister cette garantie sous le despotisme ? Aucun corps constitué n'y veille à l'exécution des lois ; chaque caprice de celui qui gouverne en devient une, qu'un autre caprice abroge le lendemain. Aussi, cette inamovibilité, obtenue par les principaux des Mèdes, si elle a été réelle dans le principe, n'a pas tardé à devenir illusoire, et le sort du peuple n'en a reçu aucune amélioration.

Sous la domination des Perses, le gouvernement a commencé par avoir les formes militaires, d'où il est passé au despotisme,

qui en découle aisément, parce que l'obéissance passive est la base de la discipline, qui forme le nerf des armées. Les principaux chefs des Perses, en succédant aux satrapes de la nation vaincue, ont pris leurs mêmes habitudes; ainsi rien n'a été changé non plus, au sort du peuple qu'ils ont administré; les vices antérieurs se sont conservés, ou si, dans les premiers momens de la conquête, ils se sont moins montrés, ils n'ont pas tardé à renaître, parce que le gouvernement a conservé les mêmes formes, d'où ils tiraient leur origine. Les satrapes perses ont visé à l'indépendance, comme l'avaient fait leurs prédécesseurs; leur obéissance au gouvernement central a toujours été calculée sur la possibilité de s'en affranchir: dès lors ils ont eu les mêmes besoins, d'où ont résulté les mêmes vexations pour leurs administrés. Chaque satrape envoyait au gouvernement le tribut de sa province, ou le réservait pour son usage; fournissait son contingent aux armées, ou le refusait, suivant qu'il se croyait ou non en mesure de suspendre ces témoignages de sa dépendance. Mais ces rebellions, le plus souvent inconsidérées, appelaient une punition, qui retombait sur le peuple, tout

étranger qu'il avait été aux projets du satrape. Ce dernier avait perçu l'impôt ordinaire et l'avait ou dépensé pour ses entreprises, ou mis en réserve pour ses besoins futurs, et cependant le peuple devait encore le payer une seconde fois, pour remplir la dette de la province envers le gouvernement; heureux encore s'il n'avait pas à supporter une contribution de guerre, comme châtiement de la faute de ce satrape, sur la conduite duquel il n'avait pu exercer aucune influence.

L'agglomération des provinces, qui conservait à chacune d'elles son organisation intérieure, sans la rendre uniforme avec celle des autres, avait des inconvénients réels, source inévitable de nombreux abus. Au premier coup-d'œil, on serait disposé à penser que cette conservation aurait dû leur être avantageuse, parce que leurs affaires étant gérées sur les lieux, une administration moins exigeante, et en quelque sorte paternelle, devait en résulter. Le fait a pu être possible pour un très-petit nombre d'entr'elles, où le peuple avait conservé ses droits, où, par conséquent, il existait une administration nationale, dont les pouvoirs limitaient

ceux



ceux des agens du gouvernement; mais le nombre de ces provinces était peu considérable, presque toutes étaient soumises au pouvoir à peu près arbitraire de leur satrape. La conservation des formes locales leur était par conséquent inutile, pour les prémunir contre les abus de l'autorité; et, d'un autre côté, elle avait l'inconvénient très-grave de rendre à peu près impossible l'établissement d'une administration centrale et supérieure, destinée à surveiller celles des provinces. Aussi nous voyons, par le témoignage des anciens, que le gouvernement se bornait à fixer la somme que chaque province devait payer, pour l'impôt et les contributions accessoires qui y étaient ajoutées, sans s'occuper de leur répartition entre les individus. Le satrape était chargé de diriger cette opération; il l'était aussi d'activer la perception, et devait faire parvenir au centre les sommes fixées pour son contingent. Dans quelques provinces, qui avaient conservé le droit de s'administrer elles-mêmes, c'était l'assemblée du peuple, ou son administration provinciale, qui faisait, sous la surveillance du satrape, la répartition de l'impôt entre les contribuables; alors moins d'abus pouvaient

être commis (1). Mais, dans le plus grand nombre des provinces, cette répartition était faite par les agens du satrape, et ils avaient toute la latitude possible pour y multiplier les abus, puisqu'aucune administration locale n'avait le droit d'intervenir à cette opération (2). Nous avons, dans les récits d'Hérodote, une preuve bien forte de ce fait. Un satrape, possesseur d'un nombre considérable de chiens de l'Inde, avait chargé quatre villages de leur entretien, leur accordant en échange une dispense de payer l'impôt (3). Il avait, par conséquent, la faculté de leur imposer la taxe qu'il voulait, puisqu'une pareille substitution lui avait été possible.

On avait cru, sans doute, remédier aux

(1) Xen. *Cyrop.* L. 7, c. 4. L. 8, c. 4. Str. *geogr.* L. 11.

(2) Polyæn. *Stratag.* L. 7, c. 10, §. 3.

(3) Herod. L. 1, c. 192.

La mode a duré long-temps, chez les Perses, d'avoir de ces chiens, que les anciens ont dit être d'une race très-forte; les grands les faisaient conduire par tout à leur suite par ostentation (Herod. L. 7, c. 187. Ctes. *ind.* c. 5. Diod. *Sic.* L. 17, c. 50). Alors, chez les orientaux, comme de nos jours, on faisait consister la grandeur dans l'étendue du cortège, dont on était accompagné dans tous ses mouvemens.

inconvéniens de ce système, par la création des inspecteurs chargés d'examiner la conduite des satrapes et des autres agens du gouvernement. Mais nous avons déjà fait observer combien peu, sous un gouvernement tel que celui des Perses, une institution pareille pouvait être utile. D'ailleurs, en admettant même qu'elle eut pu avoir des résultats avantageux, pour mettre un frein aux dilapidations des agens du pouvoir; ces inspecteurs, dans leur course rapide, où toutes les branches de l'administration devaient passer sous leurs yeux, s'ils voulaient remplir leur devoir, auraient-ils eu le temps de vérifier les irrégularités commises dans la répartition de l'impôt? Quelles bases auraient-ils eu pour cela, puisqu'il n'existait aucune administration centrale, de qui ils auraient pu recevoir des notions préliminaires, et que tous les documens à consulter, étaient dans les mains des agens du satrape, auteurs des fraudes contre lesquelles s'élevaient les plaintes, dont ils auraient dû vérifier la justesse? Ces observations doivent prouver l'inutilité du remède, si réellement on a

cru le trouver dans l'institution de ces inspecteurs (1).

Hérodote prétend que les Perses, dans les temps antérieurs à la création de leur empire, n'ont eu aucune contribution fixe, et que leur roi ne recevait alors que de simples dons gratuits (2). Nous avons déjà observé le même système chez les Celtes et les Germains (3). Il était une conséquence naturelle de l'organisation politique de ces peuples, qui était la même, puisque tous les trois avaient une aristocratie des nobles, présidée par un roi limité dans ses pouvoirs. Les familles qui la composaient, devaient craindre qu'un trésor central ne procurât, au chef du gouvernement, les moyens de limiter leur influence; de là cette préférence qu'elles accordaient aux dons gratuits, parce qu'elles avaient toujours la faculté de les refuser. J'ai traité, avec plus de détails, cette

---

(1) Encore actuellement, le gouvernement de la Perse n'a point d'autre administration centrale, que celle de trésor; s'il a besoin de quelques renseignemens sur la répartition du tribut, il doit les demander à ses agens dans les provinces (Chardin, voy. en Perse, T. 2, p. 301).

(2) Herod. L. 3, c. 89.

(3) Econ. des Celtes, p. 257.

question dans mon livre sur les Celtes, auquel je crois devoir renvoyer, pour éviter des répétitions inutiles (1).

Hérodote prétend que Darius est le premier des rois perses qui a transformé ces dons en un impôt régulier, et qu'il a fixé la somme que chaque province devait payer, ainsi que les prestations additionnelles dont elle était chargée (2). Si l'assertion de cet auteur était exacte, il faudrait en conclure que Cyrus, lorsqu'il a fondé son empire, s'est aussi contenté de ces dons gratuits; mais le fait n'est nullement probable. Cyrus a ménagé, il est vrai, les Perses de son armée; mais il a conquis des provinces de l'empire des Mèdes, qu'il venait de renverser, et certainement, il a exigé d'elles les mêmes contributions qu'elles avaient payées auparavant, s'il ne leur a pas demandé davantage. D'ailleurs, le témoignage de Xénophon est positif; il dit que Cyrus, en laissant aux peuples vaincus leur administration intérieure, les a soumis à un tribut (3).

(1) Econ. des Celtes, p. 254 et suiv.

(2) Herod. L. 3, c. 95.

(3) Xen. Cyrop. L. 8, c. 6 et passim.

Hérodote aura sans doute pris pour une création nouvelle, une régularisation que Darius aura faite de l'impôt.

Cet auteur dit aussi, que les contributions s'élevaient alors à 14,560 talens euboïques (1). Justin prétend, qu'à l'époque de l'invasion d'Alexandre, elles montaient à 30,000 talens (2); et, d'après le témoignage de ses historiens, ce conquérant n'y a porté aucune modification: chose vraisemblable, puisque les trésors qu'il a trouvés, ont suffi à ses premières dépenses, et que son règne a été trop court, pour qu'il ait eu besoin d'autres ressources (3). J'ignore si la différence, entre les sommes indiquées par Hérodote et par Justin, naît d'un accroissement progressif de l'impôt, dans l'intervalle des deux époques dont ils ont parlé, ou si elle résulte de l'inexactitude de l'un d'eux; mais, en admettant même la plus forte de ces deux sommes, elle doit paraître bien faible, lorsqu'on la compare à l'étendue qu'avait l'empire des Perses.

(1) Herod. L. 3, c. 95. Environ 90 millions, d'après l'évaluation de Barthelemy.

(2) Just. hist. L. 13, c. 1.

(3) Arr. Exp. Alcx. L. 1, c. 18.

Mais les provinces, outre l'impôt, avaient à payer des contributions accessoires, et devaient supporter diverses dépenses publiques, dont nous nous occuperons successivement. Ces contributions accessoires variaient d'une province à l'autre: ainsi la Cilicie, la Cappadoce, l'Arménie et la Médie, fournissaient des chevaux et des mulets (1); la Babylonie et la Pamphylie, des eunuques (2); l'Égypte, pendant sa soumission aux Perses, les blés de sa contribution en nature, qui étaient appliqués à l'entretien des troupes (3). Des peuples mêmes, qui ne payaient aucun impôt, envoyaient des prestations de ce genre: Hérodote cite, entr'autres, des peuplades d'Ethiopiens, qui fournissaient de l'ébène et de l'ivoire (4).

Chaque province devait contribuer en sus

(1) Herod. L. 3, c. 90. Str. geogr. L. 11. Xen. Exp. Cyr. L. 4, c. 3.

(2) Herod. L. 3, c. 92. Arr. Exp. Alex. L. 1, c. 27.

(4) Herod. L. 3, c. 91.

Il paraît difficile de concevoir comment des Ethiopiens ont pu être assujettis à un tribut par les Perses: il serait possible qu'on eut appelé tribut quelque présent temporaire; c'est un genre de vanité, dont les peuples modernes de l'Asie fournissent souvent des exemples.

à l'entretien de la maison du roi, et envoyait, à cet effet, des denrées en nature: la Babylonie seule y subvenait pendant quatre mois; les huit autres étaient répartis entre les autres provinces, en proportion de leur étendue et de leurs richesses (1): cet usage a été conservé jusqu'à nos jours (2). Polyen donne, dans sa compilation, un tableau de la dépense journalière de la cour de Perse, qui peut faire juger jusqu'à quel point cette charge était onéreuse aux provinces (3). Le défaut de critique de ce compilateur pourrait inspirer de la méfiance, sur l'exactitude de ce tableau, si on ne savait pas que, dans ce pays-là, anciennement comme de nos jours, tous les employés du palais, y compris même les administrations et la garde, étaient censés nourris de la table du roi, parce qu'ils recevaient des alimens en nature (4). On peut se faire une idée des dilapidations de tous genres, qui, sous un gouvernement pareil, devaient résulter d'un

---

(1) Xen. Cyrop. L. 8, c. 6. Herod. L. 1, c. 192.

(2) Chardin, voy. en Perse, T. 5, p. 352 et 394.

(3) Pol. stratag. L. 4, c. 3.

(4) Ath. deipn. L. 4.



semblable système, et combien il devait être onéreux aux propriétaires chargés de fournir ces denrées.

Les provinces étaient, de plus, tenues de fournir à l'entretien du satrape qui les gouvernait, et de sa maison. C'était encore une source inévitable d'abus de tous genres, puisque la plupart d'entr'eux se formaient une garde particulière, distincte de l'armée, dont ils achetaient la fidélité et le dévouement par des condescendances, dont le fardeau retombait en entier sur les administrés. Ces fournitures s'étendaient aussi à tous les hommes publics en voyage, et à ceux qui avaient obtenu l'autorisation de les imiter (1). Le gouvernement volontiers libéral, lorsqu'il ne lui en coûtait qu'un ordre pour être généreux, accordait fréquemment cette prérogative à des personnes qu'il voulait favoriser, lors même qu'elles ne se déplaçaient pas: on a des exemples de Grecs et d'autres étrangers, qui, s'étant réfugiés en Perse, ont reçu des ordres sur des villes chargées de subvenir à leurs dépenses (2). Cette cou-

---

(1) Jos. Ant. Jud. L. 13, c. 5.

(2) Herod. L. 3, c. 160. L. 6, c. 70. L. 8, c. 136. Str.

tume, qui existe encore dans tout l'orient (1), y est considérée comme la plus onéreuse des charges, parce que les subalternes décuplent toujours les besoins du maître, pour s'approprier l'excédent, ou faire acheter, aux contribuables, une apparente modération dans les demandes auxquelles ils sont tenus de satisfaire. Enfin, les provinces étaient chargées de supporter toutes les dépenses de gouvernement et de défenses militaires.

Il résulte de ce qui précède, que le produit de l'impôt envoyé au centre, ne formait qu'une faible portion des charges, que les provinces avaient à supporter, et que ces dernières devenaient d'autant plus onéreuses, que le peuple avait moins de ressources locales pour résister à l'oppression. Le même système, malgré ses vices, a été conservé jusqu'à nos jours : le tribut qui parvient au centre, est encore la plus faible portion des charges des provinces ; aussi, Chardin, observateur exact, a-t-il considéré les presta-

---

geogr. L. 14. Xen. hist. gr. L. 3, c. 1. Corn. Nep. et Plut. in Themist.

(1) D'herb. Bibl. orient. art. Caghed.

tions de tous genres, qui existent en Perse, comme infiniment plus onéreuses que les impôts (1).

La manière dont se composaient les armées, pesait encore sur les provinces : car il n'y avait pas de troupes permanentes, à l'exception de quelques corps soudoyés, composés d'étrangers, et des troupes qui composaient la garde, notamment le corps des immortels. Encore même, peut-il y avoir quelques doutes au sujet de ces dernières, puisque nous voyons que les provinces envoyaient leurs contingens, pour faire le service du palais pendant un temps limité (2). Le fait qui me suggère ce doute, a eu lieu, il est vrai, sous l'empire assyrien ; mais le même mode de contribuer aux besoins de l'état, ayant été conservé sous les dominations suivantes, il me paraît possible qu'il ait été étendu au service militaire. Ainsi, les troupes, les fournitures pour leur armement, les vaisseaux mêmes pour les expéditions maritimes, étaient demandés aux provinces

---

(1) Chardin, voy. en Perse, T. 5, p. 394 et suiv. T. 10, p. 392, etc.

(2) Herod. L. 1, c. 96. Diod. Sic. L. 2, c. 17. L. 17, c. 5 et 6.

( 1 ); et les satrapes obéissaient à ces ordres en proportion qu'ils sentaient la nécessité de le faire, ou voyaient des prétextes pour s'en dispenser, lorsqu'ils jugeaient pouvoir le faire impunément ( 2 ).

Les troupes étaient levées, dans certaines provinces du moins, puisque rien n'était uniforme dans cet empire, au moyen d'une répartition entre les propriétaires, tenus de fournir le nombre d'hommes auxquels ils étaient imposés. Xénophon compte dans le nombre des abus, qui, en s'introduisant, ont contribué à l'énervement de la Perse, celui que les grands propriétaires, tenus de fournir un certain nombre de cavaliers et de fantassins, faisaient figurer à leur place des esclaves de leur maison, dont ils s'appropriaient la solde ( 3 ). Mais cet abus même n'ayant pas lieu, le moyen de composer les armées qui lui a donné naissance, était destructeur de l'esprit militaire, puisqu'il n'ouvrait aucune perspective d'espérances

( 1 ) Herod. L. 7, c. 1 et 21. Diod. Sic. L. 2, c. 16 et 21. L. 11, c. 1. Xen. Cyrop. L. 8, c. 6. Exped. Cyri. L. 1, c. 5.

( 2 ) Xen. Exp. Cyri. L. 5, c. 6.

( 3 ) Xen. Cyrop. L. 8, c. 6.

pour les troupes (1). On peut remarquer combien il y a de ressemblance, entre cette manière de composer les armées, et celle qui a existé en Europe, dans les siècles féodaux (2).

Les produits des impôts qui arrivaient au centre, n'y étaient pas employés aux dépenses courantes. On les convertissait en lingots, qui étaient déposés dans le trésor et mis en réserve pour les besoins imprévus; alors on y puisait pour fabriquer de la monnaie, en proportion des besoins (3). Ce système de retirer, chaque année, de la circulation une portion des métaux, pour les faire rentrer toutes les fois que les circonstances l'exigeaient, explique comment Alexandre a pu trouver en Perse autant de trésors accumulés: l'exagération populaire les aura sans doute grossis; mais on ne peut pas douter

(1) Hippocr. de ære, aquis, etc.

(2) Econ. des Celtes, p. 129 et suiv.

(3) Herod. L. 3, c. 96. Str. geogr. L. 15.

Il a dû en être de même du produit des mines qui ont existé dans quelques provinces (Proc. bell. pers. L. 1, c. 11. Herod. L. 1, c. 192), et qui étaient encore en exploitation à des époques assez récentes (Abulf. Chorasm. descr. p. 24).

de leur existence, elle est attestée par trop d'écrivains (1).

Le gouvernement ayant déversé la presque totalité de ses dépenses sur les contribuables, le produit de l'impôt était considéré par lui, comme un excédent que l'esprit thésauriseur, si général en Asie, lui faisait enfouir. Le système d'un trésor de réserve, utile lorsqu'il est limité dans de justes bornes, cesse de l'être lorsqu'il les excède; et chez les Perses c'était plus qu'un trésor de réserve, c'était la distraction annuelle d'une portion des revenus publics. Strabon a fait observer, que l'impôt en numéraire existait davantage dans les provinces frontières, tandis que les provinces du centre payaient un plus grand nombre de contributions en nature (2). C'était une conséquence naturelle de ce soutiement annuel d'une partie du numéraire en circulation. Il devait être rare à l'intérieur,

(1) Arr. Exp. Alex. L. 3, c. 6 et 16. Diod. Sic. L. 17, c. 14 et 15. Quint. Curt. L. 5, c. 6. Just. hist. L. 11, c. 14. Plut. in Alex.

(2) Str. geogr. L. 15.

Actuellement ce dernier impôt existe dans toutes les provinces, et porte sur les cultures principales, notamment sur celle du blé (Jourd. de la Perse, T. 3, p. 163).

où on avait plus de difficultés à s'en procurer, et plus commun sur les côtes, où le commerce en introduisait, où même il était peut-être excité à en porter, par le prix où cette opération du gouvernement devait l'élever. Car du moment où l'argent de l'impôt ne retournait pas du centre, dans les provinces, par les dépenses du gouvernement, le numéraire devait y devenir chaque année plus rare, y être par conséquent plus recherché, et cet accroissement de valeur devait encourager l'importation : mais les provinces du centre, qui n'avaient pas les mêmes points de contact, éprouvaient tous les inconvéniens de ce système, sans que le commerce put y rétablir l'équilibre (1).

Il ne devait exister au centre qu'un seul trésor, celui du roi, où parvenaient le produit des impôts et les autres revenus pu-

---

(1) Chardin nous apprend, qu'un siècle environ avant son voyage, le gouvernement ayant trouvé qu'il tirait trop peu des provinces confiées à des gouverneurs, avait imaginé d'en faire administrer quelques-unes des plus centrales, comme si elles avaient été des domaines de la couronne. Les habitans trouvaient que ce nouveau système leur était plus onéreux que l'ancien, parce qu'il épuisait le numéraire en circulation (Chardin, voy. en Perse, T. 5, p. 250 et suiv.).

blics. Un gouvernement despotique ne pouvait pas admettre de distinction, entre les revenus de l'état et la fortune particulière du prince, tout était censé lui appartenir. Les confiscations, elles-mêmes, alimentaient aussi son trésor; c'était la destinée des satrapes, qui avaient appelé la vengeance sur leur tête, sans avoir la force de s'en garantir: ils perdaient leur fortune avec la vie (1). Nous ignorons jusqu'à quel point le même système était suivi envers les personnes d'un rang inférieur; mais je serais disposé à croire qu'elles étaient également exposées aux confiscations, et que le produit de leur spoliation entraît dans le trésor du satrape de la province, lorsque son autorité seule atteignait la victime. Mais si les tribunaux prononçaient la punition, le sacerdoce y était trop influent, pour que les produits pussent être distraits de l'autel; je pencherais à croire qu'ils faisaient partie des revenus de cet ordre. Ce n'est d'ailleurs qu'une conjecture; mais le texte du code, à la fois civil et

---

(1) Herod. L. 3, c. 129.

Le même système existe encore (Chardin, voy. en Perse, T. 9, p. 209 et passim.).



et religieux des Perses, la rend vraisemblable.

Nous n'avons aucune notion sur la classe d'hommes, qui était occupée de la gestion des finances, ou plutôt de la conservation du trésor; car dans ce pays-là c'était, à peu près, la seule attribution que pouvait avoir une administration financière. Dans l'Inde et en Egypte, la caste sacerdotale avait usurpé exclusivement cette gestion; la théocratie, qui formait la base de ces gouvernemens, avait conduit sans peine à cette conséquence. Nous voyons, à la vérité, un mage jouer le même rôle en Perse (1); mais il n'est point dit qu'il en ait été investi comme une attribution de son rang, et il peut très-bien avoir été choisi par le roi, pour cette fonction, par un motif de confiance personnelle. Cependant les mages ayant été les seuls qui cultivaient leur esprit, comme nous l'avons déjà fait observer, il ne serait nullement impossible qu'ils eussent aussi usurpé ces fonctions, comme ils avaient fait de celle des tribunaux, et d'autres branches du service public, qui exigent, ou sont censées exiger, quelques études préliminaires.

---

(1) Herod. L. 3, c. 61 et 63.

M<sup>r</sup>. de Volney, à qui on doit des connaissances si précieuses sur les pays de l'orient, a remarqué en Syrie l'usage où les pachas sont d'affermir, chaque année, la perception des impôts : il a cru y voir une institution antique, conservée depuis les temps de l'empire assyrien, au travers de toutes les dominations qui ont existé depuis (1). Il m'est impossible de me rendre à son opinion, car les témoignages des auteurs anciens ne lui sont pas favorables (2) : celui d'Esdras surtout me paraît décisif, car il a écrit sous la domination persanne; or, quelle que soit l'opinion qu'on se forme de sa véracité, pour les faits qu'il a racontés, on doit convenir qu'il a dû leur donner un coloris local et ne pas s'écarter, dans ses narrations, des formes administratives usitées autour de lui. Si par conséquent la recette des impôts avait été affermée alors, il n'en aurait pas parlé comme étant en régie (3). Je croirais plutôt que le fermage usité de nos jours en Syrie, est un reste des dominations grecques et romai-

---

(1) Volney, voy. Part. 4, ch 28.

(2) Jos. ant. Jud. L. 11, c. 5. Esdr. L. 3, c. 6, v. 27. J

(3) Esdr. L. 3, c. 6, v. 27.

nes, puisque Joseph a parlé, à diverses reprises, du fermage des impôts, entrepris par des Juifs influens, aux époques où leur nation a dû payer tribut aux successeurs d'Alexandre, et ensuite aux Romains (1).

D'après les détails où nous sommes entrés, nous ne pouvons considérer les administrateurs, qui ont existé au temps où la perception de l'impôt était en régie, que comme étant chargés, au centre, de la simple recette. Chaque province avait son mode de perception établi d'après ses usages; des agents, au choix du satrape, étaient chargés de régulariser les dépenses locales, lorsque la province elle-même n'avait pas le droit de s'administrer.

Nous pouvons considérer l'impôt, comme ayant été basé principalement sur les propriétés foncières; car les Perses, ayant eu peu de commerce extérieur, à cause de leurs opinions religieuses qui entravaient la navigation, les droits de douanes n'ont pu avoir chez eux qu'une importance secondaire. Aristote a parlé d'impôts sur les marchandises, qui étaient perçus à l'entrée des villes (2).

---

(1) Jos. ant. Jud. L. 12, c. 4. L. 18, c. 1 et passim.

(2) Arist. Econ. L. 2, c. 2.

Je pencherais à croire qu'ils ont été des droits sur les consommations, plutôt que des droits de douanes réels. Ainsi, les charges pesaient presque entièrement sur l'agriculture, qui était l'occupation principale des habitans de ces contrées (1). Une loi très-ancienne défendait d'augmenter les taxes, sur un terrain quelconque, sous le prétexte qu'il avait reçu des améliorations, qui en augmentaient le produit (2). Reste à savoir si une disposition aussi sage, imaginée dans les temps antérieurs, a été respectée sous les gouvernemens dont nous avons tracé le tableau.

Une mesure, dont Hérodote fait honneur à Darius, confirme ce que je viens de dire, que, dans ce pays-là, c'est sur le sol, et par conséquent sur l'agriculture, qu'était basé l'impôt. Comme les républiques grecques d'Asie, depuis leur soumission aux Perses, avaient de continuel différens entr'elles, pour la répartition du tribut qu'elles devaient payer; ce roi fit mesurer leur terrain et fixer leur contingent respectif par parasanges carrées

---

(1) Sync. chron. p. 28.

(2) Anq. législ. orient. Part. 3, Sect. 3.

( 1 ). Il est vraisemblable que ce n'était pas une mesure qu'il avait imaginée, mais plutôt l'extension à cette nouvelle province, d'une institution qui existait antérieurement, dans les autres de son empire. Cette opinion est d'autant plus vraisemblable, que la répartition par cantonnement, forme la base des réglemens qu'Akbar a établis dans l'Indostan, et que tout porte à considérer, non comme une création dont il est l'auteur, mais comme un code où il a remis en vigueur beaucoup d'institutions tombées en désuétude, pendant les crises politiques dont ces régions ont été le théâtre ( 2 ).

Je ne me dissimule pas combien le tableau que je viens de tracer est imparfait ; mais de toutes les branches de l'économie publique, les finances sont celle que les anciens ont le plus négligée. Ils ont parlé des trésors des rois de Perse, avec cette admiration que le vulgaire ignorant montre pour ces stériles amas, parce qu'il ignore que la circulation

( 1 ) Herod. L. 6, c. 42.

( 2 ) On peut consulter l'Ayee Akberi, traduction de ces réglemens publiée en Angleterre, et ce qu'il en est dit dans la Législation orientale d'Anquetil.

de ces mêmes valeurs les aurait transformés en richesses productives, au lieu que leur stagnation les a rendues inutiles à la nation où elles existent. C'est la raison pour laquelle aucun de leurs écrivains n'a examiné les sources où le gouvernement les a puisées, et l'influence que la formation de ces trésors a eue sur la prospérité publique. Si j'ai réussi à rassembler quelques données sur un sujet aussi intéressant, elles résultent de l'examen des faits; car aucun des auteurs que j'ai consultés, n'a émis une opinion quelconque sur ces matières, et n'a donné même à ses narrations historiques une direction vers ce but.

---

## CHAPITRE IV.

*Du commerce et de l'industrie.*

LES Persans ont toujours eu le goût des arts. Je me souviens que Beauchamp (1), qui a long-temps vécu au milieu d'eux, ainsi qu'en Turquie, voulant me peindre la différence qui existe dans la manière de sentir de ces deux peuples, m'a dit : montrez-leur un ouvrage d'orfèvrerie, le Turc commencera par en peser le poids et s'arrêtera là ; le Persan commencera par en examiner le travail et peut-être négligera sa pesanteur. Ce contraste donnait la mesure de leurs idées, l'un sans goût pour les arts, l'autre qui en apprécie les beautés, et qui en est vivement affecté (2). Et en effet, la Perse a été renommée très-anciennement pour la perfec-

---

(1) Connu par sa fin malheureuse pendant la campagne d'Egypte, et par les services qu'il a rendus aux sciences.

(2) Plusieurs voyageurs en ont parlé dans le même sens (Chardin, voy. en Perse, T. 3, p. 605, et la note de Mr. Langlès).

tion où plusieurs arts y étaient portés, et cette perfection s'est en partie conservée, malgré les convulsions politiques, dont le pays a si souvent été le théâtre.

Quoique les anciens aient souvent confondu les produits des régions plus éloignées, que les Perses transmettaient par le commerce, avec les produits immédiats de leur sol et de leur industrie, on ne peut pas douter que le tissage ait été un des arts dont ce peuple s'est occupé, puisque le coton était au nombre des cultures nouvelles pour les Grecs, qu'ils ont observées en Perse à l'époque de l'invasion d'Alexandre (1). Entre plusieurs villes qui étaient adonnées à cette branche d'industrie, Strabon cite notamment Borsippa, au sud de Babylone (2). Quoique l'expression qu'il emploie, *linourgeion*, dussent s'entendre du lin seulement, on ne peut pas douter qu'il a voulu parler de la fabrication des toiles de coton; cette portion de l'empire était trop méridionale pour que son climat put convenir à une culture avanta-

---

(1) Theoph. hist. plant. L. 4, c. 5 et 9. Pl. hist. nat. L. 12, c. 6.

(2) Str. geogr. L. 16.



geuse du lin. Mais celle-ci était très-étendue dans les provinces plus septentrionales, et on y fabriquait des toiles de différentes finesses, tant pour le vêtement que pour divers usages économiques. Procope, au sujet des guerres des Persans contre l'empire de Constantinople, parle de l'emploi qu'ils faisaient de sacs de toile de lin pour le transport de leurs denrées (1). Ces sacs étaient vraisemblablement faits de toiles de chanvre: car les anciens ont rarement distingué ces deux plantes, sous le rapport de leur emploi; et les Perses devaient avoir celle-ci, puisque, d'après les faits que j'ai cités, en traitant des Celtes, sa culture était également ancienne dans le nord de l'Europe et en Asie (2).

Les anciens ont fait l'observation qu'en Perse, l'art du tissage était exercé par des hommes (3); particularité qui a dû d'autant plus les frapper, qu'en Grèce et chez les Romains, ce travail était abandonné aux femmes, comme il l'est dans tous les pays où

(1) Proc. bell. pers. p. 170. Stritt. mem. popul. e script. byzant. T. 4, p. 49.

(2) Econ. des Celtes, p. 448 et suiv.

(3) Jos. ant. Jud. L. 18, c. 12.

il n'est qu'une occupation domestique, destinée à vêtir la famille. Le tissage dans les mains des hommes prouve que, chez les Perses, c'était une branche d'industrie; d'où on peut conclure une grande consommation intérieure, si ce n'est aussi l'exportation des produits.

Parmi les différens usages que les Perses faisaient des toiles, les anciens en ont observé un qui leur était devenu particulier, quoiqu'il eut aussi existé en Europe, à des époques plus reculées: c'est pour l'écriture (1). D'après ce qu'en a dit Pline, l'emploi qu'on en a fait aurait exclu, non-seulement le papyrus, quoique la plante qui le fournit existât sur les bords de leurs fleuves, mais aussi le parchemin. Cette dernière préparation est cependant une invention de l'Asie, et quoiqu'on en fasse honneur communément aux rois de Pergame, il est à peu près démontré qu'elle est de beaucoup antérieure. Le mot *diphtera*, dont les Grecs se sont servis, étant chaldéen, paraîtrait indiquer que ce sont les Assyriens à qui ils en ont dû la connaissance (2). Ce serait une preuve de

---

(1) Pl. hist. nat. L. 12, c. 23.

(2) Langlès, note au voy. de Chardin, T. 5, p. 434.

plus, que la religion de ce peuple était différente de celle des Perses, puisque celle-ci en proscrivait l'emploi, comme étant un produit animal, et par conséquent impur. Cette opinion a survécu au culte qui l'avait formée, et les Persans actuels n'écrivent aucun de leurs talismans sur du parchemin, ils croiraient détruire toute leur efficacité ( 1 ). Cette superstition n'ayant aucun point de contact avec l'islamisme, qui est leur culte actuel, ne peut-être, comme je l'ai dit, qu'un reste du culte antérieur, de même que leur croyance aux talismans l'est aussi.

Le costume des Perses, plus compliqué que celui des Grecs, employait davantage d'étoffes. Ils portaient sur les tissus de coton ou de lin, qui formaient leur vêtement intérieur, d'autres tissus en laine ou en soie, suivant que le site qu'ils habitaient était chaud, froid, ou montagneux ( 2 ); mais de quelle nature qu'ils fussent, le luxe y demandait la perfection de la main d'œuvre, et y ajoutait encore des ornemens. Les grands, et surtout les mages, faisaient usage d'étoffes

( 1 ) Chardin, voy. en Perse, T. 2, p. 277.

( 2 ) Str. geogr. L. 15. Herod. L. 1, c. 195.

de la plus grande finesse, dont les plus belles étaient fabriquées avec du poil de chameau (1). De nos jours encore on assure, que les schals les plus précieux sont faits avec le poil qui entoure les oreilles de cet animal, et qu'ils surpassent en beauté ceux où on emploie la laine la plus fine (2). D'autres prétendent que c'est le poil d'une espèce de chèvre qu'on y emploie : les animaux récemment amenés en France, décideront la question, s'ils sont réellement les mêmes dont la dépouille est employée dans le Kaschmyr. Les beaux tissus qu'on exporte de ce pays-là, paraissent avoir été connu des anciens : je pense du moins que ce sont eux qui ont été trouvés à Palmyre, lorsque Aurélien s'est emparé de cette ville, et dont la riche couleur, dit son biographe, a attiré son attention, parce qu'elle éclipsait la pourpre (3). Je crois encore les reconnaître dans ces ceintures de prix, que les Patzinaques, habitans des bords septentrionaux de la Mer-Noire, apportaient à Constantinople des régions

---

(1) Ctes. exc. ex Apoll. hist. mirab. L. 20.

(2) Dec. philos. An 12, Vent. 20.

(3) Fl. Vop. in Aurel.

intérieures de l'Asie, au temps du Bas-Empire (1).

Il serait possible aussi que les velours dussent être compris dans le nombre des tissus inventés dans ces contrées. Le nom de *Cathifeh*, étoffe de *Cathif*, qu'ils portent dans l'orient, paraît indiquer leur origine des pays baignés par le golphe persique (2), puisque l'Arabie n'a été en aucun temps un pays de manufactures.

On doit compter, d'une manière plus positive, les tapis dans le nombre des produits de l'industrie persane. Les Romains en ont porté la mode jusqu'à y sacrifier des sommes considérables (3). Cette branche d'industrie est une de celles qui se sont soutenues jusqu'à nos jours ; et si les tapis qu'on y fabrique, ne sont pas remarquables par la beauté des dessins, ils le sont par la richesse des couleurs.

En traitant des peuples du nord et du centre de l'Europe, j'ai déjà fait observer que le feutrage y était un art ancienne-

(1) Const. porphyr. de Adm. Imp. c. 6.

(2) D'herb. Bibl. orient. art. Cathif.

(3) Pl. hist. nat. L. 8, c. 74. Plut. in Cat. Utic. Mart. epigr. L. 3, ep. 29. L. 14, ep. 150.

ment connu, et qu'il leur était commun avec les peuples de l'Asie (1). Cet art a en effet existé chez les anciens Perses, et il est à remarquer que ce sont encore les Parsis, leurs descendans, qui le pratiquent dans la plus grande perfection, quoique, en général, ils exercent peu de métiers et soyent presque exclusivement adonnés à l'agriculture (2).

Si on pouvait lier à l'industrie des peuples qui ont composé l'empire des Perses, celle de quelques pays où il a étendu temporairement sa domination, sans avoir pu les asservir entièrement, on devrait faire mention des tissus fabriqués chez les Grecs d'Asie, et notamment à Milet. On y possédait une race distinguée de bêtes à laine (3), qui alimentaient des manufactures, dont les produits étaient très-recherchés et s'exportaient au loin (4). Mais les Grecs d'Asie, étant restés grecs, aux époques même où ils ont payé tribut aux Perses, il me paraît qu'on ne doit pas faire entrer leur industrie, dans le tableau de celle de cet empire.

(1) Econ. des Celtes, p. 316.

(2) Chardin, voy. en Perse, T. 8, p. 358 et suiv.

(3) Pl. hist. nat. L. 8, c. 48. Str. geogr. L. 12.

(4) Ath. deipn. L. 12.

L'art de travailler les métaux remonte aussi aux époques les plus reculées; le Boundehesch dit que le fer est connu depuis les premiers temps où le monde a été habité (1): cette assertion prouve qu'à l'époque où ce livre a été écrit, il était déjà d'un usage ancien et commun. C'est un fait qui doit d'autant plus attirer notre attention, que chez les Grecs, au temps d'Homère, il était considéré comme un métal précieux, tandis que l'airain servait aux besoins ordinaires de la vie (2). Le Zend-Avesta, livre bien plus ancien que le Boundehesch, parle du fer, même il le distingue de l'acier; ainsi cette modification que l'art lui donne, était aussi connue à cette époque reculée (3). Les Romains recevaient par le commerce de l'acier des Perses, et lui donnaient le premier rang après celui des Sères (4): j'ignore quel peut être ce dernier, puisqu'aucun acier distingué ne vient maintenant de la Chine;

---

(1) Anq. Zend-Av. T. 2, p. 379.

(2) Nous avons aussi reconnu l'ancienneté de l'usage du fer chez les peuples du nord de l'Europe (Econ. des Celtes, p. 338.

(3) Anq. Zend-Av. T. 1, Part. 2, p. 347.

(4) Pl. hist. nat. L. 34, c. 41.

mais il se peut que ce soit le même que les Persans tirent actuellement de l'Inde (1). Quant à l'acier de la Perse, sa qualité est encore estimée de nos jours: c'est dans le Khorassan, l'une de ses provinces, que sont fabriqués les excellens sabres, dont on fait usage dans l'orient, et qui sont connus en Europe sous le nom de sabres des Mamlouks; ils ont un prix proportionné à leur vétusté, parce que l'art y a déchu et ne produit plus des ouvrages aussi parfaits (2). Outre le fer et l'acier, le Zend-Avesta fait mention de plusieurs autres métaux, et des ouvriers qui les mettaient en œuvre: nous y voyons notamment nommés l'or, l'argent, le cuivre, l'étain et le plomb (3); mais nous n'avons aucuns détails sur les ouvrages auxquels ils étaient employés.

Beaucoup de renseignemens nous manquent certainement sur les diverses branches d'industrie,

(1) Chardin, voy. en Perse, T. 4, p. 137.

(2) Suivant Chardin, on employe de préférence à leur fabrication l'acier que le commerce apporte de l'Inde, et dont nous venons de parler; on le trouve de meilleure qualité que celui du pays (Chardin, voy. en Perse, T. 4, p. 137).

(3) Anq. Zend-Av. T. 1, Part. 2, p. 329, 345 et suiv.



dustrie, cultivées avec plus ou moins de succès par les Perses. Aussi, à défaut de faits plus nombreux et plus positifs, j'ai dû me renfermer dans des généralités. Je vais m'occuper maintenant du commerce.

Deux époques principales se présentent, au premier aperçu, dans le commerce des peuples qui ont successivement dominé ces contrées : l'une antérieure, où aucune opinion religieuse ne gênait la navigation : l'autre postérieure, où la superstition y mettait des entraves. Nous n'avons aucune donnée sur les temps antérieurs aux Assyriens, sauf qu'il est probable que le culte de Boudha existait dans ce pays, comme dans l'Inde ; et il paraît n'avoir jamais permis la même influence aux prêtres, et par conséquent aux préjugés, que celui de Brahma, qui lui a succédé sur les rives du Gange. Les ressemblances de culte et même d'institutions, qui ont existé, à ces époques reculées, entre l'Inde et l'Éthiopie, sont une preuve qu'alors la navigation n'éprouvait pas d'entraves. ( 1 ). Les peuples qui habitaient vers les bouches de l'Euphrate

---

( 1 ) Cette question sera traitée avec plus de détails, dans le livre que je consacrerai aux Ethiopiens.

et de l'Indus, et qui s'étendaient sur les côtes du golphe persique, partageant ce même culte, devaient être aussi navigateurs, puisqu'aucun préjugé ne les privait de ce moyen de richesses. Mais, je le répète, ce sont des conjectures et non des faits démontrés.

Les Assyriens, le plus ancien des peuples de ces contrées, connus par l'histoire, paraissent aussi avoir pratiqué la navigation. Nous avons si peu de renseignemens positifs sur ce peuple, que nous sommes encore réduits à des conjectures; mais quelques faits leur donnent un degré de plus de vraisemblance qu'aux précédentes. M<sup>r</sup>. Heeren, qui a adopté cette opinion, a regardé un passage d'Isaïe comme pouvant fournir une preuve certaine en sa faveur (1): mais l'obscurité prophétique de cet ouvrage et son style figuré, s'opposeraient à ce qu'il puisse être considéré comme décisif, si d'autres faits ne venaient pas à son appui (2). Celui qui serait le plus concluant, s'il était pleinement démontré, serait la fondation, par une colonie de Chaldéens, de la ville commerçante de Gerrha,

---

(1) Is. c. 43, v. 14.

(2) Heeren Ideen, etc., P. 1. Div. 2, p. 172.

port de mer situé sur les côtes occidentales de la mer Erythrée ( 1 ). Une colonie porte, dans son nouveau séjour, les habitudes de sa métropole : celle d'un peuple cultivateur est essentiellement agricole, celle d'un peuple commerçant dirige son industrie vers des spéculations mercantiles. Gerrha commerçante serait donc un indice que ses fondateurs l'étaient ; et si ces fondateurs étaient réellement des Chaldéens, ou habitans de l'Assyrie, ce serait une preuve que le commerce, et la navigation qui en est une conséquence, fleurissaient chez eux. Cette ville de Gerrha a long-temps conservé un commerce florissant, Agatharchides l'a même considérée comme une de celles qui avaient le plus contribué à la richesse des Phéniciens, par le commerce que ses caravanes faisaient avec eux ( 2 ). D'autres faits nous ont déjà prouvé que les Assyriens n'admettaient pas le culte des élémens, qui, chez les Perses, mettait obstacle à la navigation ( 3 ) : ainsi rien, dans leurs opinions religieuses, ne gênait leur industrie commerciale.

---

( 1 ) Str. geogr. L. 16.

( 2 ) Phot. myriob. cod. 201, c. 50.

( 3 ) Voyez ci-dessus, p. 138.

On peut , enfin , considérer comme une preuve d'un grand commerce extérieur , l'existence des villes colossales de Ninive et de Babylone. Un pays réduit aux seules ressources de son agriculture , n'aurait pu ni exécuter des entreprises aussi gigantesques , ni enlever à la culture des champs le nombre des individus nécessaires pour les habiter. Il faut que leurs habitans y aient eu d'autres occupations productives des richesses , et ces occupations ne peuvent être que le commerce , et peut-être des manufactures dont les produits servaient à l'exportation. A la vérité , cela peut exister sans la navigation ; mais ces deux villes étaient situées sur deux fleuves navigables , l'Euphrate et le Tigre : un peuple chez qui aucun préjugé ne s'opposait à ce qu'il profitât de ces facilités , y aura certainement eu recours.

Si les historiens grecs étaient moins romanciers , dans ce qu'ils ont dit des Assyriens , on pourrait encore se servir de leur témoignage. Diodore prétend que Semiramis a établi plusieurs villes commerçantes sur les bords des fleuves et canaux navigables ( 1 ).

---

1 ( 1 ) Diod. Sic. L. 2 , c. 10.

Cette reine étant un personnage mythologique (1), elle n'a pas pu faire bâtir ces villes ; mais ce qu'on lui attribue peut être une tradition confuse, qu'à une époque ancienne, des villes commerçantes se sont élevées, sur les points où les facilités de la navigation appelaient leur existence.

Tels sont les faits dont je pense qu'on peut appuyer la conjecture, que sous la domination assyrienne, un commerce extérieur, dont la navigation était le véhicule, enrichissait ces contrées. Ils lui donnent de la vraisemblance, sans toutefois la transformer en une vérité démontrée.

L'établissement de la domination persane, dans ces mêmes contrées, a dû nécessairement y porter des changemens, dans leurs rapports avec les autres peuples. Les Perses, ainsi que nous l'avons vu au chapitre précédent, avaient pour base de leur religion le culte des élémens : l'eau était, après le feu, celui dont ils craignaient le plus la souillure, et aucune navigation ne pouvait avoir lieu, sans les exposer à cette profanation. J'ai déjà fait l'observation que leurs livres religieux

---

(1) Dupuis, orig. des cultes, T. 2, p. 210.

ne donnaient aucun précepte sur les moyens de s'en prémunir, comme ils l'ont fait pour le feu employé à l'exercice des arts, ce qui paraît un motif de penser que la navigation n'était pas tolérée par le culte, et ne l'étant pas, elle ne pouvait être que nulle ou languissante (1).

Les Perses en sentaient si peu les avantages, ou plutôt leurs superstitions les leur dérobaient si fort, qu'ils ont interrompu le cours de leurs fleuves par des barrages qu'Alexandre a fait enlever (2). Plus tard, Julien en a fait détruire aussi, dans sa courte expé-

(1) Varron, dans un de ses écrits qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous, mais que Pline a cités, comptait les Perses dans le nombre des peuples qui ont envoyé des colonies en Espagne (Pl. hist. nat. L. 3, c. 1). Ce fait, s'il pouvait être vrai, prouverait que les anciens Perses ont fait des voyages lointains; mais il n'est aucunement probable. Comment les Perses, peuple de l'intérieur de l'Asie, et qui ne se sont étendus jusqu'aux rivages de la mer, qu'après avoir adopté un culte qui leur interdisait la navigation, auraient-ils envoyé des colonies au-delà des mers, et surtout en Espagne? Varron avait peu d'instruction, et encore moins de critique; son érudition se portait sur les traditions romaines et ne s'étendait pas au-delà: il ressemblait au reste de sa nation.

(2) Str. geogr. L. 16. Arr. Exp. Alex. L. 7, c. 7. Roberts. Inde anc. p. 39.

dition contre les Persans (1) : ils étaient sur un autre point, ainsi la même mesure avait été multipliée. Quelques-uns y ont vu l'intention d'isoler la nation, comme l'on fait aussi les Egyptiens et divers peuples ; d'autres y ont vu des précautions de défense contre les invasions ennemies ; d'autres des ouvrages destinés à faciliter l'irrigation des terres, en élevant l'eau à leur niveau. Ce sont trois explications différentes du même fait, et une preuve de plus des incertitudes de l'histoire. La troisième opinion paraît être celle que le témoignage des voyageurs modernes rend la plus vraisemblable (2) ; mais il est possible aussi qu'il y ait eu plusieurs ouvrages, différens par leur nature et par leurs motifs. En admettant, toutefois, qu'ils ont eu tous pour objet l'irrigation des terres, il faudrait en conclure, que la navigation était sacrifiée à l'agriculture, puisqu'on n'avait pas craint d'obstruer pour elle le cours des fleuves, et d'empêcher ainsi le transport par eau des marchandises.

Un autre motif a été allégué de l'indiffé-

(1) Amm. Marc. L. 24, c. 1 et 3.

(2) Niebhur, voy. T. 2.

rence des Perses pour le commerce maritime, c'est qu'ils n'ont eu aucune ville considérable sur les bords du golphe persique (1). Peut-être que la conséquence qu'on a voulu en tirer n'est pas aussi réelle qu'on l'a supposée : car s'il n'y a pas eu des villes considérables, il y a eu des ports que les navigateurs étrangers ont fréquentés ; et auparavant, lorsqu'aucun préjugé ne portait obstacle à la navigation, les villes considérables étaient de même à une certaine distance des côtes. Le peu d'importance de ces ports, que le commerce n'a transformé dans aucun temps en villes considérables, naît de l'insalubrité de leur position, au milieu des marais formés par les attérissemens des fleuves. De nos jours encore, leurs habitans se réfugient à l'intérieur, pendant la saison la plus mal-saine de l'année.

Les Perses dont le berceau primitif, quoique voisin de la mer Caspienne, ne la touchait pas immédiatement, étaient réellement étrangers à la marine par leurs habitudes ; mais ils auraient pu se familiariser avec elle, lors de leur établissement dans les

---

(1) Amm. Marc. L. 23, c. 6.



régions méridionales, s'y trouvant au milieu de peuples qui y étaient adonnés, si les préjugés de leur culte n'y avaient pas été un obstacle. C'est ainsi qu'on peut expliquer comment la navigation s'est éteinte dans ces contrées, après y avoir existé auparavant. Les Persans actuels ont conservé cette ancienne indifférence, quoique leur culte actuel n'y influe sous aucun rapport ; mais elle est telle qu'au temps où Chardin a fait son voyage, ils n'avaient pas même une barque sur les deux mers qui baignent leur pays, la mer Caspienne et le golphe persique (1).

Divers motifs me portent à penser que le commerce lui-même, indépendamment de la navigation, a reçu peu d'encouragemens chez les anciens Perses. L'un d'eux surtout m'a paru remarquable, c'est le silence de leurs livres sacrés sur ce qui le concerne. Sous une théocratie, où ces livres embrassent les lois civiles et les préceptes du culte, ils peuvent être considérés comme un thermomètre des occupations du peuple, pour lequel ils ont été écrits. Or, il y est beaucoup parlé de l'agriculture, un peu de l'exercice des arts, et

---

(1) Chardin, voy. en Perse, T. 5, p. 327 et suiv.

il n'y est absolument rien dit du commerce, tant maritime qu'intérieur; ce silence me paraît équivaloir une preuve positive. La défense dont a parlé Anquetil, comme ayant été faite aux Perses, d'acheter pour revendre dans la même ville, n'existe pas dans le Zend-Avesta; il l'a puisée dans des commentaires sur la loi primitive (1). Si on veut la considérer, non comme une mesure de police, mais comme un règlement relatif au commerce; elle n'en est pas moins une addition faite postérieurement au code, et ne contredit nullement ce que j'ai dit plus haut de son silence.

Vers la fin de la domination des Perses, il paraît que le gouvernement a cherché à s'affranchir de ces préjugés isolateurs, qui nuisaient à la prospérité publique, et qu'il a eu l'intention de créer un commerce maritime. C'est du moins le motif qu'on peut soupçonner aux voyages de découvertes qu'il a fait exécuter. Les Perses n'ayant aucune habitude de la mer, il a dû en charger des navigateurs, nés chez d'autres peuples soumis à

---

(1) Anq. Zend-Av. T. 1, Part. 2, note des manuscrits, p. 28.

son empire: des Cariens, habitans des côtes de l'Asie mineure, furent choisis. Scylax reçut l'ordre de se rendre, avec ses vaisseaux, du fond du golphe persique jusqu'en Egypte, en longeant et étudiant les côtes (1): en ce moment-là ce dernier pays était tributaire des Perses. La nécessité d'envoyer un voyage de découvertes pour observer des parages aussi voisins, prouve qu'il n'y avait alors aucun commerce maritime, si ce n'est la fréquentation des marchés de la Perse, par quelques navigateurs étrangers. Il existe une relation de ce voyage, mais plusieurs savans ont élevé des doutes sur son authenticité; ils la jugent écrite à une époque beaucoup moins ancienne (2).

Un autre voyage a été exécuté, en même temps que celui de Scylax, pour reconnaître les côtes plus méridionales de l'Afrique (3); mais on n'a aucune connaissance de l'étendue et des résultats de cette navigation. La chute de l'empire des Perses ayant suivi de

(1) Herod. L. 4, c. 44.

(2) Larcher, note sur Hérod. L. 4, c. 44, et geogr. d'Hérod. art. Caryande.

(3) Herod. L. 4, c. 43.

près ces voyages, on ne peut pas apprécier l'influence qu'ils auraient eue sur le commerce de ces contrées.

Alexandre, après son invasion de la Perse, a aussi porté ses regards vers ces mers méridionales; mais ses vastes projets de conquêtes, arrêtés par sa mort, n'ont eu aucune influence ultérieure, si ce n'est par les déchiremens dont elle a été suivie. Aucun établissement européen ne s'y est formé d'une manière durable; aussi la navigation du golphe persique est restée ce qu'elle avait été auparavant (1).

---

(1) On a beaucoup parlé, dans nos temps modernes, de l'intention qu'Alexandre a eue d'ouvrir des relations au commerce, au moyen des nombreuses colonies qu'il a formées (Mont. Esprit des lois, L. 21, ch. 8. Voy. de Nérarque, traduit par Vincent, p. 9, 19 et 20. Roberts. Inde anc. p. 18); mais tout ce qu'on a dit à ce sujet ne m'a pas convaincu. Jamais on n'a formé des colonies commerçantes avec des vétérans. J'y vois bien plutôt l'intention qu'il a eue de placer des garnisons, pour contenir, dans l'obéissance, les pays conquis, et quelquefois aussi, celle d'écartier de son armée des mécontents, dont il craignait la contagion pour le reste de ses troupes (Quint. Curt. L. 7, c. 10 et 11. Just. hist. L. 12, c. 5. Arr. Exp. Alex. L. 4, c. 3 et 24. L. 5, c. 19 et 21. L. 6, c. 15. L. 7, c. 21, etc. Diod. Sic. L. 17, c. 30 et 41). Si ces villes avaient été fondées pour le commerce, et peuplées pour cela, leurs habitans n'auraient pas cherché à les quitter dès qu'ils ont appris sa mort (Quint. Curt. L. 9,

Mais si les Perses eux-mêmes n'ont pas navigué, les marchés qu'ils ont eus, sur leurs côtes, ont été fréquentés par des peuples navigateurs. L'auteur du Périple de la mer Erythrée, cite un établissement à l'embouchure de l'Indus, qu'il nomme *Emporium barbaricum* (1) : il devait tirer ce nom de quelqu'un des peuples de la côte orientale de l'Afrique, à qui les anciens ont donné celui de *Barbaria*, ou pays des Berberis (2). On sait que ces peuples ont été très-anciennement navigateurs et commerçans, et qu'ils ont long-temps continué à l'être. Sans doute qu'ils auront fréquenté ces côtes, et que, s'ils n'y ont pas formé cet établissement, leur habitude d'y venir, aura été la cause du nom qu'on lui a donné.

Les navigateurs de Gerrha, cette ville que les anciens regardaient comme une colonie des Chaldéens, ont aussi été les agens actifs de ce commerce. Ils remontaient l'Euphrate

c. 7. Diod. Sic. L. 17, c. 53. L. 18, c. 7) : si, au contraire, elles n'ont été que des postes militaires, il n'y a rien qui surprenne dans cet empressement à les abandonner.

(1) Per. Erythr.

(2) Il sera parlé, avec plus de détails, de ces peuples dans le livre où je traiterai des Ethiopiens.

aussi haut que les barrages le leur permettaient, pour y porter leurs marchandises, et sans doute pour y recevoir, en échange, celles du pays et celles qui, venues de plus loin, l'avaient traversé (1). Les habitans des îles de Tylos et d'Aradus, que beaucoup de probabilités doivent faire considérer comme les ancêtres des Phéniciens (2), ont aussi exploité ce commerce (3). Ils avaient, dit Théophraste, dans leurs îles le bois nécessaire pour leurs constructions navales (4); mais le fait ne paraît pas vraisemblable à, cause de leur peu d'étendue. Il est bien plus probable que leurs relations avec l'Inde suppléait à l'insuffisance de leurs ressources locales, et je le penserais, avec d'autant plus de fondement, qu'à une époque postérieure, les bois de construction étaient compris dans le nombre des objets que la Perse recevait de l'Inde (5). Théophraste

(1) Str. geogr. L. 16.

(2) Elles seront développées dans le livre consacré aux Phéniciens, qui termine ce volume.

(3) Str. geogr. L. 16. Geogr. minor. Huds. T. 1, p. 60. Arr. Exp. Alex. L. 7, c. 7. Per. Erythr. Pl. hist. nat. L. 6, 28.

(4) Theoph. hist. plant. L. 5, c. 6. Pl. hist. nat. L. 16, c. 41.

(5) Per. Erythr.

n'a eu des notions de ces contrées, que par quelques-uns des Grecs qui avaient suivi Alexandre; plusieurs des faits qu'il en a' appris sont exacts, mais il est probable que pour le bois consommé à Tylos, ils auront confondu celui importé par le commerce, avec celui que produisait le sol.

Au temps où l'auteur du Périple de la mer Erythrée l'a écrit, les marchés maritimes de la Perse étaient un point intermédiaire, où on portait de l'Inde des bois de construction, d'autres bois plus précieux, tels que l'ébène, du cuivre et quelques autres objets de moindre importance: on y portait de l'Arabie de l'encens et des perles; et on y chargeait pour l'Inde, de la pourpre, des étoffes, du vin, des dattes, de l'or et des esclaves; plusieurs de ces marchandises y venaient de l'Europe, les autres étaient des produits du pays (1). Il est évident que cet auteur a seulement indiqué les marchandises principales, et que d'autres, qu'il a passées sous silence, entraient aussi dans ces échanges.

Les mêmes préjugés qui mettaient obsta-

---

(1) Per. Erythr.

cle au commerce maritime des Perses, n'existaient pas pour les communications par terre. Bactres, cet antique séjour des chefs de leur gouvernement, avant la fondation de leur empire, a été aussi le centre d'un commerce actif. Mais y a-t-il commencé à cette époque ancienne, par l'influence qu'une métropole exerce toujours par ses consommations, ou y est-il né depuis, par l'influence de sa position géographique, qui la rendait centrale pour plusieurs routes : c'est ce qu'il est difficile de décider ? Cependant, d'après les renseignemens obscurs et romanesques que nous puisons chez les annalistes persans, c'est parce que Bactres était frontière du Touran, pays avec lequel les rois de Perse étaient presque toujours en guerre, qu'ils avaient choisi ce séjour. Une ville frontière, exposée à de fréquentes attaques, devient difficilement un centre d'opérations commerciales ; aussi, je pencherais pour l'opinion que le commerce s'y est développé à une époque postérieure. Il n'est pas cependant impossible que l'habitude, prise alors, de conduire des marchandises vers ce centre de consommation, ait été la première origine du commerce, qui ensuite s'y est fixé.

Cette



Cette ville, située près de l'Oxus, était le point central de plusieurs routes commerciales, qui donnaient de l'activité à son propre commerce (1). De Bactres, les marchandises destinées pour la Perse, passaient en caravanes par l'Arie et l'Hyrcanie (2). Des caravanes en partaient aussi pour aller exploiter le commerce des régions plus orientales: M<sup>r</sup>. Heeren a fondé sur la durée de leur voyage, l'opinion qu'elles allaient jusqu'aux frontières de la Chine, et s'est servi de cette circonstance pour expliquer, d'une manière ingénieuse, le conte de Ctésias sur les dangers de ceux qui allaient chercher de l'or dans les déserts de l'Asie (3).

D'autres directions du commerce partaient de Bactres pour se diriger vers l'Europe: Strabon a parlé des caravanes qui delà transportaient, avec des chameaux, les marchandises de l'Inde jusque chez les Aorses, peuple voisin des Palus méotides, et jusqu'à

(1) Str. geogr. L. 11.

(2) Str. geogr. L. 11.

Du temps de Chardin, les caravanes pour l'Inde traversaient ces mêmes contrées (Chardin, voy. en Perse, T. 2, p. 347).

(3) Æl. hist. anim. L. 4, c. 27. Heeren Ideen, P. 1, Div. 1, p. 197.

l'embouchure du Tanais. ( 1 ). D'autres communications avaient lieu par eau: depuis Bactres les marchandises descendaient l'Oxus, traversaient la mer Caspienne, remontaient ensuite le Cyrus, et après un trajet par terre, descendaient par le Phase en Colchide, sur les bords de la Mer-Noire ( 2 ).

Il paraît que cette direction du commerce remonte aux époques les plus anciennes. Le voyage des Argonautes est évidemment une allégorie astronomique ( 3 ); mais le choix que ses auteurs ont fait de la Colchide, pour le terme de leur navigation, prouve qu'à l'époque très-ancienne, où cette fable a été imaginée, elle était riche par le commerce qui y faisait abonder les métaux. L'explication proposée par quelques auteurs, qui ont cru voir, dans la toison d'or, une allusion à la récolte qu'on faisait de ce métal, dans les rivières, au moyen de peaux de moutons garnies de leur laine, est aussi mesquine que peu vraisemblable ( 4 ). Une autre

( 1 ) Str. geogr. L. II.

( 2 ) Pl. hist. nat. L. 6, c. 19. Sol. Polyh. c. 30. Str. geogr. L. II. Arr. Exp. Alex. L. 6, c. 17. Ptol. geogr. L. 6, c. 13.

( 3 ) Dupuis, orig. des cultes, T. 1, p. 458 et suiv.

( 4 ) Str. geogr. L. II. Arr. bell. ext. L. II, c. 103.

explication a aussi été proposée, au moyen des mines abondantes qui existaient dans ce pays-là ( 1 ); elle serait plus admissible que la précédente, si on connaissait des mines en exploitation dans ces contrées; mais il n'en existe aucune ( 2 ). Au milieu de ces opinions différentes, j'ai choisi celle qui m'a paru la plus simple, celle d'attribuer les richesses de la Colchide au commerce. En effet, les côtes de la Mer-Noire ont été très-anciennement couvertes de villes riches et florissantes ( 3 ): elles étaient la plupart colonies des Grecs insulaires et asiatiques, notamment de ceux de Milet ( 4 ). Pline cite dans leur nombre Dioscurias, où l'affluence des marchands étrangers était telle, qu'on y employait des interprètes pour trois-cents idiomes différens ( 5 ): il y a certainement de l'exagération dans ce nombre: Strabon dit qu'il en fallait soixante et dix; c'est moins, mais c'est en-

( 1 ) Str. geogr. L. 11.

( 2 ) Chardin, voy. en Perse, T. 1, p. 186.

( 3 ) Str. geogr. L. 11. Pl. hist. nat. L. 6, c. 5.

( 4 ) Pl. hist. nat. L. 4, c. 9 et 12. Arr. Per. port. eux. Str. geogr. L. 7 et 15. Diod. Sic. L. 14, c. 31. Ephor. sive Scymn. v. 55, 61, 731, etc.

( 5 ) Pl. hist. nat. L. 6, c. 5.

core beaucoup : Hérodote réduit à sept le nombre de ceux qui étaient nécessaires dans tous les ports de la Mer-Noire ( 1 ). Auquel de ces nombres qu'on s'arrête, il en résulte toujours des relations étendues, et une affluence de commerçans étrangers, venus de pays dont les langues différaient entr'elles.

Mais les Phéniciens ont fréquenté les côtes de cette mer, et y ont peut-être formé des établissemens, à une époque antérieure à ceux des Grecs, dont nous venons de parler. Les anciens ont aussi fait mention d'une très-ancienne colonie d'Egyptiens, qui s'est établie en Colchide ( 2 ). Sa formation, si elle tire réellement d'eux son origine, a nécessairement dû précéder l'époque où leur théocratie les a isolés. Mais elle peut aussi avoir été formée par les Ethiopiens, à l'époque où ce peuple a fait ses irruptions dans les pays situés au nord de la Méditerranée ( 3 ).

Les relations de commerce qui ont existé entre les bords de la Mer-Noire et l'intérieur

( 1 ) Herod. L. I, c. 203.

( 2 ) Diod. Sic. L. I, c. 16. Herod. L. I, c. 102 et seq. Str. geogr. L. I. Dion. perieg., v. 689.

( 3 ) Je dois renvoyer, pour de plus amples développemens, au livre que je consacrerai aux Ethiopiens.

de l'Asie, d'un côté: de l'autre, avec les peuples navigateurs de l'Europe, sont un fait démontré par trop de témoignages, pour qu'on puisse le révoquer en doute. Elles remontent aux époques les plus reculées, puisque la fable du voyage des Argonautes paraît s'y lier: elles ont attiré, dans cette mer, les Phéniciens, et après eux, les Grecs commerçans de l'Asie mineure et des îles. Athènes, en des temps moins anciens, y a surtout été chercher les denrées que son territoire lui refusait. Sous les Romains ce commerce a encore existé; mais il a été moins actif, parce que les guerres, que leur ambition multipliait, ont plus d'une fois atteint les régions voisines (1). Au temps du Bas-Empire ce commerce a pareillement existé, puisque la plus grande partie de la soie, consommée en Europe, venait par cette route (2); et les peuples qui habitaient les côtes voisines du Phase, y puisaient leurs richesses (3). Mais les guerres fréquentes des Perses, qui dispu-

---

(1) Pl. hist. nat. L. 4, c. 12. Arr. Per. pont. eux.

(2) Phot. myriob. cod. 64. Stritt. mem. popul. e script. byzant. T. 3, p. 47.

(3) Agath. hist. L. 3, c. 3 et passim.

taient ces contrées à l'empire d'orient, y ont porté de fréquentes interruptions (1). C'est ce commerce qui a conduit les Gênois dans la Mer-Noire, et qui leur a fait porter leur attention sur Constantinople, que sa position en rendait l'arbitre, puisqu'elle pouvait en défendre l'accès (2). C'est par cette route qu'ils recevaient une grande partie des épiceries qu'ils ont versées dans les différens marchés de l'Europe (3). Les richesses qu'ils ont acquises dans ce commerce, sont connues par le témoignage des auteurs contemporains (4).

Depuis la découverte du Cap de Bonne-Espérance, et surtout depuis qu'on s'est familiarisé avec la longueur de cette navigation, la route de commerce, dont nous venons de tracer les phases, a été progressivement abandonnée. Nous voyons cependant des voyages, qui y ont été faits au seizième siècle. En 1558, Jenkinson a pénétré de la

---

(1) Stritt. mem. popul. e script. hist. byzant., T. 4, p. 32 et seq.

(2) Stritt. mem. popul. e script. byzant. T. 4, p. 163 et seq.

(3) Mag. encicl. Dec. 1808.

(4) Niceph. Greg. L. 13, c. 12. L. 18, c. 2, etc.

mer Caspienne dans l'Oxus, et a rencontré, au marché de Boghar, des marchands indiens venus des bords du Gange (1) : ce négociant avait suivi la route tracée par le géographe Ptolémée (2). Il ne paraît pas que ses tentatives aient eu des imitateurs : car il ne faut pas donner ce nom à une ridicule ambassade des Hambourgeois, qui n'a eu aucune suite (3). La nécessité de suivre ses marchandises sur cette route, ne pouvait convenir qu'aux négocians asiatiques, qui comptent la perte du temps pour rien, et les fatigues pour peu de choses (4). Les négocians européens, qui font entrer le temps dans le calcul des dépenses, et qui ne sauraient pas faire ces longs déplacements avec la parcimonie des orientaux, ont abandonné cette direction du commerce, qui, de nos jours, ne sert plus qu'aux besoins intérieurs de ces contrées.<sup>1</sup>

D'après l'ancienneté de ces communica-

(1) Coll. de Purchass, p. 24.

(2) Ptol. geogr. L. 6, c. 13.

(3) Chardin, voy. en Perse, T. 8, p. 85. Olcarius, voy. en Moscovie, T. 1, p. 51 et suiv.

(4) Forster, voy. au Kaschmyr. Chardin, voy. en Perse, T. 4, p. 167.

tions, où les commerçans européens venaient acheter, sur les bords de la Mer-Noire, des marchandises de l'intérieur de l'Asie, il se présente une question curieuse à résoudre, c'est comment les productions de l'Inde ont été connues si tard en Europe. Les Grecs recevaient la cannelle, par cette voie, au temps de Théophraste (1) : mais il ne cite que cette épicerie, et paraît n'avoir pas connu les autres (2). Ni le sucre, ni l'indigo, ni les toiles de l'Inde, ne paraissent pas non plus avoir été connus en Grèce de son temps. Quelques siècles plus tard, les Romains n'en avaient encore qu'une connaissance imparfaite, et le peu qu'ils en recevaient, était à des prix excessifs (3). Le poivre n'a commencé à être d'un usage un peu général, que vers la fin de l'empire romain, puisqu'au temps où Plutarque a écrit, plusieurs vieillards répugnaient encore à en faire usage (4);

(1) Theoph. hist. plant. L. 9, c. c. 7.

(2) Galien, qui a écrit plusieurs siècles après, puisqu'il est postérieur à Pline, a connu la muscade, le macis et d'autres épiceries encore, si même il n'a pas connu toutes celles que nous avons (Gal. de simpl. medic. facult. passim.).

(3) Pl. hist. nat. L. 12, c. 14.

(4) Plut. Symp. L. 8, §. 9.



cependant nous voyons que Galien, contemporain de Marc Aurèle, en a recommandé le mélange dans les mets, comme une chose salubre ( 1 ).

Pline a fait observer que les poésies d'Homère ne font mention ni d'aromates, ni d'encens, ce qui est exact; et en effet, il n'y a que l'ivoire, parmi les productions particulières aux pays situés entre les tropiques, dont il ait parlé ( 2 ). Mais Pline s'est trompé, lorsqu'il a ajouté que c'est depuis l'époque seulement; où Alexandre a trouvé des parfums dans la tante de Darius, que ce goût a commencé chez les Grecs ( 3 ). Est-il croyable que les peuples voluptueux des républiques grecques de l'Asie, aient attendu si long-temps pour en adopter l'usage : eux qui avaient des relations journalières avec les Perses? et si eux l'avaient adopté, comment n'ont-ils pas été imités par les Grecs d'Europe, qui fréquentaient leurs ports pour le commerce, et qui souvent y ont porté leurs armées pour les protéger? D'ailleurs, il suffit d'ouvrir les ouvrages des Grecs

---

( 1 ) Gal. de atten. diæta, c. 5.

( 2 ) Hom. Il. L. 4, v. 141.

( 3 ) Pl. hist. nat. L. 13, c. 1.

antérieurs à Alexandre, pour se convaincre que l'usage des parfums leur était connu et même familier (1). Pline aurait dû se borner à dire, que l'expédition d'Alexandre a contribué à répandre ce goût, au lieu de prétendre qu'elle l'avait créé, alors son assertion aurait paru vraisemblable.

Mais les faits qui précèdent, prouvent que le goût des produits de l'Inde s'est propagé avec lenteur. Les commerçans font rarement la spéculation de porter des objets nouveaux pour en provoquer le désir; ils attendent qu'il y ait des demandeurs qui leur garantissent une espèce de certitude de la vente. Comme il paraît que très-peu de Grecs ont pénétré jusque dans l'Inde, où ils auraient pu, pendant un séjour plus ou moins prolongé, prendre l'habitude des produits de cette contrée, et ensuite, à leur retour, les demander au commerce; c'est dans le petit nombre de ces demandeurs, que je trouve l'explication la plus simple, qu'on peut donner, de cette lenteur avec laquelle le goût s'en est développé. Ce serait un motif de plus de penser que les doctrines indiennes n'ont pénétré en Europe, que par leur ex-

---

(1) Aristoph. Lysist. v. 914 et passim.

tension dans des pays intermédiaires, et non par des rapports immédiats avec l'Inde; car ces derniers auraient entraîné des relations fréquentes, auxquelles l'échange des productions n'aurait pas tardé de se lier.

On pourrait faire l'objection que la connaissance et l'usage des productions de l'Inde ont existé dans les temps reculés, où ces communications ont eu lieu; mais qu'ensuite, de longues convulsions politiques en ont effacé le souvenir, par l'impossibilité de se les procurer. Mais cette hypothèse aurait peu de probabilité: car le commerce, quel que soit l'état de guerre où sont les pays intermédiaires, trouve toujours quelques moyens de faire passer des marchandises, sur lesquelles il espère des bénéfices: seulement il les transporte en moindres quantités, et se récupère, par leur prix élevé, de tous ses frais et de ses périls.

Ces réflexions, qui précèdent, se rattachent à la Perse, quoiqu'il n'en ait pas été parlé depuis quelques momens, parce que c'est elle qui était l'intermédiaire du commerce, qui portait les produits de l'Inde jusqu'aux bords de la Mer-Noire; et lors même que ses habitans n'en auraient pas été les fac-

teurs, les bénéfices du transit devaient ajouter à ses richesses locales. Mais nous n'avons aucune donnée certaine sur la part positive que les Perses y ont prise.

D'autres directions du commerce formaient des communications de l'Inde avec l'Europe, par leurs provinces méridionales. Les commerçans de Gerrha remontaient l'Euphrate aussi haut que les barrages le permettaient : d'autres peuples navigateurs imitaient vraisemblablement leur exemple (1). Là, les marchandises, qui n'étaient pas destinées à circuler dans l'intérieur, étaient transportées par des chameaux chez les Phéniciens. On y joignait sans doute d'autres marchandises qui avaient été transportées par terre, soit depuis l'Inde même, soit depuis l'Indus; et d'autres aussi qui provenaient des différentes provinces de l'empire. Babylone, et Séleucie depuis qu'elle a été fondée, étaient les points du départ; elles l'étaient aussi de l'arrivée de tout ce que les commerçans recevaient en échange. Ces caravanes, dit Strabon, devaient payer de forts droits aux Arabes, habitans des déserts qu'elles devaient traverser, afin de n'être pas inquiétées (2). Mais il est à

---

(1) Str. geogr. L. 16.

(2) Str. geogr. L. 16.

remarquer que cet auteur ne fait aucune mention de Palmyre, qui devait être un point intermédiaire pour ce commerce. Faut-il en conclure, qu'à l'époque où il a vécu, cette ville n'avait qu'une existence obscure? Si, cependant, elle est, comme il le paraît, la même que Thadmor, centre du commerce au temps de Salomon (1), son origine remonte à des époques bien reculées.

Le commerce seul a pu créer Palmyre dans une oasis de médiocre étendue, au milieu de déserts incultivables, et il a dû y avoir une bien grande activité, puisqu'il y a développé des richesses immenses, attestées par la grandeur des édifices, dont on admire encore les ruines. Son gouvernement, qui tirait toutes ses ressources du commerce, était intéressé, non-seulement à conserver son indépendance de ses voisins, mais encore à se maintenir en paix avec eux; car l'état de guerre, qui interromp les relations mercantiles, ou du moins qui les rallentit, aurait tari ses revenus, puisque la situation de cette ville ne permettait que cette seule industrie à ses ha-

---

(1) Paral. L. 2, c. 8, v. 4. Rois, L. 1, c. 9, v. 18. Jos. ant. Jud. L. 8, c. 2.

bitans (1). Comme elle était située entre les Parthes et les Romains, il aurait été important, pour ces deux peuples rivaux, de conserver cette puissance intermédiaire, intéressée à maintenir la paix entr'eux, et à portée de se rendre médiatrice dans le cas où quelques différens seraient venus la troubler (2). Mais posséder des richesses était un crime aux yeux des Romains, les trésors de Palmyre appelèrent leurs armes, et la destruction de cette ville est une tache à la mémoire d'Aurélien. Ce boulevard cessa d'exister, et ces régions, où un peuple industrieux aurait continué des relations utiles, devinrent une frontière disputée : le commerce cessa d'y trouver de la sécurité, et chercha des lieux plus paisibles : Palmyre ne se releva plus ; mais ses ruines prouvent encore sa grandeur passée.

Quelques villes, qui ont été commerçan-

(1) Pl. hist. nat. L. 5, c. 25.

(2) Cette vérité a été clairement énoncée par Pline : *Palmyra urbs nobilis situ, divitiis soli et aquis amans, vasta undique ambitu arenis includit agros, ac velut terris exempta, et e rerum natura privata, sorte inter duo imperia summa Romanorum Parthorumque, et prima in discordia semper utrimque cura* (Pl. hist. nat. L. 5, c. 21).

tes, ont dû cet avantage à leur position qui les plaçait à portée de cette direction du commerce. Pline nomme Carrha, où, de son temps, il y avait un grand débit de marchandises de l'Inde, et notamment d'aromates (1). Arrien nomme Ecbatane, qui peut aussi avoir dû son commerce à l'avantage d'avoir été long-temps une résidence des rois (2). Ammien Marcellin a parlé plus tard de Batné, où une grande foire attirait, en Septembre, une foule de commerçans de différens pays; et c'étaient aussi les produits de l'Inde, qui étaient le principal objet de leurs spéculations (3). D'autres villes, soit simultanément, soit à d'autres époques, ont certainement participé aux avantages de ce commerce; mais il nous manque trop de renseignemens pour pouvoir en développer toutes les phases. Les anciens n'ont jamais parlé du commerce qu'incidemment, et sans en avoir senti l'importance politique: ils n'y ont vu

(1) Pl. hist. nat. L. 12, c. 17 et 40.

(2) Arr. Exp. Alex. L. 4, c. 2.

(3) Amm. Marc. L. 14, c. 3.

Dans le nombre de ces produits devaient être les pierres précieuses, que l'Inde fournissait, et que l'Europe recevait par cette voie (Ctes. Ind. c. 5).

qu'un moyen de fortune pour les particuliers, sans apercevoir ses connexions avec la fortune publique.

Une autre direction du commerce formait les communications de Gerrha, de Tylos, et des autres marchés du golphe persique, avec les Phéniciens, en longeant les frontières méridionales de la Perse, ou plutôt en traversant des cantons voisins, occupés par les Arabes. Cette direction du commerce est des plus anciennes, si, comme il est probable, les Ismaéliens, à qui Joseph a été vendu, étaient les agens de ces relations, qui intéressaient aussi la partie septentrionale de l'Égypte (1). Comme cette direction du commerce concerne plus particulièrement les Arabes, c'est dans le livre où je traiterai de ce peuple, que je m'en occuperai; je me borne seulement à l'indiquer ici.

Dans tout ce qui précède, nous avons principalement considéré la Perse comme un intermédiaire entre l'Europe et les régions plus orientales, parce que c'est sous ce point de vue, que les anciens nous ont fait connaître

---

(1) Gen. c. 37, v. 25.



tre quelques-unes des grandes directions du commerce qui la traversaient ; mais son territoire fournissait aussi des produits qui servaient à l'exportation, et qui donnaient à ses habitans une part active dans ce commerce. Nous avons déjà parlé, sous ce point de vue, des tissus et de l'acier que les Romains en ont reçus ; il faut y ajouter aussi quelques objets de drogueries ( 1 ), dont l'usage s'est introduit à Rome, et dont le charlatanisme des médecins a abusé, lorsque de riches malades pouvaient en payer le prix ( 2 ). Quelques pierres précieuses étaient aussi produites par le sol de la Perse ( 3 ) ; mais le plus grand nombre et les plus précieuses venaient de l'Inde.

Les anciens ont enfin parlé de quelques directions secondaires du commerce, qui paraissent plutôt avoir été des transports intérieurs de denrées. Ainsi, les Arméniens descendaient l'Euphrate avec des bateaux,

( 1 ) Pl. hist. nat. L. 12, c. 19, 28, 29, 40. L. 19, c. 15. L. 21, c. 72. L. 22, c. 48. Gal. de simp. medic. facult. L. 6, c. 22. L. 7, c. 14, 88. L. 8, c. 24.

( 2 ) Pl. hist. nat. L. 29 ad init.

( 3 ) Pl. hist. nat. L. 37, c. 8, 18, 19, 33, 36, 39, 48, 59, 70.

dont la carcasse était en bois et les doublages en cuirs. Arrivés à leur destination, ils détruisaient ces bateaux, en vendaient les bois, et emportaient les cuirs pour les employer à en construire d'autres. Hérodote, qui nous fournit ces détails, dit que le vin formait une partie principale de leurs cargaisons (1). C'était par conséquent un écoulement de denrées sur Babylone, centre immense de consommation ; mais le commerce n'entraînait pour rien, ou du moins que pour fort peu de choses dans ces transports, puisque ces Arméniens n'emportaient aucune marchandise à leur retour dans leur patrie. Sans doute qu'elle recevait plus facilement par Bactres, les objets que son sol ne produisait pas.

Il est aussi parlé d'un centre de commerce à Gordium, ville située au centre de l'Asie mineure, et à portée également des ports situés sur la Mer-Noire et sur la mer Méditerranée (2). Mais nous n'avons aucuns détails sur la nature des opérations qui s'y faisaient.

Si les anciens Perses ont paru donner un

(1) Herod. L. 1, c. 194.

(2) Tit. Liv. L. 38, c. 18.

médiocre intérêt au commerce, il n'en est pas de même des Persans de la seconde dynastie. Il paraît qu'ils ont conservé les anciens préjugés contre la navigation, parce qu'ils tenaient à leur culte, auquel ils s'étaient attachés avec un renouvellement de ferveur. Il est certain du moins qu'il n'est parlé d'aucun vaisseau de cette nation, dans la note que l'auteur du *Periple* de la mer Erythrée donne des navigateurs, qui fréquentaient les différens marchés de l'Arabie, de l'Inde, et du golphe persique. Nous ne voyons pas non plus que les Persans aient insulté, avec une marine, les côtes orientales de l'Egypte, soumise depuis Auguste à l'empire Romain, et depuis Constantin, à celui d'Orient. Ce moyen de diversion si puissant, parce qu'il aurait inquiété pour les subsistances de Rome et de Constantinople, qui reposaient alors uniquement sur les champs de l'Egypte, n'aurait pas échappé à un peuple navigateur. Il en est de même sur les côtes de la Mer-Noire; ils y ont souvent assailli les sujets de l'empire de Constantinople: plus d'une fois ils y ont détruit ou expulsé ses armées; mais nous ne voyons aucune tentative qu'ils aient faite pour créer une marine sur cette mer, et as-

surer ainsi leur domination dans ces contrées, en multipliant leurs moyens de résistance.

Mais les Persans n'ont pas montré la même indifférence pour le commerce de terre. L'empire d'Orient, agité par des querelles théologiques, qui n'auraient été que ridicules, si des persécutions ne les avaient pas ensanglantées, perdait de vue le commerce et les arts. Les empereurs multipliaient les fausses mesures pour conserver les débris d'une industrie, que l'intolérance et des fautes en administration avaient éteinte, ou forcée à s'éloigner (1). Les Persans, plus sages, avaient profité de ces fautes, et les avaient fait servir à leurs succès. Le commerce d'Alexandrie, qui avait été long-temps le centre des relations avec l'Inde, avait perdu toute son activité, sans que les besoins qu'on s'était fait de ces productions, eussent cessé en même temps. Mais les Persans avaient attiré cette industrie dans leur pays, et l'avaient transformée en un monopole, relativement à l'Europe; aussi étant devenus les maîtres des

---

(1) On verra beaucoup de détails sur ces fautes dans le livre que je consacrerai à l'empire romain.

prix, ils les élevaient au taux le plus exagéré (1).

Justinien, jaloux de voir dans les mains de ses rivaux de puissance, et ses ennemis naturels, un commerce qui les enrichissait aux dépens de ses sujets, voulut faire naître une concurrence qui diminuât leurs avantages. Maître, comme il l'était, de l'Egypte, il aurait pu y ranimer le commerce de la Mer-Rouge, si actif sous les premiers empereurs de Rome; y créer une flotte au moyen des bois de l'Asie mineure, dont il pouvait disposer; et encourager les entreprises des négocians d'Alexandrie par des secours sagement ménagés. Telles étaient les mesures qu'il aurait dû prendre; mais il aurait fallu, pour cela, sortir des vues rétrécies qui avaient éteint le commerce avant lui: et de pareilles conceptions étaient au-dessus de ses talens. Aussi, voulant faire naître cette concurrence, qu'il désirait opposer aux prétentions des Persans, il s'est borné à envoyer une ambassade au roi d'Ethiopie, pour l'inviter à faire faire ce commerce par

---

(1) Proc. hist. L. 3, c. 25.

ses sujets (1). Cette mission n'a eu aucun résultat, et les Persans sont restés les maîtres de leur monopole (2).

Des diverses branches de commerce, que les Persans avaient eu l'art de concentrer chez eux, celui de la soie paraît avoir le plus attiré l'attention de Justinien. L'usage en augmentait tous les jours, et faisait sortir chaque année des sommes considérables de l'empire. Comme c'est sous son règne que les chenilles qui la produisent, ont été apportées en Europe, je saisisai cette occasion pour en parler avec quelques détails.

Les Persans fournissaient-ils seulement aux Grecs la soie qu'ils recevaient des Chinois, ou bien avaient-ils introduit cette industrie chez eux, et fournissaient-ils au commerce, en tout ou en partie, celle qu'ils récoltaient eux-mêmes? Les opinions, quoique partagées sur cette question, paraissent cependant pencher pour le premier avis: on croit assez communément que les premiers

---

(1) Phot. myriob. cod. 3. Proc. bell. pers. L. 1, c. 16.  
Suidas voce *Seres*.

(2) Proc. bell. pers. L. 1, c. 16.

œufs de vers à soie, qui ont été apportés à Justinien, sont venus de la Chine; mais cette manière de voir me paraît difficile à concilier avec les faits.

Long-temps avant l'époque où Justinien a vécu, des vers à soie paraissent avoir été importés en Grèce; mais ces premiers essais ont été abandonnés par des causes que nous allons examiner. Aristote, dont l'histoire des animaux est un des plus beaux ouvrages, après avoir décrit les métamorphoses de la chenille, dit que les femmes de l'île de Cos avaient l'industrie d'employer les fils, dont certaines chrysalides sont enveloppées, pour en former des tissus d'un grand prix (1). Pline a copié ce passage sans y rien ajouter, et d'autres auteurs en ont fait autant (2). Mais Pline, qui, d'après sa manière de travailler, entassait, dans sa compilation, ce qu'il avait remarqué dans ses lectures, sans coordonner entr'eux ses extraits, a dit, dans un autre endroit, que c'étaient les femmes de l'île de Ceos, chez qui existait cette indus-

(1) Arist. hist. anim. L. 5, c. 19.

(2) Pl. hist. nat. L. 11, c. 27. Clem. Alex. pxd. L. 2, c. 10. Isid. Etym. L. 19, c. 22.

trie, et que les Assyriens la possédaient aussi (1). Cette manière différente d'écrire le nom de l'île, prouve qu'il avait puisé ces deux notions à des sources différentes, sans faire attention que c'était le même fait (2): mais il résulte de cette seconde version, que les vers à soie existaient alors en Assyrie.

Quelques personnes ont pensé que l'insecte qui fournissait, à ces femmes, la matière première de ces tissus, n'était pas le véritable ver à soie; mais bien quelque chenille européenne, dont la chrysalide avait une enveloppe soieuse (3). Cette opinion n'est nullement fondée; on sait les tentatives infructueuses de Réaumur et d'autres naturalistes, qui ont cherché à utiliser la soie de nos chenilles: aucune d'elles n'en donne qui ait la longueur et la consistance nécessaire pour en former des tissus. D'un autre côté, il n'est nullement vraisemblable que ces femmes de Cos ou Ceos, aient pu recevoir direc-

(1) Pl. hist. nat. L. 11, c. 26.

(2) Il a existé une autre île de Ceos, ou Cen, dans le voisinage de l'Eubée; mais l'île de Cos ayant aussi porté ce nom (Geogr. d'Hérod. art. Cos), il est vraisemblable que c'est d'elle dont Pline a voulu parler, et non de la précédente.

(3) Gibb. hist. de la décad. ch. 40.



tement des œufs de vers à soie de la Chine: il est plus probable qu'ils leur ont été apportés de l'Assyrie, ou de quelque autre province de la Perse, où cette industrie avait été introduite antérieurement.

Mais on demandera comment les vers à soie, une fois introduits dans cette île, ne se sont pas propagés dans le reste de la Grèce, et delà dans toute l'Europe? Des diverses explications qu'on peut donner de ce fait singulier, la meilleure est le peu de disposition que les Grecs ont eue pour l'exercice des arts. Le tissage était chez eux un travail domestique, et non une industrie liée à des spéculations commerciales, dès lors exercée par des hommes. Les femmes vivaient retirées dans l'intérieur de leur maison; elles communiquaient peu entr'elles, et encore moins avec les hommes. De cette manière, une industrie nouvelle, que le hasard a pu introduire chez quelques-unes d'entr'elles, a dû se propager bien plus lentement, que chez une nation qui aurait eu d'autres habitudes sociales. Cette industrie de la soie, concentrée à Cos, s'y est éteinte, soit parce que le goût de ces tissus ne s'est pas étendu dans le reste de la Grèce, soit

pendant les convulsions politiques, dont cet Archipel a si souvent été le théâtre, pendant les guerres des Grecs entr'eux et contre les Perses, puis entre les successeurs d'Alexandre, et ensuite entre les Romains et les peuples de l'Asie. On ne sait pas positivement l'époque où cette industrie a cessé d'exister; ce qu'il y a de certain, c'est que son abandon a dû précéder de long-temps celle où la mode de la soie a commencé chez les Romains, puisqu'elle n'a pas réveillé, dans cette île, le souvenir qu'elle y avait existé antérieurement, et n'a pas fait naître le désir de la ranimer.

Depuis la fin de la république, jusqu'au temps où Justinien a régné, les Romains ont reçu la soie des régions orientales. C'est delà que les œufs de vers à soie ont été apportés à cet empereur : les uns ont dit par des moines qui venaient d'un long voyage (1); d'autres, avec plus de probabilité, par des Persans qui venaient de leur pays (2), puisque divers témoignages prouvent que

---

(1) Proc. bell. pers. L. 1, c. 16.

(2) Phot. myriob. cod. 64. Stritt. mem. popul. e script. byzant. T. 3, p. 45 et seq.

cette industrie y existait ( 1 ). Une fois introduits dans les pays baignés par la Méditerranée, les vers à soie s'y sont multipliés avec une telle rapidité, que la soie récoltée a bientôt suffi aux besoins, et a rendu inutile celle dont les Persans avaient fait jusqu'alors le monopole.

Peut-être aurait-il été possible de donner quelques développemens de plus à ce que j'ai dit du commerce et des arts exercés par les peuples de la Perse ; mais je crois de n'avoir oublié aucun des faits essentiels, nécessaires pour faire connaître les points de contact, qui en sont résultés avec l'Europe. Quant à l'influence intérieure de l'exercice des arts et du commerce, sur le sort de ces peuples, nous n'avons aucun fait positif. Les annalistes persans n'en disent rien ; et les écrivains de l'Europe ancienne, dont aucun n'a connu les rapports des diverses branches de l'industrie, avec la prospérité des peuples, avaient aussi des lumières trop incomplètes

---

( 1 ) Theophilact et Chalcond. Apud. Stritt. mem. popul. e script. byzant. T. 3, p. 71 et 1187.

sur ces contrées, pour que leurs assertions, s'ils en avaient parlé, eussent pu inspirer une grande confiance. Aussi j'aime mieux garder le silence, que de hasarder des conjectures dénuées de fondemens, et peut-être des erreurs.

---

## CHAPITRE V.

*De l'agriculture.*

LES anciens, qui ont vu la Perse, ont été frappés de sa fertilité et de la richesse de ses cultures (1). De l'admiration, ils sont aisément passés à des exagérations, qui, répétées de bouche en bouche, ont augmenté progressivement d'invraisemblance. Mais, en élaguant tous ces fruits de l'imagination, il reste toujours un fait vrai, c'est la bonté du sol, et les soins assidus qu'on y donnait à l'agriculture (2). Berosé fait remonter le perfectionnement de cet art jusqu'aux premiers rois de la domination assyrienne (3), ce qui est vague, puisque sa durée est in-

---

(1) Il n'est pas question ici de la Perse propre seulement, mais encore des provinces qui ont fait partie de cet empire, telles que la Médie, la Bactriane, la Mésopotamie, etc.

(2) Str. geogr. L. 1 et 11. Plut. symp. L. 3. Xen. Cyrop. L. 1, c. 7. Theoph. hist. plant. L. 8, c. 4. Plin. hist. nat. L. 18, c. 12 et 45, etc.

(3) Sync. chron. p. 28.

connue, les chronologistes la faisant commencer par Belus, Ninus, Semiramis, tous personnages mythologiques. Ce qu'il y a de plus positif, c'est que le Zend-Avesta, qui doit avoir été écrit plus de deux-mille ans avant l'ère actuelle, comprend la culture de la terre dans le nombre des préceptes les plus recommandés par le culte (1). Le soin de la remuer en divers sens, c'est-à-dire de croiser les labours, est un de ceux qui y sont particulièrement ordonnés (2). Celui de semer de bons grains, dit encore ce livre, a le même prix, aux yeux de la divinité, que la procréation de nombreux enfans, et la récitation de dix-mille prières (3). L'amalgame de ces trois choses, qui ont si peu de rapports entr'elles, pour leur attribuer un même mérite, était trop singulier pour être passé sous silence. Cette opinion sur l'agriculture était tellement enracinée chez les Perses, qu'actuellement encore, malgré leur

---

(1) Anq. Zend-Av. T. 1, Part. 2, p. 280 et suiv. Chardin, voy. en Perse, T. 3, p. 290. T. 8, p. 359. Sad-der, c. 20 ad calc. Hyde de vet. rel. Pers.

(2) Anq. Zend-Av. T. 1, Part. 2, p. 283.

(3) Anq. Zend-Avesta, T. 1, Part. 2, p. 284.

changement de culte, ils l'a considèrent comme la première et la plus considérée des occupations (1).

Cependant, malgré toutes ces prescriptions du culte, l'exercice de cet art n'était pas permis aux prêtres, quoique aucune des fonctions administratives et militaires ne leurs fussent interdites (2); c'est un nouveau chapitre qu'on peut ajouter à la volumineuse collection des contradictions humaines. Mais la majorité de la nation en était occupée: il devait en résulter peu de villes et beaucoup de villages, parce que les habitants, disséminés de cette manière, étaient plus rapprochés de leurs propriétés. C'est aussi l'observation de Pline; il a fait remarquer, qu'à l'exception des deux capitales, il n'y avait presque aucune ville en Perse, à l'époque de l'invasion d'Alexandre: toutes celles, ajoute-t-il, qui y ont existé postérieurement, ont été bâties depuis la domination des Grecs, successeurs de ce conquérant (3). Ce goût si général pour la vie des champs, s'est même

(1) Chardin, voy. en Perse, T. 3, p. 359.

(2) Anq. Zend-Av. T. 2, p. 556.

(3) Pl. hist. nat. L. 6, c. 36.

étendu jusqu'aux principaux de l'état; nous le verrons plus bas, au sujet de leurs paradis, ou jardins ornés.

Xénophon attribue à Cyrus un traité, par lequel il avait assuré aux cultivateurs la sécurité, pendant que les armées ennemies étaient en présence (1). Vraisemblablement cet auteur aura mis en action, pour en faire honneur à son héros, une institution plus ancienne, et même antérieure à la domination des Perses, puisqu'elle a existé aussi chez les Indiens.

La nature avait beaucoup fait pour ce pays; un sol fertile, et des eaux abondantes dans quelques sites, y assuraient de riches récoltes; et là où ces bienfaits de la nature n'existaient pas naturellement, l'industrie des hommes cherchait à se les procurer. Des travaux exécutés avec art, et souvent sur une très-grande échelle, faisaient circuler l'eau des fleuves sur de vastes étendues (2). Ainsi,  
le

(1) Xen. Cyrop. L. 5, c. 6.

(2) Herod. L. 1, c. 193. Xen. Exp. Cyr. L. 2, c. 2 et 3. Arr. Exp. Alex. L. 7, c. 21. Str. geogr. L. 16. Amm. Marc. L. 23, c. 21. L. 24, c. 1 et 3. Pl. hist. nat. L. 6, c. 30. Eus. præp. evang. L. 9, c. 41. D'herb. Bibl. orient. art. Abzenderoud



le canal Pallacopas, dont Alexandre a ordonné la réparation, paraît n'avoir été creusé que pour servir de déversoir au trop plein des eaux de l'Euphrate: on le fermait aussitôt qu'elles étaient à un niveau suffisant pour les irrigations, mais assez basses pour ne pas inonder les terres peu élevées que ce fleuve traversait (1). Des travaux d'un autre genre avaient été exécutés dans les régions montagneuses: des digues y formaient de vastes réservoirs, et les eaux affluentes y étaient tenues en réserve, pour les momens où l'irrigation des terres inférieures demandait leur emploi (2). La répartition de ces eaux était dirigée par des magistrats, qui veillaient à ce qu'elle fut exacte, et distribuée de manière à assurer la jouissance, simultanée ou successive, de tous les riverains. Ces mêmes magistrats existent encore, mais beaucoup d'abus se sont glissés dans l'exercice de leurs fonctions (3); ils n'ont pas dû naître avec

---

et Erac. Voy. de Néarque, publié par Vincent, T. 3, L. 4, p. 99, 171, 245 et 247.

(1) Arr. Exp. Alex. L. 7, c. 21.

(2) Herod. L. 3, c. 117.

(3) Jourd. de la Perse, T. 3, p. 142. Chardin, voy. en Perse, T. 4, p. 99. T. 10, p. 393.

l'institution, puisqu'elle a eu des succès; mais nous ignorons quand ils ont commencé à s'introduire.

Plusieurs voyageurs modernes ont été frappés des beaux restes, qui existent, de ces grands travaux; ils l'ont été aussi de l'intelligence avec laquelle chaque cultivateur sait user des eaux, dont il lui est permis de disposer, et de la patience qu'il met à en chercher et rassembler les plus minces filets (1). Cette industrie, née en des temps plus prospères, a résisté à toutes les crises politiques, parce que les procédés de l'agriculture sont, de tous les perfectionnemens, ceux qui s'éteignent avec le plus de lenteur.

L'ancien culte favorisait aussi ce genre d'industrie. Une des actions, dit le Zend-Avesta, qui plait le plus à la divinité, est celle de conduire des eaux sur une terre qui en manquait, comme aussi de dessécher un sol trop humide (2). Cette invitation du culte prouve la réalité d'une loi, que Polybe dit avoir existé chez les Perses; elle accordait la propriété d'un terrain, pour cinq gé-

---

(1) Chardin, Olivier, Morier, Johnson, etc.

(2) Anq. Zend-Av. T. 1, Part. 2, p. 280, 283 et 284.

hérations, à celui qui, le premier, avait trouvé les moyens d'y conduire de l'eau (1). L'exécution de cette loi ne devait éprouver aucune difficulté, lorsque ce terrain appartenait au gouvernement, puisqu'il était le maître d'en disposer; mais il a dû exister des modifications, pour les cas où ce terrain avait un propriétaire; car le dépouiller, pour en investir celui qui avait eu l'industrie d'y conduire de l'eau, aurait été une mesure excédant les bornes à donner aux encouragemens. Cette loi existe encore chez les Persans, mais son effet est limité aux terres seules qui ne sont réclamées par aucun propriétaire (2). Ainsi, quoique négligée sous la domination des Parthes, puisque Polybe en a parlé comme d'une institution tombée de son temps en désuétude (3), elle a été remise en vigueur avec le rétablissement de l'empire des Persans.

Le désir d'utiliser les eaux a même eu quelquefois, dans ses exagérations, des conséquences nuisibles, lorsque le gouverne-

(1) Pol. hist. L. 10.

(2) Jourd. de la Perse, T. 3, p. 161.

(3) Pol. hist. L. 1.

ment n'a pas pris des mesures pour y mettre des bornes. L'Oxus, qui jadis portait ses eaux dans la mer Caspienne, se perd, depuis quelques siècles, dans les sables avant d'y parvenir. Jenkinson, qui a voyagé dans ces contrées, a cru voir les causes de ce changement dans les saignées trop abondantes, que les cultivateurs y avaient faites pour l'irrigation de leurs terres. La masse de ses eaux, trop affaiblie, n'a plus eu la force de vaincre l'accumulation des sables qui se formait vers son embouchure (1). J'ignore jusqu'à quel point cette opinion peut être fondée; mais son auteur n'a pu la concevoir qu'à la vue des nombreuses dérivations des eaux de ce fleuve, qu'il a observées. C'est pour les anciens Perses, qui habitaient non loin de l'Oxus, que le Zend-Avesta a été écrit; ils étaient alors déjà un peuple cultivateur, à qui le culte recommandait de perfectionner son agriculture; et il paraît que les habitans de ces mêmes contrées ont conservé cette antique industrie, puisqu'elle a frappé Jenkinson.

---

(1) Coll. de Purchass, p. 21.

D'autres encouragemens ont été donnés à l'agriculture par le gouvernement. L'un d'eux est l'institution, dont Athénée a parlé d'après un auteur plus ancien, qui imposait aux rois l'obligation de ne faire usage que des productions du pays (1). Elle était un des moyens les plus efficaces d'exciter l'industrie: car l'exemple de la cour influe sur les habitudes des principaux consommateurs, et les hommes industriels sont constamment électrisés par la certitude, que tous leurs soins de perfectionnemens trouveront leur récompense, dans un prix de leurs denrées choisies, proportionné aux dépenses qu'ils auront faites pour leur production. Partout, au contraire, où les caprices de la mode dédaignent les produits du sol, pour donner un prix factice à ceux de l'étranger, l'industrie languit sans encouragemens, et finit par s'éteindre. Cette décadence est bien plus prompte encore, si les chefs du gouvernement eux-mêmes encouragent, par leur exemple, des goûts aussi nuisibles. Les derniers rois de la dynastie des Perses paraissent avoir partagé cette erreur, puisqu'ils ont cherché à faire tomber

---

(1) Ath. deipn. L. 14.

cette institution en désuétude (1). Si le tableau des consommations pour leur table, que Polyen rapporte, comme ayant été trouvé dans leur palais, lorsque Alexandre y est entré, est exact, il en serait une preuve (2). Mais ce compilateur, sans goût et sans critique, ne peut inspirer aucune confiance, puisqu'il laisse ignorer dans quels écrits il a puisé les anecdotes qu'il raconte, et par conséquent, le degré de confiance qu'on doit accorder à leurs auteurs. Tout ce que je viens de dire de l'influence que peuvent avoir les goûts de la cour, sur les produits de l'industrie, est naturellement subordonné à la manière dont ils sont payés par elle. Si le système d'exiger des provinces ces produits comme contributions, expose les cultivateurs à des avanies, loin d'être un encouragement à des améliorations, il en sera un, au contraire, à ne cultiver que des denrées assez mauvaises pour qu'on les dédaigne. Il paraît vraisemblable que l'institution a eu, dans son principe, le motif d'exciter l'émulation entre les cultivateurs; mais depuis

---

(1) Ath. deipn. L. 14.

(2) Pol. stratag. L. 4, c. 3.

le développement du despotisme, l'effet a dû être diamétralement opposé, parce que trop d'abus se sont mêlés à l'exécution.

Une autre institution peut aussi avoir eu pour motif d'honorer l'agriculture, et par conséquent de l'encourager : c'est celle qui faisait admettre, chaque année à une époque consacrée, des agriculteurs à la table du roi. Je n'en propose ce motif qu'avec doute, parce que d'autres causes peuvent lui avoir donné naissance, soit comme allusive à quelque événement, soit même comme emblématique, ayant rapport avec le culte des élémens (1). Si elle a eu réellement le but que je viens de dire, d'encourager l'agriculture, elle l'a rempli lorsque de véritables cultivateurs ont joui de cet honneur ; elle l'a rempli doublement, lorsqu'il a été accordé comme récompense d'une conduite exemplaire, accompagnée de talens distingués. Mais il est, au contraire, à présumer que cette institution, imaginée d'abord dans un but utile, n'est devenue ensuite qu'une simple cérémonie, lorsque les rois, devenus

---

(1) Langlès, note au voy. de Chardin, T. 2, p. 264. Hyde vet. rel. Pers. c. 19, p. 252.

invisibles, se sont écartés des mœurs antiques. On se rappellera que toutes les dynasties, qui se sont succédées dans cet empire, ont commencé avec des usages nationaux, qu'elles ont quittés pour embrasser les mêmes erreurs, qui avaient précipité la perte de leurs devanciers.

Une autre loi des Perses pouvait avoir une influence plus directe encore sur les progrès de l'agriculture : c'était celle qui défendait d'augmenter les impôts, sous le prétexte des améliorations qu'une bonne culture avait produites. Cette loi, qui existe encore, paraît avoir une origine fort ancienne; le code d'Akbar, dont nous avons déjà parlé, la consacre, et ce code n'est, en grande partie, que le rétablissement des institutions antérieures, que des orages politiques avaient fait négliger. Anquetil, qui a rapporté cette loi, y a joint l'observation bien vraie, que des éloges donnés à une mesure aussi naturelle, seraient une satire des gouvernemens trop fiscaux pour être justes (1). Mais combien en existe-t-il qui soient à l'abri de tout reproche à cet égard?

---

(1) Anq. Législ. orient. Part. 3, sect. 3.



Les lois veillaient à la conservation des récoltes ; cela devait être chez un peuple agriculteur : le Zend-Avesta parle des gardes champêtres, comme d'une institution existante dans le temps où il a été écrit (1) : mais nous n'avons aucune donnée sur les lois repressives qui atteignaient le coupable, lorsqu'il avait été saisi par eux ; le code sacré n'en dit rien, d'où il faudrait conclure que la punition en était laissée aux administrations locales.

Jusqu'ici nous n'avons été occupés que d'institutions favorables à l'agriculture ; mais nous devons aussi faire remarquer les mesures qui lui étaient nuisibles. L'une d'elles défendait, comme un crime, le commerce des blés (2). Du moment où le cultivateur est limité à la production des denrées, qui doivent être consommées dans le canton qu'il habite, il met des bornes à son industrie, parce que toute production excédente ne serait pour lui qu'un embarras inutile. Il est possible que cette loi, de même que celle dont nous avons parlé plus haut, qui défendait d'ache-

---

(1) Anq. Zend-Av. T. 1, Part. 2, p. 349.

(2) Anq. Zend-Av. T. 2, p. 613.

ter pour revendre dans le même lieu, soient d'une époque postérieure au Zend-Avesta, et des temps où le gouvernement, usé déjà par le despotisme, bornait ses soins à tranquiliser la multitude des non-propriétaires, dont il redoutait l'effervescence. Ce n'est, du reste, qu'une supposition très-hasardée, et qui n'a peut-être aucun fondement; mais comme leur nombre augmente toujours en proportion que le gouvernement se détériore, et comme les inquiétudes de ce dernier augmentent aussi en même temps, sans qu'il porte ses regards sur les véritables moyens d'y porter remède; j'ai cru pouvoir appliquer, à l'empire des Perses, une vérité que l'histoire d'autres peuples a rendue palpable ( 1 ).

Peu de renseignemens sont venus jusqu'à nous, sur les procédés de culture usités chez les Perses. Ils doivent avoir été aussi variés que les sites de ce vaste empire, qui embrassait des plaines brûlantes, où le palmier formait la principale richesse des habitans, et des contrées assez froides pour que la vigne eut peine à y réussir. Tandis que, dans

---

( 1 ) Je traiterai cette question dans les livres consacrés à la république des Romains et à leur empire.

quelques cantons, on n'avait besoin que d'une charrue légère, dont le soc n'était pas même armé de fer, et que deux bœufs faisaient mouvoir (1); dans d'autres, il fallait en atteler plusieurs paires pour vaincre la résistance du sol (2). Ces dernières charrues devaient nécessairement être ferrées et d'une autre forme que les précédentes. Les auteurs, qui m'ont fourni ces faits, n'ont parlé que de l'emploi des bœufs pour les labours; le Zend-Avesta aussi, dit que c'est d'eux dont on faisait usage (3): il paraîtrait, par conséquent, que les chevaux n'y étaient jamais employés.

Une remarque qui me paraît intéressante, c'est qu'il est parlé, dans le Zend-Avesta, du hersage des terres, comme d'un procédé généralement adopté (4), et il forme encore actuellement une des opérations indispensables de l'agriculture de ces contrées (5). J'ai

(1) Arr. Exp. Alex. L. 2, c. 2. Str. geogr. L. 11.

Chardin a vu de ces charrues à socs de bois dans l'ancienne Colchide (Chard. voy. en Perse, T. 1, p. 161.

(2) Xen. Exp. Cyri, L. 5.

(3) Anq. Zend-Av. T. 1, Part. 2, p. 370.

(4) Anq. Zend-Av. T. 1, Part. 2, p. 370.

(5) Chardin, voy. en Perse, T. 4, p. 101.

fait la même observation relativement aux Celtes (1). Ainsi, cette pratique est également ancienne chez ces deux peuples, tandis qu'elle n'a été connue que tard dans l'agriculture des Romains.

Les céréales ont été, chez les Perses, la principale des cultures, comme elles le sont dans tous les pays où elles forment la base des alimens. Hérodote, le plus ancien de ceux qui ont exagéré la fertilité des plaines arrosées par l'Euphrate, dit que le blé et l'orge y ont des feuilles de quatre doigts de large (2) : d'autres ensuite l'ont copié, sans réfléchir que la chose n'était pas possible (3). Théophraste lui-même, ce naturaliste si exact dans ses observations, sort de la vérité, lorsqu'il rapporte ce qu'on lui a dit de ces contrées : ainsi, il assure que, dans la Bactriane, chaque grain de blé avait la grosseur d'un noyau d'olive (4). Pline, en le copiant, a renchéri sur lui ; car il prétend que chaque grain égalait en grosseur un épi du blé d'I-

(1) Econ. des Celtes, p. 414.

(2) Herod. L. 1, c. 193.

(3) Plut. Symp. L. 3. Xen. Cyrop. L. 1, c. 7, etc.

(4) Theoph. hist. plant. L. 8, c. 4.

talie (1). Une autre exagération de Théophraste, ou plutôt de ceux qui lui ont fournis ces renseignemens, car lui-même n'a jamais visité la Perse, est, lorsqu'il dit que, dans les plaines de Babylone, on était obligé de faucher deux fois les blés et de les faire ensuite brouter, avant de leur permettre de monter en épi, et que, sans ces précautions, ils ne produiraient que des feuilles (2). Il est surprenant qu'il n'ait pas réfléchi qu'une pareille fullomanie n'était pas possible, sous un climat où les pluies sont rares, et où les rosées alimentent presque seules la végétation: fait qu'il avait cependant remarqué, puisqu'il lui attribue le peu de mauvaises herbes qui y croissaient dans les champs (3). C'est aussi à l'absence des pluies que j'ai cru pouvoir attribuer le peu d'herbes qui se trouve parmi les blés de l'Egypte.

Une grande variété dans les céréales, devait être une conséquence de la diversité des sites que réunissait cet empire. Celles qui

(1) Pl. hist. nat. L. 18, c. 12.

(2) Theoph. hist. plant. L. 8, c. 7.

(3) Theoph. hist. plant. L. 8, c. 6 et 7.

Pline a copié Théophraste, sans s'apercevoir de l'erreur qui lui était échappée.

pouvaient convenir aux plaines et aux cantons les plus chauds, ne devaient pas réussir sur les croupes neigeuses du Caucase. Théophraste, dans son énumération des différentes variétés du froment qu'il a connues, en distingue deux par les épithètes de pontique et d'assyrienne, mais sans dire les caractères qui les faisaient reconnaître (1). Galien, né dans l'Asie mineure, en distingue aussi plusieurs variétés, et a connu leur grande division en blés tendres et blés durs; ces derniers lui paraissaient préférables, comme contenant plus de parties nutritives (2). C'est avec quelque variété de l'Asie, que le melampyre des blés a été introduit dans la Grèce, où il avait été inconnu auparavant (3); delà il s'est répandu dans toute l'Europe, où il nuit beaucoup à la qualité des blés.

Théophraste a parlé, sur la foi des voyageurs, d'une espèce de céréale, qu'il dit particulière à la Perse, et qu'il a désignée par le nom d'orge sauvage: on en faisait usage, dit-il, soit pour en préparer du pain, soit

(1) Theop. hist. plant. L. 8, c. 4.

(2) Gal. de alim. facult. L. 1, c. 9, de atten. diæta c. 5, etc.

(3) Theoph. hist. plant. L. 8, c. 8.

sous la forme de gruaux (1). Je ne trouve rien, dans les relations des voyageurs modernes, qui nous aide à reconnaître cette plante: il est certain que ce n'est pas le ris, puisque ce naturaliste l'a très-bien connu et l'en distingue.

Galien parle de l'épeautre et du froment locular, comme cultivés dans les contrées voisines de la Perse; peut-être aussi qu'il y a placé la culture du seigle; mais il a répandu un peu de confusion dans ce qu'il a dit de ces céréales (2). Il parle de la variété de l'orge à graine nue, comme étant commune dans la Cappadoce (3). L'avoine était aussi cultivée dans ces régions, et servait principalement à la nourriture des chevaux, quoique les hommes aussi en fis-

(1) Theoph. hist. plant. L. 4, c. 5.

(1) Gal. de alim. facult. L. 1, c. 20, de atten. victus rat. c. 5.

Tout ce qui concerne les différentes céréales est singulièrement obscur, dans les écrits des Grecs, parce que leurs naturalistes n'ont pas eu de nomenclature fixée, et que chacun d'eux a fait usage des noms locaux, usités dans le canton qu'il habitait. J'essayerai d'éclaircir ces difficultés dans le livre où je traiterai des Grecs.

(3) Gal. de alim. facult. L. 1, c. 20, de atten. victus rat. c. 5.

sent usage, surtout dans les temps de disette (1).

Outre l'emploi des céréales, pour la fabrication du pain et des gruaux, les habitans des provinces où la vigne croissait difficilement, ou manquait tout à fait, ont su en tirer une boisson fermentée. Xénophon dit, dans ses mémoires sur la retraite de son corps d'armée, qu'il a trouvé l'usage de la bière établi chez plusieurs des peuples, dont il a traversé le territoire, et notamment au nord de la Médie (2).

On voit aussi, dans ces mêmes contrées, des traces anciennes de la culture des plantes congénères aux céréales, telles que le millet, le doura et le ris. Le millet formait la base de la nourriture des peuples qui habitaient à l'orient de la Mer-Noire (3), comme il l'est encore de nos jours (4). Ces peuples étaient

(1) Gal. de alim. facult. L. 1, c. 21, de atten. victus rat. c. 5.

(2) Xen. Exp. Cyri, L. 4, c. 3.

(3) Ath. deipn. L. 10. Gal. de alim. facult. L. 1, c. 22. Stritt. mem. popul. e script. byzant. T. 4, p. 69.

(4) Chardin, voy. en Perse, T. 1, p. 161. Bibl. univ. an 1817 Oct. p. 153, etc.



étaient voisins de la Perse, où cette culture a dû également exister. Xénophon dit, en effet, qu'on se nourrissait, dans plusieurs provinces, d'une espèce de pain fait avec cette graine (1).

Ce qu'Hérodote a dit de l'élévation du millet, dans les plaines de l'Assyrie, où il acquiert la hauteur d'un arbre (2), peut être une des exagérations auxquelles il s'est livré, en parlant de ce pays: mais il serait possible aussi, que ce soit une première notion du doura ou sorgho (3), qui, n'étant pas connu des Grecs, à cette époque, aura pu être confondu avec le millet, avec lequel il a quelque analogie. Le doura l'aura naturellement remplacé, partout où la chaleur du climat et un sol substantiel auront permis cette substitution; car l'abondance de son produit en rend la culture infiniment plus avantageuse. Il serait possible encore, que les quatre doigts de largeur, attribués par

(1) Xen. Exp. Cyri, L. 1, c. 6.

Ce fait est confirmé par Chardin (Chard. voy. en Perse, T. 1, p. 162.

(2) Herod. L. 1, c. 193.

(3) Sorghum vulgare, bicolor, saccharatum, etc.

Hérodote aux feuilles du blé de cette même contrée, dussent aussi être rapportés au doura : alors cet historien, au lieu d'une exagération absurde, aurait seulement fait erreur sur l'espèce de plante à qui il les a données. Pline nous apprend que le doura, qu'il nomme un grand millet, n'a été introduit que de son temps en Italie, et qu'on l'avait apporté de l'Inde (1). Mais est-il à présumer que cette plante, si répandue dans toute la partie chaude de l'Asie et dans toute l'Afrique, ait été transportée de l'Inde en Italie, sans que les plaines arrosables, où coulent l'Euphrate et l'Indus, aient adopté cette culture, qui leur convenait sous tous les rapports ? C'est pour elle, dit Jenkinson, qu'ont été faites les saignées trop nombreuses de l'Oxus, auxquelles il a attribué la perte de ce fleuve dans les sables (2).

Le ris était cultivé dans les terres humides de plusieurs provinces de la Perse (3). Il a été inconnu aux Grecs jusqu'au temps des conquêtes d'Alexandre : Hérodote n'a rien dit

(1) Pl. hist. nat. L. 18, c. 9.

(2) Coll. de Parchass, p. 21.

(3) Str. geogr. L. 15.

qui puisse faire présumer qu'il en ait eu connaissance; mais Théophraste l'a décrit avec une précision, qui ne permet pas de le méconnaître (1). Ainsi, les Grecs de cette expédition ont eu occasion de l'observer, ce qui confirme ce que je viens de dire, que sa culture est ancienne dans ce pays-là. D'après Strabon, il était cultivé de son temps dans le midi de la Syrie, ainsi que dans la Bactriane, la Susiane et la Babylonie (2). Ce qu'il a dit de la Syrie, ne peut s'entendre que de l'Assyrie, dont les écrivains grecs ont souvent confondu les noms; car Galien, qui est plus moderne, considère le ris, plutôt comme une substance médicale, que comme un aliment usuel, preuve que, de son temps, on n'en faisait aucun usage, sous ce dernier rapport, sur les bords de la Méditerranée (3). D'ailleurs, si le ris avait déjà existé, du temps de Strabon, en Syrie, son introduction dans les autres pays que baigne cette mer, aurait précédé les invasions des Arabes, à qui il paraît certain que l'Europe doit cette cul-

---

(1) Theoph. hist. plant. L. 4, c. 5.

(2) Str. geogr. L. 15.

(3) Gal. alim. facult. L. 1, c. 24.

ture, comme celle de la canne à sucre, et quelques autres. Strabon a dit, d'après Onésicrite, que les habitans des cantons où le ris était cultivé, le faisaient torréfier au sortir de l'aire, pour empêcher que sa culture put être portée ailleurs (1). Il aura pris, pour une précaution de monopole, la manipulation nécessaire pour le dépouiller de son enveloppe.

La cavalerie ayant formé la partie essentielle des armées des Mèdes, des Perses et des Parthes, ces peuples ont dû s'occuper des moyens de nourrir leurs chevaux. Ils ont suppléé aux prairies naturelles, moins abondantes dans quelques provinces que dans d'autres, par la culture des fourrages artificiels. Les anciens disent unanimement, que la luzerne a été apportée en Europe de ces contrées, et le nom de *Medica*, *herbe de Médie*, qu'ils lui ont donné, confirme cette origine (2). D'après le témoignage de Stra-

(1) Str. geogr. L. 15.

(2) Pl. hist. nat. L. 18, c. 16 et 43.

Il ne peut exister aucun doute sur l'identité de l'herbe de Médie des anciens avec la luzerne, d'après la description que Dioscoride a donnée de la première.

bon, elle y était principalement cultivée pour la nourriture des chevaux (1). Les Grecs n'ont commencé à la connaître que vers l'époque de leurs guerres contre les Perses; son introduction était encore nouvelle, lorsque Aristote a écrit, puisqu'il en a méconnu les qualités, au point de croire qu'elle diminuait le lait des vaches (2). Mais ces préventions se sont bientôt dissipées, car déjà son élève Théophraste était loin de les partager (3).

D'autres plantes étaient vraisemblablement cultivées comme fourrages; mais il nous manque des renseignemens à leur sujet. Lorsque j'ai traité des peuples du nord de l'Europe, j'ai déjà proposé quelques conjectures sur plusieurs espèces, dont la culture était inconnue aux Romains, et dont l'introduction paraît se lier avec les refoulemens des peuples, qui, des régions orientales, se sont précipités sur l'Europe (4). Quelques-unes

(1) Str. geogr. L. 11.

(2) Arist. hist. anim. L. 3, c. 21.

(3) Theoph. hist. plant. L. 8, c. 7, de caus. plant. L. 2, c. 20.

(4) Econ. des Celtes, p. 441 et suiv.

d'entr'elles peuvent avoir appartenu aux cultures de l'Asie, notamment les trèfles: si cette conjecture acquerrait de la certitude, elle donnerait des indices sur l'origine de celui qui est cultivé en Egypte, et dont le type sauvage n'y existe nulle part; il y aurait été porté du Caucase par les Mamlouks.

Il est certain qu'on ne voit aucune mention des différentes espèces de trèfles dans les ouvrages des économistes grecs et romains. Il est parlé, à la vérité, dans l'histoire d'Hérodote, d'une plante qu'il nomme *triphyllos* (1); il dit que les Perses l'employaient, de préférence à d'autres herbes molles, pour y déposer les chairs des victimes, pendant les cérémonies de leur culte. Il est possible que cet écrivain ait entendu parler, confusément de la plante sacrée, que les Perses devaient porter dans leurs mains, en approchant des autels, et en ait mal saisi l'emploi; mais si, au contraire, il n'a pas fait erreur, ce serait un indice que la culture du trèfle était alors fort répandue, dans ce pays-là, puisqu'on pouvait l'employer dans tous les temples. Mais en adoptant cette seconde

---

(1) Herod. L. 1, c. 132.

manière de voir, on ne doit pas le confondre avec la plante sacrée des Perses, qu'ils devaient porter dans leurs mains, puisque, d'après la description très-incomplète qu'Anquetil en a donnée, elle doit être un arbrisseau sarmenteux. Le tréfle aurait servi à supporter les chairs des victimes, l'autre plante aurait figuré dans les mains; chacune aurait eu son usage particulier.

La culture des vignes est ancienne dans ces contrées. Le Boundehesch parle des raisins et du vin qu'on en retire (1); ainsi, aucune opinion religieuse n'en proscrivait l'usage, et les anciens disent même que la sobriété n'était pas une vertu des Perses, non plus que des Parthes (2). Plusieurs provinces de cet empire avaient des vignobles, et quelques-uns produisaient des vins estimés, tels que ceux de l'Arie, de la Margiane, de la Bactriane et de l'Hyrcanie (3). On avait même étendu cette culture à des sites montagneux, assez froids pour avoir besoin de coucher

(1) Anq. Zend-Av. T. 2, p. 371.

(2) Herod. L. 1, c. 133. Ath. deipn. L. 10, Pl. hist. nat. L. 12, c. 7, etc.

(3) Str. geogr. L. 11. Sol. polyh. c. 6.

les seps en terre pendant l'hiver, afin de les préserver des gelées (1); et cet usage y a été conservé jusqu'à nos jours (2). Les cantons voisins du golphe persique avaient aussi des vignobles: on y cultivait surtout une petite variété sans pepins, qui, étant séchée, formait une branche d'exportation (3). Il serait possible que celle qu'on cultive, de nos jours, dans les îles joniennes, et qui entre dans le commerce, sous le nom de raisin de Corinthe, en ait tiré son origine. Chardin assure que cette variété, cultivée encore actuellement en Perse, est employée à faire le vin aux environs d'Ispahan (4).

Les anciens prétendent qu'il n'y a point eu de vignes dans la Susiane, avant la conquête des Macédoniens, et que ceux-ci sont parvenus à la faire réussir, en se servant d'un procédé usité dans quelques-unes des îles de l'Archipel. Au lieu d'y remuer la terre, ce qui la rendait trop pénétrable à la chaleur,

(1) Theoph. caus. plant. L. 5, c. 16. Quint. Curt. L. 1, c. 10. Diod. Sic. L. 17, c. 25.

(2) Chardin, voy. en Perse, T. 2, p. 165. T. 4, p. 107.

(3) Voy. de Nérarque, publiée par Vincent, T. 2, L. 4, p. 356.

(4) Chardin, voy. en Perse, T. 3, p. 336, et la note, p. 337.



ils se sont bornés à faire, au moyen d'un pieu ferré, un trou où ils faisaient entrer le jeune plant (1). L'Assyrie, suivant Hérodote, était trop humide pour que la vigne put y prospérer (2); cependant Strabon place des vignobles dans la Mésopotamie (3). Auront-ils été établis dans l'intervalle de temps qui sépare ces deux écrivains, ou y a-t-il eu erreur de la part de l'un des deux? c'est ce qu'il est difficile de décider.

D'après une institution, dont j'ignore les motifs, les rois de Perse ne devaient consommer que des vins d'un canton particulier de la Syrie (4). Si ce pays avait constamment fait partie de leur empire, on en trouverait l'explication dans l'usage, qui s'était introduit, d'imposer, à chaque province, des fournitures particulières de denrées pour le service du palais, usage dont nous nous sommes occupés au chapitre des finances; mais comme la Syrie a eu de longues époques d'indépendance, cette explication ne serait pas suffisante. Quel qu'ait été le motif de cet

---

(1) Str. geogr. L. 15.

(2) Herod. L. 1, c. 193.

(3) Str. geogr. L. 15.

(4) Str. geogr. L. 15. Ath. deipn. L. 1.

usage, il a dû influencer sur la culture des vignes dans les autres provinces; leur être nuisible, si ces vins, fournis pour le roi, étaient payés aux cultivateurs, puisque toute concurrence leur était enlevée; leur être avantageux, au contraire, si c'était une contribution de moins qu'elles avaient à supporter.

Les Perses ne cultivaient pas l'olivier: cette particularité a dû frapper les Grecs, qui considéraient son huile comme un objet de première nécessité (1). Le climat de plusieurs provinces ne convenait pas à cet arbre; mais il aurait pu réussir dans d'autres, puisqu'il est cultivé de nos jours dans quelques cantons voisins de la mer Caspienne (2); c'est par conséquent le peu de consommation que les Perses faisaient de son huile, auquel il paraît qu'il faut attribuer leur indifférence pour l'olivier. Ils n'avaient pas la coutume de s'oindre d'huile, comme les Grecs; et comme aliment, le beurre dont ils faisaient usage (3), et d'autres espèces d'huiles qu'ils récoltaient, en

---

(1) Hérod. L. 1, c. 193. Str. geogr. L. 11 et 15.

(2) Chardin, voy. en Perse, T. 4, p. 84.

(3) Polyen. stratag. apud Schneid. comment in Colum. index, p. 121.

diminuaient le besoin. A ces motifs, il faut ajouter encore la facilité qu'ils avaient de s'en procurer en Syrie, où la culture de l'olivier était très-étendue.

J'ai dit plus haut, que les Perses récoltaient différentes espèces d'huiles: les anciens parlent surtout de celle de sésame (1), et de celle de noix: cette dernière était même admise sur la table du roi (2). Il en est d'autres, dont il n'ont pas parlé, mais qui doivent avoir été connues des Perses; de ce nombre sont celles de pavot et de colsat, dont nous avons reconnu l'ancien emploi chez les Celtes (3). Ces plantes, existant aussi en Asie, jusqu'au Japon, où on les cultive pour l'huile, elles n'ont pas pu être connues en des lieux si éloignés, sans que les pays intermédiaires en aient fait usage. On peut dire la même chose des plantes oléifères de l'Egypte; ce pays ayant été soumis, pendant un certain temps, aux Perses, ce peuple, essentiellement cultivateur, n'y aura

(1) Herod. L. 1, c. 193. Xen. Exp. Cyri, L. 4. Str. geogr. L. 16.

(2) Ath. deipn. L. 2.

(3) Boqn. des Celtes, p. 446 et suiv.

pas vu les diverses espèces de plantes oléifères, dont on sait, par le témoignage des anciens, que la culture y est ancienne, sans les avoir introduites dans sa patrie, si déjà elles n'y existaient pas. Dans leur nombre est le carthame, que les anciens Egyptiens ont cultivé, et dont l'huile est encore une des plus estimées en Perse ( 1 ).

C'est depuis l'expédition d'Alexandre que les Grecs ont appris à connaître le cotonnier; auparavant ils en avaient entendu parler, d'une manière confuse, comme étant une production de l'Inde ( 2 ). Théophraste, quoique contemporain d'Alexandre, à qui il a survécu, n'a parlé de cette plante que d'après les relations des voyageurs. On cultive, dit-il, dans la Bactriane, une plante qui a les feuilles de la mauve et les fleurs en forme de roses; on s'en sert pour fabriquer des vêtemens

( 1 ) Chardin, voy. en Perse, T. 4, p. 84.

Ce voyageur a observé en Perse, qu'on fabriquait de l'huile avec des fruits, que je soupçonne être ceux de l'arachide, mais qu'il a cru devoir être le kiki des Egyptiens, qui n'est autre chose que le ricin commun. Cette erreur est excusable de sa part, puisqu'il n'était pas botaniste, et qu'alors l'arachide n'était pas encore connue en Europe.

( 2 ) Théoph. L. 4, c. 5 et 9. Herod. L. 3, c. 106.

(1) : c'est évidemment le coton herbacé, ou peut-être le bisannuel. Dans l'île de Tylos; dit-il ailleurs, croît un arbre à feuilles de vigne, mais plus petites, dont les fruits s'ouvrent à leur maturité, et le duvet, dont ils sont remplis, sert à fabriquer des toiles de différens prix (2) : c'est le coton arbre, dont on connaît plusieurs espèces. Les auteurs qui ont écrit après lui, n'ont rien ajouté à ces premières notions, du moins Pline s'est borné à le copier (3) : cependant l'établissement de la dynastie des Ptolémées en Egypte, avait mis à même les Européens, d'y observer le cotonnier, puisqu'il était cultivé dans la Thèbaïde (4). Il paraît que son extension, dans le Delta et dans d'autres pays baignés par la Méditerranée, est d'une époque plus récente; dans plusieurs sa culture n'a même commencé qu'à la suite des établissemens des Arabes.

Le safran a été une culture importante pour l'Asie, depuis les temps anciens: Pline

(1) Theoph. hist. plant. L. 4, c. 5.

(2) Theop. hist. plant. L. 4, c. 9.

(3) Pl. hist. nat. L. 12, c. 13 et 21.

(4) Pl. hist. nat. L. 19, c. 2. Poll. onom. L. 7, c. 17.

cite celui de la Cilicie, comme le plus estimé (1). Il forme, de nos jours, une branche d'exportation pour le nord de la Perse (2).

Jé terminerai cette notice, très-incomplète sans doute, par quelques aperçus sur les arbres fruitiers de la Perse, et sur les paradis ou jardins décorés, qu'on y mettait au premier rang des jouissances.

La culture des arbres est fortement recommandée par la religion de Zoroastre, notamment celle des arbres fruitiers (3). Cette invitation, ayant été généralisée, concerne évidemment l'agriculture; si, au contraire, elle avait spécifié quelques espèces d'arbres en particulier, on aurait pu la considérer comme tenant à des opinions religieuses, qui leur accordaient une espèce de consécration.

Partout où les palmiers peuvent croître, il faut les mettre au premier rang des arbres utiles, et les provinces méridionales de la Perse possédaient le dattier. Un ancien poète

(1) Pl. hist. nat. L. 21, c. 17.

(2) Forster, voy. au Kashmyr, T. 2, lettre 15. Abulf. Chorasm. descr. p. 60.

(3) Anq. Zend-Av. T. 1, Part. 2, p. 183. Sad-der, c. 20, ad calc. Hyde de vet. rel. Pers.

de ces contrées, cité par Strabon (1); prétendait que ses propriétés s'élevaient à 360° : c'était vraisemblablement une allusion au cours annuel du soleil, à qui cet arbre était consacré (2). C'est à cause de cette consécration, que les initiés aux mystères du culte d'Atys, allégorie connue du soleil qui finit sa carrière pour renaître ensuite (3), refusaient d'en manger les fruits (4). C'est aussi peut-être à cause de cette ancienne consécration, que les dattes ont reçu, dans l'Orient, le nom de *belach*, fruit de *Bel*, ou du soleil; tandis que l'arbre, lui-même, porte celui de *Nachleh* (5).

Mais la privation de ses fruits, qu'une secte s'imposait, ne s'est pas communiquée aux autres croyances répandues dans ces mêmes contrées : au contraire, le dattier était de première nécessité pour les peuples qui le possédaient; et à l'utilité qu'ils tiraient de ses fruits, doivent être ajoutés les usages variés,

(1) Str. geogr. L. 16.

(2) Jul. imper. orat. 5.

(3) Dupuis, orig. des cultes, T. 2, Part. 1, p. 163. Part. 2, p. 75 et suiv.

(4) Jul. imper. orat. 5.

(5) Mém. sur l'Egypte, éd. de Didot, T. 2, p. 159.

auxquels toutes ses parties pouvaient être employées. On en connaissait différentes variétés, différenciées par la forme et la couleur du fruit, ainsi que par la grosseur, ou l'absence du noyau : l'une d'elles, désignée par l'épithète de *royale*, était jaune et remarquable par sa saveur ; elle existait surtout dans les jardins de Bagoë, près de Babylone (1) ; ce pourrait être la même qu'on avait aussi dans les environs de Jéricho (2). Au temps d'Hérodote, on conservait les dattes, soit en les séchant, soit en les réduisant, par la compression, en une masse plus ou moins volumineuse (3). On savait en extraire une liqueur fermentée (4), et par une autre préparation un extrait sucré, concentré à la consistance du miel (5). Les troncs des arbres servaient à la construction des maisons, même dans les villes (6) ; on employait

---

(1) Theoph. hist. L. 2, c. 8. Ath. deipn. L. 14. Jos. bell. Jude L. 4, c. 27. Pl. hist. nat. L. 13, c. 9.

(2) Str. geogr. L. 16. Gal. de alim. facult. L. 2, c. 26.

(3) Herod. L. 1, c. 193.

(4) Herod. L. 1, c. 193. Ath. deipn. L. 14. Amm. Marc. L. 24, c. 3. Pl. hist. nat. L. 14, c. 19. Str. geogr. L. 16.

(5) Amm. Marc. L. 24, c. 3. Herod. L. 1, c. 193.

(6) Str. geogr. L. 15 et 16.



ployait aussi les pétioles des feuilles à la fabrication de différens meubles ( 1 ). Tous ces détails expliquent pourquoi les anciens ont regardé la culture du dattier, comme infiniment productive ( 2 ). Théophraste est entré dans quelques détails sur les soins de culture qu'on lui donnait. Cet arbre, préférant les terrains imprégnés de sel, on en répandait autour de ses racines, lorsqu'on le plantait dans des lieux, où cette qualité du sol n'existait pas naturellement ( 3 ). On le multipliait, soit de semences, alors le jeune plant était transplanté dès la seconde année ( 4 ); soit de drageons enlevés au pied des vieux arbres, et quelquefois au sommet de leur tige, où ils s'étaient développés au lieu des fruits ( 5 ). Le temps de la canicule était

( 1 ) Theoph. hist. plant. L. 2, c. 8.

Nous ne compterons pas au nombre des genres d'utilité du dattier, la ressource que les Grecs ont tirée du bourgeon, ou cœur qui termine sa tige, dans des momens où tous les autres moyens de subsistance leur manquaient, parce qu'ils n'ont pu en faire cet usage qu'en détruisant l'arbre ( Voy. de Néarque, publié par Vincent, T. 2, L. 3, p. 167. Str. geogr. L. 15. Xen. Exp. Cyri, L. 2, c. 2 ).

( 2 ) Theoph. hist. plant. L. 3, c. 5.

( 3 ) Theoph. hist. plant. L. 2, c. 6 et 8, caus. plant. L. 3, c. 22.

( 4 ) Theoph. hist. plant. L. 2, c. 8.

( 5 ) Theoph. caus. plant. L. 1, c. 2.

l'époque préférée pour cette opération, et on avait soin de ne faire aucun retranchement aux feuilles, avant la reprise des racines (1). On arrosait les dattiers, soit avec des dérivations d'eau courante, soit en y élevant celle des citernes, préparées pour cet usage (2). La fécondation de cet arbre était pratiquée au moyen du transport d'une branche de fleur mâle sur les grappes de fleurs femelles (3). Il est surprenant que cette pratique, dont les anciens ont connu les motifs, n'aient pas mis Théophraste sur la voie de la découverte des sexes, dans les fleurs de tous les végétaux. Il faut croire que l'habitude de voir la caprification du figuier assurer le développement des fruits, a diminué l'attention qu'il aurait pu donner au phénomène de la génération du dattier, parce qu'il aura cru voir de l'analogie dans les effets. On ne peut pas expliquer, d'une autre manière, ce défaut d'attention de sa part ; car il est impossible de lui refuser le génie de l'observation. Comme c'est principalement au sujet

(1) Theoph. hist. plant. L. 2, c. 8.

(2) Voy. de Néarque, publié par Vincent, T. 3, L. 4, p. 171. Theoph. hist. plant. L. 2, c. 6.

(3) Theoph. hist. plant. L. 2, c. 9. Herod. L. 1, c. 193.

du dattier cultivé en Perse, que les anciens ont donné tous ces détails, j'ai cru devoir les réunir ici ; mais ils sont également applicables aux autres pays, tels que l'Égypte et la Judée, où cet arbre était aussi cultivé.

Plusieurs arbres fruitiers ont été importés de l'Orient en Europe ; les uns formaient des espèces distinctes ; d'autres des variétés perfectionnées par une longue culture, mais appartenant à des espèces déjà connues.

Le citronnier est évidemment au nombre des premiers. Lorsque Pline a vécu, il n'existait pas encore dans les jardins de l'Europe (1), non plus qu'au temps de Solin, son abrégiateur (2). Tous les efforts, disent-ils, qu'on a fait pour l'introduire, ont été infructueux ; on y a cependant employé les espèces de vases percés au fond, dont on faisait usage pour le transport des plantes (3).

(1) Pl. hist. nat. L. 12, c. 3.

(2) Sol. polyh. c. 49.

(3) Pl. hist. nat. L. 12, c. 3.

C'est la plus ancienne mention que je connaisse des vases à fleurs ; mais il paraîtrait que les Romains les employaient seulement pour le transport des plantes, sans les faire servir à la décoration des jardins et des habitations : on voit, par ce qui suit dans le texte, que les Perses en faisaient ce dernier usage.

Mais il était cultivé en Perse, où il décorait les jardins; on le plaçait aussi dans des vases qui servaient à l'ornement des terrasses des maisons. Il faut descendre jusqu'au temps de Palladius, et des auteurs qui ont fourni des extraits à la compilation des Géoponiques, pour trouver des indices certains de sa culture en Europe (1). Cependant, il existait depuis long-temps en Judée, à l'époque où Joseph, à peu près contemporain de Pline, a vécu (2). La Mischna contient des dispositions relatives à la récolte de son fruit; elles prouvent une culture assez étendue, car une loi aurait été inutile pour un arbre, que quelques amateurs seulement auraient eu, par curiosité, dans leurs jardins (3). A l'exception de quelques propriétés médicinales, que Pline attribue au citron, il ne parle que de l'emploi de ses pepins, mâchés par les Perses pour se rendre l'haleine agréable (4). Galien cite ce fruit comme étant d'une acidité telle, qu'on pouvait s'en servir

(1) Pall. Econ. L. 4, c. 10. L. 8, c. 3 Geopon. L. 10, c. 7.

(2) Jos. ant. Jud. L. 13, c. 21.

(3) Mischnâ Tit maaseroth sive de decimis, c. 1, §. 3.

(4) Pl. hist. nat. L. 11, c. 115. L. 12, c. 7.

pour donner de la force au vinaigre (1). Ainsi, ni ces deux auteurs, ni aucun autre écrivain des mêmes époques, n'a parlé du citron comme d'un fruit mangeable; d'où il faut conclure qu'ils n'ont connu, ni le citron doux, ni l'orange. Il en résulte de fortes présomptions, que ces deux fruits n'avaient pas encore été introduits dans les jardins de la Perse; car s'ils y avaient existé, le commerce aurait eu les mêmes facilités de les transporter en Europe, que pour les citrons acides. Le silence des Grecs, qui ont visité la Perse, est encore un fait qui appuie cette conjecture; car s'ils ont fait attention au citronnier, comment n'auraient-ils pas remarqué de même l'oranger, s'il y avait existé; puisque, égal en beauté, il avait de plus que lui, l'avantage d'une saveur agréable? Le nom de *Portughan*, que les Arabes donnent à l'orange, et qui est aussi adopté en Italie, paraît un indice que la culture de cet arbre se lie aux voyages des Portugais dans l'Inde; car il est étranger à la langue arabe. Sans cette particularité, j'au-

---

(1) Gal. alim. facult. L. 2, c. 37, de simpl. medic. facult. L. 7, c. 111.

rais cru volontiers que les Arabes, à qui l'Europe doit plusieurs cultures nouvelles, ont aussi été les auteurs de son introduction sur les bords de la Méditerranée. Il est bon d'observer que la Mischna, qui donne des prescriptions relatives aux fruits du citronnier, prouve, par leur nature même, que l'oranger n'existait pas, à la même époque, en Judée (1).

Le noyer est aussi un arbre de l'Asie, où, non-seulement, il croît sauvage (2), mais où il en existe aussi, depuis long-temps, des variétés perfectionnées par la culture. Les anciens disent unanimement, que c'est la Perse qui a fourni cet arbre à l'Europe (3). Il ne paraît pas qu'il y ait été introduit avant l'invasion d'Alexandre, puisque Théophraste

(1) Les détails sur ces prescriptions, où il était inutile d'entrer ici, se trouveront dans le livre où je traiterai des Juifs.

(2) Turner, ambass. au Thibet, T. 1, p. 100.

Strabon a parlé, sous le nom d'*Orotaryos*, *noyer de montagne*, d'un noyer dont le bois servait, aux habitans de Sinope, pour la fabrication de meubles aussi recherchés que ceux de bois d'érable (Str. geogr. L. 12). Mais il n'explique pas si c'étaient des noyers sauvages, ou s'il a voulu dire seulement, que le bois de cet arbre était plus estimé, lorsqu'il croissait dans des sites montagneux.

(3) Pl. hist. nat. L. 15, c. 22.

n'en a connu que le fruit, importé en Grèce par le commerce (1): mais au temps où Pline a écrit, il y était cultivé (2); c'est, par conséquent, dans l'intervalle, entre les époques où ces deux auteurs ont vécu, que son introduction a eu lieu. Galien dit qu'on a donné, dans les commencemens, le nom de noix royale à son fruit, nouvelle preuve qu'il a été apporté de la Perse: ensuite cette épithète ayant été supprimée, on lui a donné le nom de noix seulement (3): il paraît cependant qu'elle a été conservée à une de ses variétés, dont nous ne connaissons pas les qualités distinctives (4). Nous avons déjà fait observer que les Perses faisaient usage de l'huile qu'ils extraisaient de ses fruits.

Le pistachier est encore un des dons de l'Asie. Théophraste en a parlé comme d'une production particulière à la Bactriane (5). Pline qui a fait souvent ses compilations, sans rassembler ses idées, copie dans un en-

(1) Theoph. hist. plant. L. 3, c. 7, caus. plant. L. 4, c. 2.

(2) Pl. hist. nat. L. 15, c. 24.

(3) Gal. de alim. facult. L. 2, c. 28.

(4) Geopon. L. 10, c. 73.

(5) Theoph. hist. plant. L. 4, c. 5.

droit Théophraste (1), et dit dans un autre, que cet arbre était cultivé en Syrie (2). Ce dernier fait est confirmé par Athénée, qui l'appuie du témoignage de Possidonius (3), et par Galien, qui cite notamment la ville de Berhœa (4), d'où le commerce en exportait beaucoup. Il paraît qu'il y aura été introduit depuis l'époque où Théophraste a vécu, et c'est delà qu'il a été porté plus tard en Europe, où on voit des preuves de sa culture au temps du Bas-Empire (5).

Le pêcher est aussi originaire de ces contrées, et le nom de *Persica*, que les anciens lui ont donné, est un indice de son origine. Il n'existait pas encore en Europe au temps de Théophraste, puisqu'il n'a cité que deux arbres fruitiers, dont les fleurs fussent colorées, le grenadier et l'amandier (6); certainement, il n'aurait pas omis le pêcher, s'il l'avait connu. Mais il y était cultivé au temps de Dioscoride, et la description qu'il en

(1) Pl. hist. nat. L. 12, c. 13.

(2) Pl. hist. nat. L. 15, c. 24.

(3) Ath. deipn. L. 14.

(4) Gal. de alim. facult. L. 2, c. 30.

(5) Geop. L. 10, c. 11, 12 et 65.

(6) Theoph. hist. plant. L. 1, c. 21.



donne, le fait très-bien connaître (1). Columelle, son contemporain, en parle comme ayant été récemment introduit en Italie, et n'ayant encore que peu de variétés (2).

Quelques contes ont été faits sur cet arbre, et Pline déjà les a réfutés. On avait prétendu que son fruit était venimeux en Perse, et que c'est après l'avoir introduit en Egypte, qu'on l'a rendu salubre (3). Mais ses fruits ne sont venimeux dans aucun lieu de l'Asie centrale; ils y sont, au contraire, d'excellente qualité (4). On avait aussi confondu le pêcher, à cause de quelque ressemblance dans son nom latin *persica*, avec le perseia, arbre de l'Egypte, qui existe aussi dans les cantons méridionaux de la Perse, et, qui, loin d'être venimeux, produit, au contraire, un fruit très-salubre (5). Pline a également relevé cette erreur,

(1) Diosc. hist. plant. L. 3, c. 8.

(2) Col. Econ. L. 5, c. 10. L. 11, c. 2.

(3) Pl. hist. nat. L. 15, c. 13.

(4) Turner, ambass. au Thibet, T. 1, p. 101.

(5) C'est à cet arbre, et non au pêcher, que Galien a attribué le changement imaginaire, dont nous venons de parler (Gal. alim. facul. L. 2, c. 36). J'ai publié, dans le Magasin encyclopédique de l'an 1815, un mémoire où je développe les

et fait sentir que le pêcher et cet arbre n'ont aucune ressemblance (1).

Cet auteur cite encore, dans le nombre des arbres importés de l'Asie, le cerisier (2); il prétend que c'est Lucullus qui, le premier, l'a introduit en Italie, à son retour du commandement qu'il y avait exercé (3). Mais, dans un autre endroit de sa compilation, nous voyons un article, copié mot pour mot de Théophraste, où il en parle comme étant un arbre des forêts, dont on peut tirer des pièces de bois de quarante pieds et plus de longueur (4). Il est clair que, si le cerisier était un arbre des forêts, au temps de Théophraste, qui a vécu bien long-temps avant Lucullus, ce n'est pas ce dernier qui l'a introduit en Europe. Pline aura confondu quelque variété de culture avec l'espèce; delà sera née son erreur, qu'Athénée avait déjà fait apercevoir (5), mais qui n'en a pas moins

---

motifs qui me font considérer le persea, comme étant le même arbre que le napka (*Rhamnus spina christi* des botanistes).

(1) Pl. hist. nat. L. 15, c. 13.

(2) Pl. hist. nat. L. 15, c. 15.

(3) Pl. hist. nat. L. 15, c. 15.

(4) Pl. hist. nat. L. 16, c. 54.

(5) Ath. deipn. L. 2.

été répétée mille fois depuis, et qui le sera sans doute encore, car il est plus aisé de copier que de réfléchir. Il serait possible que cette variété, introduite par Lucullus, ait été la cerise acide, qui, si je ne me trompe, n'existe pas sauvage en Europe. Galien en a parlé comme la connaissant; mais la nature de son ouvrage ne le conduisait pas à dire si sa culture avait été récemment introduite (1).

Il faut enfin compter parmi les arbres que l'Europe a reçus de l'Asie, le jujubier. Il a été introduit en Italie un peu avant l'époque où Pline a écrit, et cet auteur dit que c'est de la Syrie qu'il a été apporté (2). Comme il n'y existe pas à l'état sauvage, il n'en est pas originaire; il a dû, par conséquent, y avoir été introduit des régions plus orientales, et par conséquent de la Perse.

Tous ces fruits, perfectionnés ou importés d'ailleurs, dénotent un goût pour ce genre de culture, que le témoignage des historiens confirme. Les Perses aimaient à vivre dans leurs jardins : le goût d'une vie isolée est

(1) Gal. de simpl. medic. facult. L. 7, c. 19.

(2) Pl. hist. nat. L. 14, c. 14.

la conséquence naturelle d'un long despotisme, ou d'une anarchie qui en prend souvent les formes. La société des hommes y devient dangereuse si on épanche sa pensée, fastidieuse si on n'ose pas se livrer : on cherche, dans une retraite, où on a le choix de ceux qu'on y laisse pénétrer, une sécurité qu'une autre manière de vivre ne donnerait pas. Ajoutons à ces causes l'influence d'un ciel brûlant, qui rend plus vif le besoin des ombrages : le pauvre désire, auprès de sa chaumière, un arbre qui lui forme un abri ; l'homme aisé étend ses désirs à la possession d'un bosquet ; le riche, en lui donnant une plus grande étendue, cherche, par la variété des sites et des ornemens, à multiplier ses jouissances. Tels me paraissent avoir été les motifs du goût que les Perses ont eu pour les jardins ; ils aimaient y couler leurs jours, et en faisaient des lieux de délices. C'est d'eux que les Juifs ont emprunté l'idée de leur premier paradis : mot qui, dans leur langue, n'a pas d'autre signification que celle de jardin ( 1 ). Les Grecs, depuis leurs communications avec les Perses, ont aussi adopté

---

( 1 ) Calmet. Comment. sur l'Eccles. c. 5, v. 5.

ce mot, pour rendre l'idée que nous attachons à celui de jardin paysagiste (1) : ceux des Perses paraissent avoir été de ce genre.

Les Grecs frappés de ces vastes, enclos consacrés aux cultures de luxe, dont alors ils n'avaient chez eux aucune idée, en ont parlé avec admiration. Xénophon a peint Cyrus au milieu de ses jardins, y recevant le Lacédémonien Lysander, et se faisant honneur d'en avoir tracé le plan, et même d'en avoir planté beaucoup d'arbres : les Spartiates avaient le préjugé que l'agriculture était une œuvre servile, indigne des soins d'un homme libre; il s'adressait mal pour faire admirer son goût pour elle, et pour les arbres objets de ses soins (2). Xénophon n'a donné la description d'aucun jardin des Perses, en particulier. Le peu qu'il en a dit, en racontant l'anecdote de Lysander, paraîtrait indiquer des compartimens, dont les diverses parties correspondaient entr'elles. Cependant ailleurs il donne une idée différente de ces paradis (3), et ce qu'il en dit

---

(1) Geopon. L. 10, c. 1.

(2) Xen. Econ. Introd.

(3) Xen<sup>us</sup> Cyrop. L. 1, c. 8. L. 8, c. 6. Exped. Cyri, L. 1.

est confirmé par le témoignage d'autres écrivains (1) : il les représente comme formant de vastes enclos , qui renfermaient des cultures variées , et même des forêts d'arbres choisis. Ainsi , ils devaient comprendre tout le terrain de la maison de campagne ; des portions y étaient en forêts , d'autres en bosquets , d'autres en parterres , qui pouvaient être réguliers ; d'autres , enfin , en cultures d'arbres fruitiers , et même de plantes utiles (2). Alors , ce qu'il a dit , au sujet de Lysander , ne devrait se rapporter qu'à la portion seulement de ses jardins , où Cyrus l'a reçu , qui pouvait être régulière : au moyen de cette explication , on met cet auteur d'accord avec lui-même.

Des jardins moins considérables par leur étendue , mais aussi remarquables par leur composition , entouraient , dans les villes , les palais des grands. Ces espaces , ajoutés à ceux réservés pour des cultures , dans les cas éventuels de siège , expliquent l'excessive étendue que les anciens ont attribuée aux capitales

(1) Quint. Curt. L. 7 , c. 6. L. 8 , c. 1.

(2) Xen. Exp. Cyri , L. 1. Quint. Curt. L. 8 , c. 1. Plut. in Artax.

de l'Assyrie et de la Perse; elles embrassaient des espaces considérables, sans avoir une population proportionnée (1).

Il n'est pas un enfant dont on n'ait chargé la mémoire des sept merveilles du monde: c'est une de ces niaiseries que la routine conservera long-temps, quoique la raison en ait fait sentir le ridicule: dans leur nombre étaient compris les jardins suspendus de Babylone. Les Perses, dont les maisons étaient couvertes en terrasses, aimaient à les décorer avec des arbres et des fleurs cultivés dans des vases (2). S'il peut exister quelque fraîcheur dans les pays chauds, c'est à cette élévation qu'on en jouit; parce que la couche inférieure de l'atmosphère, plus voisine du sol, en reçoit une chaleur, qui diminue à mesure qu'on s'en éloigne en s'élevant. Quelque roi aura sans doute donné un plus grand développement à cet usage, et aura fait élever des jardins sur des voutes; c'est à cela que se réduit cette merveille prétendue (3).

(1) Quint. Curt. L. 5, c. 1 et 4. Jonas, c. 3, v. 11. Str. geogr. L. 16.

(2) Theoph. hist. plant. L. 4, c. 4. Pl. hist. nat. L. 12, c. 3.

(3) Jos. Ant. Jud. L. 10, c. 11. Contra App. L. 1. Eus. præp. evang. L. 9, c. 41. Diod. Sic. L. 2, c. 10.

La grande terrasse, qui se prolonge, à Naples, en avant du palais du roi, du côté de la mer, est parfaitement du même genre.

Du goût pour les jardins, découle nécessairement le désir d'y multiplier les espèces de plantes utiles ou agréables; il en résulte des soins pour leur acclimatement, et d'autres ensuite pour les améliorer par la culture. C'est depuis que les relations de l'Europe avec la Perse se sont multipliées, que ce goût y a pénétré; les meilleurs jardiniers y sont long-temps venus de la Syrie (1). Les Grecs, lorsqu'ils s'établirent dans ces contrées, désirèrent y introduire plusieurs végétaux de leur pays, auxquels ils tenaient par habitude, ou par opinion religieuse; les jardiniers s'occupèrent à les acclimater. Théophraste nomme surtout le lierre, le tilleul et le buis; mais aucun de ces arbres y avait encore produit des fruits au moment où ce naturaliste écrivait (2): Mégasthènes, qui a fait depuis un voyage en Perse, et qui est cité par Strabon, dit qu'on n'en avait plus que quelques

---

(1) Pl. hist. nat. L. 20, c. 16.

(2) Theoph. hist. plant. L. 4, c. 4.



quelques pieds dans des jardins, où on ne les conservait qu'au moyen de soins assidus (1).

C'est sans doute à ce goût pour l'acclimatement des végétaux exotiques, qu'il faut attribuer l'existence de plusieurs arbres étrangers au pays, qui se trouvent au milieu des ruines de Babylone, et dans les environs; ils peuvent être des restes de ses anciens paradis, qui, au moyen de leur reproduction, ont davantage résisté que ses édifices (2). Il est malheureux que Niebuhr, qui a remarqué ces arbres, n'en ait pas tiré la même conséquence; elle lui aurait fourni des données pour retrouver ces ruines, qu'il cherchait à quelque distance de là.

Le soin des bestiaux et de leur multiplication est, comme celui de l'irrigation et de la culture des terres, au nombre des pré-

(1) Str. geogr. L. 15.

(2) Nieb. Voyage en Arabie, T. 2, p. 235. cité dans le Voyage de Nérarque, publié par Vincent, T. 3, p. 235, *note*.

Je vois, par les annonces littéraires de la Revue encyclopédique, qu'un Anglais a fait dernièrement de nouvelles recherches sur les ruines de Babylone (Revue encycl. ann. 1819, T. 2, p. 160); n'en connaissant pas encore les résultats, j'ignore si elles ont confirmé cette conjecture.

ceptes les plus recommandés par le culte des Perses (1). De riches troupeaux sont une des demandes les plus fréquemment répétées dans les formules de leurs prières : leur possession y est présentée comme un signe du bonheur ; les obtenir, comme un bienfait de la divinité (2). Manquer de soin pour les animaux, et même ne pas tenir une promesse qu'on leur a faite, sont des fautes que le Zend-Avesta indique comme très-punissables. La dernière surtout y est représentée, comme plus grave que celle d'un homme qui manque à sa parole, qu'il a donnée à un autre homme, en lui touchant dans la main (3). Ainsi, cet usage de confirmer sa promesse en touchant dans la main, si général chez les peuples Celtes et Germains d'origine, existait aussi chez les anciens Perses. Leur code religieux avait même statué, que manquer à sa parole, donnée sans cette formalité, c'était commettre

---

(1) Anq. Zend-Av. T. 1, Part. 2, p. 280.

(2) Anq. Zend-Av. T. 1, Part. 2, p. 9, 418, etc.

Il ne faut pas confondre ces passages avec ceux où il est parlé des animaux des constellations, qui jouent un si grand rôle dans les allégories de ce culte.

(3) Anq. Zend-Av. T. 1, Part. 2, p. 287 et 288.

un péché moitié moindre, que si elle avait été observée (1); la distinction est remarquable.

Le culte ne se bornait pas à encourager la multiplication des bestiaux; il veillait aussi à empêcher leur trop grande destruction. J'ai déjà fait observer, dans le chapitre consacré à la religion, que ni le Zend-Avesta, ni le Boundehesch, ne prescrivent aucune immolation de victimes, et que leur silence forme un contraste avec le témoignage des Grecs et des Romains, qui ont parlé des sacrifices des Perses. Je n'ai vu qu'un moyen de concilier ces faits, c'était de supposer que l'usage des sacrifices a été une des innovations, qui se sont introduites chez eux, pendant la durée de leur empire. Cette supposition est d'autant plus facile à admettre, que plusieurs faits prouvent qu'aux mêmes époques, ils se sont écartés, en plusieurs choses, de la rigueur primitive des observances de leur culte.

L'époque du rétablissement de leur puissance, après la chute des Parthes, a été le

---

(1) Anq. Zend-Av. T. 1, Part. 2, p. 288.

moment d'une ferveur nouvelle ( 1 ). Alors, ils sont revenus aux institutions primitives, et il n'y a plus eu de sacrifices, comme il n'y en a point maintenant chez les Parsis modernes. Le Sad-der, abrégé usuel du Zend-Avesta, qui a été composé long-temps après le rétablissement de leur empire, loin d'ordonner des sacrifices, recommande, au contraire, de faire périr le moins possible d'animaux domestiques ; chacun des poils de ceux qu'on égorgera, dit-il, sera comme un glaive, pendant l'éternité, dans l'ame de celui qui les aura fait périr ; si on se décide à en tuer, ils doivent être âgés au moins de six ans ( 2 ).

Tout, dans les anciens livres religieux des Perses, prouve qu'ils étaient destinés à un peuple agriculteur, occupé accessoirement du pastorage. Il paraîtrait même qu'il a existé un temps où les payemens étaient évalués en bestiaux, et on avait formé, pour cela, un tarif proportionnel de leur valeur, où le chameau avait plus de prix que le cheval ; celui-ci, que le bœuf, et l'âne venait ensuite ( 3 ). On peut considérer ce fait comme une

---

( 1 ) Hyde de vet. rel. Pers. c. 21, p. 278 et suiv.

( 2 ) Sad-der, c. 38 ad calc. Hyde vet. rel. Pers.

( 3 ) Anq. Zend-Av. T. 1, Part. 2, p. 323, 360, 390, etc.

confirmation de ce que j'ai dit du peu d'importance que les anciens Perses ont donnée au commerce: car s'il en avait existé un actif chez eux, ce mode de payement aurait été inexécutable.

Nous avons bien peu de renseignemens sur les espèces d'animaux qu'ont possédé les Perses. Ils employaient le chameau pour les transports (1). Les bœufs servaient au trait, comme aux divers travaux de l'agriculture (2). Le cheval était la monture du guerrier et de l'homme investi de pouvoir (3). L'âne, plus humble, faisait partager sa propre dégradation à celui qui l'employait comme monture (4); mais il servait utilement pour les transports (5).

Des chevaux, consacrés au soleil, prédisaient l'avenir par leurs hennissemens (6). Nous voyons un roi s'élever au trône par l'adresse avec laquelle son écuyer a su provo-

(1) Pl. hist. nat. L. 8, c. 26, Str. geogr. L. 11.

(2) Ath. deipn. L. 4. Exc. Ctesia ad calc. Herod.

(3) Xen. Cyrop. L. 4, c. 4.

(4) Suidas voce *onos eis kumaious*.

(5) Herod. L. 1, c. 194.

(6) Herod. L. 1, c. 189. L. 7, c. 55. Rois, L. 2, c. 23, v. 4 et seq. Hyde de vet. rel. Pers. c. 4, p. 120.

quer le hennissement qui devait lui assurer la couronne (1). Cette anecdote aurait pu être reléguée parmi les fables, qui défigurent l'histoire des Perses écrite par les Grecs, si l'existence, chez ce même peuple, de chevaux consacrés, indiquant les volontés divines de la même manière, ne lui donnait pas de la vraisemblance.

Le cheval est aimé de l'homme : quel est celui qui ne s'est pas attaché au coursier, qui, compagnon des fatigues et des dangers de son maître, lui a sauvé la vie, ou a contribué à ses succès ? Il n'est pas étonnant que les Perses, devenus éminemment cavaliers depuis la formation de leur empire, aient chéri cet animal, qui partageait leurs travaux, et contribuait à leurs plaisirs (2). Les Parthes, plus identifiés encore, s'il est possible, avec les chevaux, puisque leur costume ne leur permettait que ce moyen de combattre, ont dû conserver les mêmes soins, pour améliorer les races d'un animal qui leur était si nécessaire.

La plus estimée portait, à ce que disent

(1) Herod. L. 3, c. 84 et seq.

(2) Xen. Exp. Cyri, L. 4, c. 18. Julian. imper. or. 2.

les anciens, le nom de Nyzéenne: elle l'avait reçu d'un canton de la Médie, où étaient situés ses haras (1): mais elle n'y était pas exclusivement renfermée, si l'assertion de Strabon est exacte, puisque l'Arménie en fournissait aussi (2). La Médie n'était pas limitée à cette race seulement, la plus distinguée de toutes; elle en avait d'autres, qui, quoique d'un moindre prix, en donnaient aux haras où on les élevait (3). On citait aussi ceux de la Babylonie (4); mais ceux de la Cappadoce ont fini par obtenir la préférence (5). Lorsque cette province a passé sous la domination des empereurs d'Orient, les chevaux, qui en provenaient, ont été réservés pour l'usage de la famille impériale (6): ce privilège a eu les mêmes conséquences que tous les autres; l'industrie ces-

(1) Herod. L. 3, c. 106. L. 7, c. 40. Arr. Exp. Alex. L. 7, c. 3. Hyde de rel. vet. Pers. c. 4, p. 118 et 120.

(2) Str. géogr. L. 11.

(3) Pol. hist. L. 5, c. 10.

(4) Herod. L. 1, c. 192.

(5) Sol. polyh. c. 47.

(6) Zos. hist. L. 5. Cod. Justin. L. 11, Tit. 75. Nov. Justin. L. 4, Tit. 9. Jul. Capit. in Gord. Jul. imper. or. 2.

sant d'être encouragée, par la concurrence des acheteurs, a fini par s'éteindre (1).

Nous n'avons pas de renseignemens sur les soins que les Perses donnaient à leurs chevaux; mais quelques indices me feraient croire qu'ils diffèrent peu de ceux usités de nos jours dans les pays de l'Orient. Xénophon a parlé des nombreux tapis qu'ils faisaient entrer dans leur harnachement (2): plusieurs personnes ont cru y voir une preuve de leur mollesse; elles ont eu tort. Les Mamlouks, qu'on soupçonnerait d'avoir porté cet usage du Caucase en Egypte, si les Arabes ne l'avaient pas aussi, placent six, ou huit tapis de feutre, pour garantir le cheval des atteintes de la selle, tandis que le cavalier n'est souvent assis que sur le bois, à peine recouvert d'un simple cuir. Chez un peuple éminemment cavalier, tout est pour le cheval, peu de choses sont pour l'homme. Un autre point de ressemblance existe, dans la manière d'attacher le cheval pendant son repos: les anciens Perses, comme les orien-

---

(1) Nov. Justin. L. 4, Tit. 9, c. 5.

(2) Xen. Exp. Cyri, L. 8.



taux actuels, au lieu de le lier par la tête, lui mettaient des entraves, fixées au sol par des chevilles, et lui laissaient la tête libre (1). Les Perses avaient l'usage de couper les crins à leurs chevaux, en signe de deuil; c'est une preuve qu'ils leur conservaient cet ornement en temps ordinaire (2).

On donnait des soins au perfectionnement des bêtes à cornes. Arrien nous apprend qu'Alexandre a été si frappé de la beauté de celles qu'il a vues chez les Aspiens, qu'il a eu l'intention d'en faire conduire en Macédoine des individus, pour y propager cette race (3): nous ignorons si ses intentions ont été exécutées, mais il n'en est parlé par aucun autre écrivain, soit des mêmes temps, soit postérieur: le silence surtout d'Aristote, dans son ouvrage sur les animaux, permet d'en douter.

Les provinces montagneuses et riches en pâturages, avaient de nombreux moyens d'élever des bêtes à cornes; celles où une irrigation bien organisée portait la fertilité,

(1) Xen. Cyrop. L. 3, c. 4. Exp. Cyri, L. 3, c. 3. Suidas voce *pepodismenos*.

(2) Herod. L. 9, c. 24.

(3) Arr. Exp. Alex. L. 4, c. 25.

jouissaient des mêmes avantages. Mais quelques cantons, voisins du golphe persique, qui étaient privés de ces ressources, plutôt que de renoncer à ces animaux utiles, ont tenté, avec succès, de changer leurs habitudes; ils les ont accoutumés à se nourrir de poissons desséchés, et de nos jours encore, ils pratiquent la même chose (1). J'ai déjà fait observer que la fabrication du beurre est très-anciennement connue dans ces contrées: c'est l'emploi qu'ils en faisaient, auquel il faut en partie attribuer l'indifférence des Perses pour l'huile d'olive. De nos jours, encore, le beurre entre pour beaucoup dans leur régime diététique.

Il existe, dans l'Asie centrale, une espèce particulière de bœufs à longs poils, nommés *Yacks* (2), qu'on a domptés et habitués à porter des fardeaux: ils servent à cet usage dans les régions montagneuses du Thibet et du Boutan. C'est ce bœuf dont la queue est si recherchée dans l'Inde, où elle figure dans les cérémonies religieuses (3): il paraît qu'elle

---

(1) Voy. de Nérarque, publié par Vincent, T. 2, p. 91, et 244. Arr. Ind. c. 29. Nieb. Descr. de l'Arab. p. 147 et 255.

(2) *Bos grunniens* Pall.

(3) Turner, ambass. au Thibet, T. 1, p. 277.

avait le même prix chez les anciens Perses, puisqu'on la voit représentée dans les bas-reliefs de Persepolis (1). Les anciens ont eu quelques notions confuses du yack; mais il paraît qu'ils ne l'ont connu que comme un animal sauvage (2). N'aurait-il été rendu domestique que depuis lors? le fait n'est nullement vraisemblable, et je croirais plus volontiers que les anciens ont été mal informés.

Les bêtes à laine devaient être extrêmement multipliées dans un pays, où le culte recommandait d'en tuer le moins possible, surtout dans leur jeunesse (3).

Il serait intéressant de savoir si les Perses ont eu, dans leurs provinces, la race de brebis, ou de chèvres à laine fine, dont on fabrique, au Kashmyr, des tissus si renommés. Forster, qui y a fait un voyage, prétend que ces animaux n'y existent pas, et que la laine, qu'on y emploie, y est portée des montagnes du Thibet (4). Un autre voyageur, au contraire, assure y avoir vu

(1) Mém. de l'Inst. T. 4, fig. 11 du mém. de Mr. Mongez.

(2) Arist. hist. anim. L. 9. Paus. bæot.

(3) Sad-der, c. 38 ad calc. Hyde de vet. rel. Pers.

(4) Forster, voy. au Kaschmyr, T. 1, lettre 13.

ces animaux, et donne des détails sur les soins dont ils sont l'objet (1). S'il existe si peu d'accord entre des témoignages contemporains, on ne doit pas espérer plus de certitude pour des faits, qui ont eu lieu à des époques reculées. Cette race, dont la toison est si précieuse, paraît avoir été connue des Grecs par les relations de leurs voyageurs (2). Elle peut avoir donné naissance à la race estimée, qui existait chez les Grecs d'Asie; si c'étaient des brebis, et non des chèvres, car il n'existe aucun doute sur l'espèce que ce dernier peuple a possédée (3); c'est elle qui a donné du prix aux manufactures de Milet (4). Si, au contraire, l'animal du Kaschmyr est une chèvre, on pourra peut-être la considérer comme la souche de celles de l'Asie mineure, connue plus communément sous le nom de chèvre d'Angora :

(1) Dec. philos. An 12, Ventose 20.

(2) Herod. L. 3, c. 106. Ctesias Ind. c. 13 et 22.

A la vérité, ce dernier historien parle de l'Inde septentrionale; mais elle était limitrophe de la frontière nord-est de l'empire des Perses, et devait avoir les mêmes productions et un climat semblable.

(3) Str. geogr. L. 12.

(4) Pl. hist. nat. L. 8, c. 48. Ath. deipn. L. 12.

mais son introduction aurait eu lieu depuis bien des siècles, puisque les anciens en ont déjà parlé (1) : son poil servait à la fabrication de diverses étoffes.

Nous n'avons aucuns renseignemens sur les autres animaux domestiques que les Perses ont possédés, et encore moins sur leurs oiseaux de basse-cour. Outre l'utilité de la poule, l'obligation religieuse qu'ils s'imposaient, d'avoir un coq dans leur habitation, devait encourager la multiplication de cet animal (2). C'est des anciennes opinions cosmiques de ce peuple, admises sans doute aussi par les Arabes, que Mahomet aura emprunté l'idée du coq, qui veille constamment auprès de Dieu. La constellation du cygne porte, chez les peuples orientaux, le nom du coq : son lever du soir ayant correspondu avec l'équinoxe du printemps, aux époques anciennes où ces opinions reli-

(1) Arist. hist. anim. L. 8. Pl. hist. nat. L. 8, c. 76. Varr. Econ. L. 2, c. 11.

(2) Anq. Zend-Av. T. 1, Part. 2, p. 406. T. 2, p. 290 et 602. Sad-der, c. 36 et 38 ad calc. Hyde vet. Pers. rel. et c. 1, p. 22, ult. operis.

gieuses se sont formées, on conçoit aisément pourquoi on a fait jouer au coq le même rôle qu'au chien, emblème de Sirius, et aussi pourquoi il a été consacré à Esculape; tandis que cette même constellation, sous le nom du cygne, l'a été à Apollon, autre forme du soleil divinisé (1).

---

(1) Dupuis, orig. des cultes, T. 2, p. 275. T. 3, Part. 2, p. 137.

---

---

## TROISIÈME PARTIE.

### DE L'ÉCONOMIE PUBLIQUE ET RURALE DES PHÉNICIENS.

---

#### CHAPITRE PREMIER.

*De leur origine et des premiers temps de leur  
existence.*

LES Phéniciens ne paraissent pas avoir été un peuple autochtone ; toutes les anciennes traditions les font venir d'ailleurs, sans donner des notions positives sur le pays d'où ils ont tiré leur origine. Hérodote, Strabon et d'autres encore disent, d'après des auteurs plus anciens, qu'ils ont habité les bords de la mer Erythrée avant leur établissement sur les côtes de la Syrie (1). Le témoignage sur-

---

(1) Herod. L. 1, c. 1. L. 7, c. 89. Scyl. geogr. L. 1. Dion. perieg. v. 906. Sol. polyh. c. 26.

tout d'Hérodote est d'autant plus important, qu'il s'étaye de l'opinion des Perses, de qui il dit l'avoir appris (1). Comme on a donné le nom de mer Erythrée à toute la portion de l'Océan, qui embrasse la Mer-Rouge et le golphe persique (2), cette indication serait bien vague, si les habitans de deux îles, situées dans ce dernier golphe, n'avaient pas conservé la tradition, que les Phéniciens des bords de la Méditerranée étaient une de leurs colonies (3). Les noms qu'elles portaient de Tylos et d'Aradus, se retrouvaient aussi en Phénicie; le premier avec une légère altération dans Tyros, dont nous avons fait Tyr; le second parfaitement le même dans l'île d'Aradus: ils paraissent témoigner en faveur de cette tradition, car les colons introduisent volontiers, dans les lieux où ils s'établissent, les noms de leur patrie primitive.

Les habitans de ces îles, disent les anciens,  
ne

(1) Herod. L. 1, c. 1.

(2) Str. geogr. L. 16. Herod. L. 2, c. 11. L. 4, c. 42. Arr. Ind. c. 19. Pl. hist. nat. L. 6, c. 13. L. 12, c. 20. Diod. Sic. L. 17, c. 45.

(3) Str. geogr. L. 16.



ne ressemblaient nullement à ceux des côtes voisines ; ils avaient, par conséquent, eux-mêmes une autre origine antérieure, et y étaient venus d'ailleurs, avant l'époque où ils ont pénétré jusqu'à la Méditerranée. Ainsi, en admettant comme un fait prouvé, que les Phéniciens sont sortis de ces îles, il n'en résulte aucune notion certaine sur leur patrie primitive. Quelques autres données pourront peut-être nous aider à la découvrir, et à défaut de traditions précises, il sera nécessaire d'avoir recours à des analogies d'usages et d'opinions religieuses, indices quelquefois très-incertains, et qui peuvent fournir matière à des conjectures plus ou moins ingénieuses, sans leur acquérir jamais une entière certitude.

Un savant, qui s'est beaucoup occupé des antiquités indiennes, a cru trouver, dans l'Inde, la première origine des Phéniciens. Ayant remarqué que les Pouranas, anciens livres samscrits, parlent d'une émigration des Palis, qui, forcés de s'expatrier, après des convulsions politiques, se sont réfugiés sur les bords du golphe persique ; il les a considérés comme les ancêtres des Phéniciens de cette mer, et par conséquent de ceux des côtes de la Sy-

rie (1). Pour arriver à ce résultat, il a considéré les Phéniciens comme étant un même peuple que les Philistins, et les Palis étant sortis du Palistan, une légère ressemblance dans le son de ces deux mots, lui a paru une démonstration de son système. L'opinion que les Philistins étaient un même peuple que les Phéniciens, peut d'autant mieux être soutenue, qu'ils étaient aussi considérés comme étrangers à la Syrie, où ils sont venus d'ailleurs; et que plusieurs écrivains ont pensé que toute la côte méridionale de la Syrie avait été occupée anciennement par les Phéniciens (2), de manière que le pays des Philistins aurait fait partie de leurs établissements.

Mais pour pouvoir admettre que les Phéniciens sont issus des Palis, il faudrait que leurs institutions eussent quelques analogies avec celles de l'Inde: cependant on ne voit pas qu'il ait existé chez eux rien de semblable à l'institution des castes, qui, dès les temps les plus reculés, ont établi, dans l'Inde, des limites infranchissables, entre les divers

---

(1) Asiatic. Research. T. 3, p. 321.

(2) Cellar. geogr. ant. L. 3, c. 13. p. 353.

ordres de la société. Ou il faudrait que ces Palis n'eussent eu aucun trait de ressemblance avec les Indiens des époques moins anciennes; supposition inadmissible, puisque les Pouranas disent qu'ils étaient sectateurs de Boudha, culte auquel le système des castes était lié: ou il faudrait, qu'en se déplaçant, ils eussent entièrement changé d'opinions, d'institutions et d'habitudes, supposition moins admissible encore.

Les Phéniciens, de leur côté, outre qu'ils n'avaient rien qui ressemblât aux castes de l'Inde, présentent une particularité étrangère aux institutions des peuples de cette contrée; c'est la circoncision qu'ils ont très-anciennement pratiquée (1). Ils ne l'ont empruntée, ni des Juifs, ni des Egyptiens, chez qui elle était liée au culte; car ils n'auraient eu aucun motif de l'adopter, sans le culte qui en consacrait l'obligation. Chez eux, elle ne paraît avoir tenu à aucune opinion religieuse, puisque, d'après le témoignage d'Hérodote, elle y est tombée peu à peu en désuétude: de son temps, dit-il, des hommes âgés, qui étaient circoncis, négli-

---

(1) Eus. præp. evang. L. 1, c. 9. Herod. L. 2, c. 104.

geaient de faire subir cette opération à leurs fils (1). On ne peut pas soupçonner que cet historien s'est mépris, et qu'il a confondu les Phéniciens avec les Juifs leurs voisins, car il dit positivement que ces deux peuples avaient entr'eux ce point de ressemblance, ce qui prouve qu'il les distinguait. Mais puisque les Phéniciens n'ont pas imité cet usage de leurs voisins, et puisqu'il était plutôt, chez eux, l'effet d'une ancienne habitude, que la conséquence d'une opinion religieuse, il me paraît que c'est un indice qu'ils sont sortis d'une contrée où cette pratique existait déjà, et d'où ils l'ont apportée.

En rapprochant ce fait des traditions qui font venir les Phéniciens des îles du golphe persique, il faut, pour remonter à leur première origine, considérer d'où ils ont pu s'y rendre. Ils n'ont pu y arriver que par mer, et le golphe persique n'a de communication qu'avec l'Océan, qui baigne à l'est les côtes de l'Inde, et à l'ouest celles de l'Afrique. Nous venons de voir qu'il n'y a rien, dans leurs institutions, qui les fasse ressembler aux peuples de l'Inde; ils ont, au con-

---

(1) Herod. L. 2, c. 104.

traire, plusieurs points de ressemblance avec les peuples de l'Afrique, et notamment la circoncision qui paraît avoir été imaginée, et long-temps concentrée dans cette portion du globe. C'est des Ethiopiens que les Egyptiens ont dit l'avoir reçue; c'est aussi à la même source que les Juifs l'ont puisée ( 1 ) : elle n'était pas sortie de ces limites avant l'extention du judaïsme, et celle postérieure de la religion de Mahomet ( 2 ).

Avant de continuer à examiner les faits, qui tendent à prouver cette origine des Phéniciens, il est bon de dire un mot d'une opinion, qui a été proposée et qui a eu quelques partisans. Ceux qui l'ont admise ont pensé, malgré le témoignage des anciens, que ce peuple ne tirait pas son origine d'un autre pays, mais qu'il était autochtone, et ne différait en rien des Cananéens, anciens habitans de la Palestine. Ils ont établi la preuve de cette identité, sur une ressemblance qu'ils ont cru voir, entre le nom des

( 1 ) Ce fait sera discuté dans le livre que je consacrerai aux Juifs.

( 2 ) Les habitans de la Colchide formeraient une exception, s'ils n'étaient pas eux-mêmes un peuple sorti de l'Éthiopie.

Phéniciens et celui de Beni-Anak, que les Juifs ont donné à quelques-unes des peuplades cananéennes ( 1 ). Des systèmes fondés sur de pareilles bases, ne peuvent pas longtemps nous occuper.

Ce qui paraît le plus positif, dans les antiquités des Phéniciens, c'est qu'ils sont originaires d'une contrée plus méridionale, et que, ne pouvant pas être venus de l'Inde, c'est en Afrique où il faut chercher leur berceau. La circoncision, pratiquée chez eux, est un indice de cette origine, et nous en trouverons d'autres dans leurs opinions religieuses.

J'ai déjà fait observer, dans un mémoire particulier, les singulières légendes qu'on a liées à une divinité, dont le nom traduit en français, peut-être le *dieu chasse-mouche*, et j'en ai trouvé l'explication dans un fait particulier au climat de l'Atbarah, qui forme une portion de l'ancienne Ethiopie ( 2 ). Une

( 1 ) Dickins Delphi phœnic. c. 3.

( 2 ) Revue philos. An 14, Messid. 30.

L'explication concise que j'en donne ici, ne dispense pas d'avoir recours au mémoire cité, si on veut connaître, avec quelques détails, ce dieu singulier, et ses rapports avec les localités du pays où son culte a pris naissance.

espèce de taon, excessivement multipliée dans ces vastes plaines, contraint les habitants à en éloigner leurs troupeaux pendant une saison de l'année (1). L'époque où la fin de ce fléau leur permettait de les ramener, a dû être consacrée par une fête, où ils remerciaient le soleil divinisé de les en avoir délivré, en arrivant à ce point de sa course annuelle. Des hommes sortis de ces plaines et habitués à cette fête, auront continué à la célébrer dans les lieux où ils sont allés s'établir, et leurs descendans l'auront conservée, après en avoir oublié le véritable motif, loin du climat qui aurait pu leur en donner l'explication. Ensuite on aura imaginé d'y lier les légendes qui nous sont connues; car il faut bien que les prêtres expliquent tout, même ce qu'ils ne comprennent pas. On ne peut pas raisonnablement concevoir qu'un culte, même le plus ridicule en apparence, n'ait pas eu, dans son origine, un motif plausible: c'est ce but primitif qu'il faut chercher, et celui du dieu chasse-mouche, qui n'aurait été qu'une stupidité, devient un

---

( 1 ) Bruce, voy. en Abyss. L. 1, ch. 2. L. 2, ch. 9, et appendix, art. *T'saltsalia*.

hommage de reconnaissance, lorsqu'on le rapproche du climat où il a pris naissance. Ce dieu, sous le nom de Bahal-Zebub, était surtout révérend par les Philistins de la ville d'Accaron; un roi des Juifs, inquiet d'une de ses maladies, a envoyé, disent les livres de cette nation, le consulter sur l'issue qu'elle aurait (1). En général, ce qu'on connaît de la religion des Phéniciens, se compose d'allégories cosmiques, conçues sous un climat plus méridional: quelques-unes seulement, qui paraissent tenir au climat de la Syrie, peuvent avoir été adoptées par eux, depuis leurs relations avec les habitans de ce pays.

Lorsque je traiterai des Ethiopiens, dans la série des peuples dont j'ai entrepris de développer l'économie, je ferai voir qu'ils ont eu, à une époque reculée, des relations étendues de commerce. Que ce peuple ait été soumis à un gouvernement unique, ou qu'il ait été divisé en plusieurs nations distinctes, cette même race d'hommes a étendu ses établissemens sur une portion considérable des côtes orientales de l'Afrique, à laquelle les anciens ont donné le nom de Barbarie. C'est

---

(1) Rois, L. 2, c. 1, v. 2 et 6. Jos. ant. Jud. L. 9, c. 1.



de l'un de ces ports que quelques-uns d'eux seront allés s'établir dans les îles de Tylos et d'Aradus, soit attirés par des avantages commerciaux, soit contraints de s'expatrier à la suite de quelque crise politique. Ils y auront porté le même penchant pour le commerce, qui existait dans leur patrie; et, en étendant delà leurs relations, ils seront parvenus aux bords de la Méditerranée, d'abord comme spéculateurs, puis pour y former des établissemens fixes, qui, en se détachant de leur métropole, sont devenus un peuple distinct. Dans cette manière de voir, la venue des Phéniciens en Syrie, aurait eu un motif pareil à celui qui les a déterminés ensuite à former des colonies sur les côtes septentrionales de l'Afrique, dont Carthage a été la principale: attirés par le commerce sur les rives de la Méditerranée, ils y ont été retenus par les avantages que leur offraient les localités.

Tout, en effet, dans le peu qu'on connaît des antiquités phéniciennes, porte ce caractère; rien n'y montre un peuple guerrier, formant ses établissemens par la conquête, en déplaçant les anciens possesseurs. C'est un nouveau motif de rejeter leur ori-

gine des Palis: car ces derniers, contraints à quitter leur patrie, ont dû, ou se disséminer et cesser d'être une nation, en s'incorporant à celles qui leur ont donné asyle; ou se procurer, en restant unis, une nouvelle patrie par la force des armes. Les Phéniciens, au contraire, paraissent avoir formé d'abord des comptoirs de commerce, qui, en se développant, sont devenus une nation puissante. Des établissemens de ce genre peuvent se former, sans le déplacement des anciens habitans du pays, parce que l'accroissement est progressif, et ne s'opère qu'avec lenteur, par des acquisitions, plutôt que par des agressions hostiles. Les plus anciens écrivains connus ont peint les Phéniciens comme exclusivement adonnés au commerce (1); aucun d'eux ne leur attribue d'avoir été des voisins inquiets: l'idée qu'ils en donnent, est celle d'un peuple pacifique, cherchant à rester en paix avec les autres nations (2). Ils avaient si peu les inclina-

---

(1) Hom. Il. L. 6, v. 289. Is. c. 23, v. 8. Herod. L. 1, c. 1.

(2) Strabon est le seul qui ait parlé de conquêtes faites par les Phéniciens; il leur attribue d'avoir envahi Sardes, mais sans développer les motifs qui les ont fait sortir de leur caractère habituel (Str. géogr. L. 13). Il est dit aussi, dans l'ou-

tions guerrières, qu'étant hors d'état de protéger les peuples de la Syrie, lorsqu'ils furent refoulés par les Juifs, venus d'Egypte pour envahir leur territoire, ils se sont bornés à leur offrir un asyle, et se sont ensuite servi d'eux pour former de nouvelles colonies. Certainement, s'ils avaient eu un caractère belliqueux, aucune circonstance n'exigeait plus impérieusement qu'ils prissent les armes, puisque l'apparition d'un peuple, dont tous les pas étaient marqués par la destruction, devait leur donner de l'inquiétude pour leur propre sécurité.

Ces considérations, auxquelles il me paraît qu'on n'avait pas donné toute l'attention qu'elles méritent, fournissent des données vraisemblables sur la première origine des Phéniciens. Conduits par le commerce des

---

ouvrage intitulé *de mirabilibus auscultis*, faussement attribué à Aristote, que partout où ils ne parvenaient pas à organiser un commerce, ils massacraient les habitans. Cet ouvrage, rempli de narrations fabuleuses et d'assertions hasardées, inspire trop peu de confiance pour faire autorité; mais, en admettant que ce fait soit vrai, il ne prouverait pas que les Phéniciens ont été conquérans, mais bien qu'ils ont commis des atrocités: or, l'histoire prouve que d'autres peuples commerçans en ont commis, sans avoir eu pour cela l'esprit de conquêtes.

côtes orientales de l'Afrique, dans le golphe persique, et delà sur les bords de la Méditerranée; ce sont ces occupations paisibles qui ont créé leur nation, et qui ont rempli tous les temps de son existence. Navigateurs et commerçans, ils n'auraient jamais quitté ce rôle, si leur position ne les avait pas mis en contact avec d'autres nations, qui les ont enveloppés dans leurs guerres. Les Perses, après les avoir rendus tributaires, les ont contraint à servir leur ambition; ils les ont forcés d'entrer dans leurs luttes contre les Grecs, et ont attiré sur eux, par ces hostilités involontaires, les vengeances d'Alexandre. S'ils ont montré quelque énergie dans la résistance qu'ils lui ont opposée à Tyr, elle a plus été fondée sur leur confiance dans la position forte de cette ville, que sur leur énergie personnelle, puisque les autres villes de la Phénicie, qui n'avaient pas le même avantage, se sont empressées de se soumettre sans opposer de résistance (1). Depuis le premier moment où ils sont sortis de leur

---

(1) Diod. Sic. L. 17, c. 41. Arr. Exp. Alex. L. 2, c. 24.

Elles avaient déjà montré la même mollesse lors de l'invasion du roi d'Assyrie Salmanassar (Jos. ant. Jud. L. 9, c. ult.).

ancien système, leur décadence a été rapide, sans, toutefois, éteindre leur esprit spéculateur. Ainsi, au moment même où Alexandre venait d'envahir leur patrie et de détruire Tyr, la principale de leurs villes, des Phéniciens se sont mis à la suite de son armée, pour lier leurs opérations commerciales à ses conquêtes (1).

Un autre indice de cette origine des Phéniciens, telle que je l'ai conçue, existe dans leur organisation politique. Malgré leur commune origine, ils ne formaient, ni un tout unique administré par un gouvernement central, ni même une confédération liée par un pacte social: chaque ville était un corps isolé, ayant son gouvernement distinct; Strabon le dit formellement au sujet de la petite île d'Aradus, qui avait son roi particulier, à l'exemple des autres villes (2). Nous reviendrons sur cette organisation politique; examinons maintenant les conséquences qu'il est possible d'en tirer. Il me paraît que si l'établissement des Phéniciens avait été simultané, ils auraient eu un gouvernement

---

(1) Arr. Exp. Alex. L. 6, c. 22.

(2) Str. geogr. L. 16.

central, même dans le cas où ils auraient été un peuple divisé en tribus, comme l'étaient les Juifs; puisque chacune d'elles pouvait avoir son administration intérieure, sans cesser, pour cela, de tenir à la confédération générale, et d'être soumise à son gouvernement central, pour les affaires d'un intérêt commun. Si, au contraire, leur nation s'est formée par des colonies, que le succès des premières a successivement attirées, chacune d'elles s'est organisée au moment de sa formation, et il en est résulté autant de petits états distincts, qu'il y a eu de colonies différentes: aucun autre lien, que celui de commune origine, n'existait entr'elles. Il aurait dû leur inspirer le besoin de s'appuyer mutuellement, et d'augmenter leur force par l'union de leurs intérêts et l'obligation d'une défense mutuelle: mais il n'est parlé nulle part d'un pacte qui les ait unis, par une confédération stable, ayant un centre de gouvernement fédéral: au contraire, on remarque, dans plus d'une circonstance, que leur défaut d'union a augmenté leur faiblesse naturelle. Sans doute que les jalousies, plus vives chez les peuples commerçans, que chez ceux occupés de l'agriculture, ont contribué

à ce peu d'union, et les ont aveuglés sur les dangers de l'espèce d'isolement où ils se tenaient. Ces petits états étant d'inégale force, les plus puissans ont fini par exercer un genre de suprématie sur les autres: Sidon d'abord, et Tyr ensuite, ont acquis cette influence (1); mais aucune convention, légalement formée, ne leur avait accordé ce pouvoir. Il en a été de même, lorsque Carthage a étendu sa domination sur les autres colonies phéniciennes du nord de l'Afrique; c'est l'ascendant de la force, et non l'exécution d'un pacte convenu, qui lui a donné cette autorité. Telle est l'opinion que je me suis formée des premiers établissemens des Phéniciens; aucune preuve historique, je le sais, ne lui sert d'appui, mais elle me paraît conforme à ce qui nous est connu de ce peuple, dont malheureusement les annales sont perdues, et qu'on ne peut étudier que dans les ouvrages de quelques écrivains étrangers, où les faits paraissent tellement altérés, qu'on ne peut les lire qu'avec une méfiance extrême.

---

(1) Isaïe donne à Tyr le nom de fille de Sidon (Is. c. 23, v. 12), ce qui est confirmé par d'autres écrivains (Just. hist. L. 18, c. 3).

Une connaissance précise de l'influence du sacerdoce aurait aidé nos recherches, parce qu'elle aurait pu nous fournir des rapprochemens à former. Nous avons déjà fait observer qu'on ne remarque aucune trace des castes chez les Phéniciens, ainsi les prêtres n'en formaient pas une distincte; mais leur ordre n'en avait pas moins un ascendant considérable. Le caractère sombre d'un culte, où le sang humain arrosait fréquemment les autels (1), où les premiers nés des familles étaient offerts en sacrifice (2), devait contribuer à étendre leur pouvoir (3). Plus les prêtres ont fait leurs dieux terribles, plus leur influence a été excessive, puisque les maux publics, et les craintes mêmes des  
maux,

(1) Eus. paneg. Constant. Quint. Curt. L. 4, c. 3. Suidas voce *Sardanios gelôs*.

(2) Eus. præp. evang. L. 4, c. 16. Rois, L. 2, c. 17, v. 30. c. 23, v. 10.

(3) Ces horribles sacrifices ont été introduits à Carthage (Plut. de superst. Diod. Sic. L. 20, c. 26. Dion. hal. L. 1. Nonius Marc. voce *puellis*. etc. Quint. Curt. L. 4, c. 3), et la superstition les a conservés, long-temps après la chute de cette république, si l'assertion de Tertulien est vraie, que, de son temps encore, on en voyait quelques exemples (Tert. apolog. c. 9).



maux , rendaient leur intervention nécessaire pour appaiser les colères célestes.

A ce moyen de pouvoir , doivent en être ajoutés deux autres non moins efficaces ; l'un était l'éducation de la jeunesse , l'autre la conservation des archives nationales (1). Au moyen de l'un , ils préparaient la génération naissante aux préjugés , dont la conservation leur était si utile ; au moyen de l'autre , ils dominaient l'opinion , puisqu'aucun livre ne pouvait dessiller les yeux , que leur intérêt était de tenir aveuglés. Aussi , étant maîtres de l'opinion , par tous ces moyens de la diriger , ils ont tendu à prendre un ascendant politique : quelques-uns se sont même élevés jusqu'au premier rang dans le gouvernement (2). S'ils ne sont pas parvenus à établir une théocratie , où tout leur ordre en masse aurait été investi du pouvoir , c'est qu'il a existé un contre-poids assez fort pour balancer leur influence , et ce contre-poids , c'est le commerce. Les communications qu'il établit , entre des peuples de cultes différens , dimi-

(1) Lucian. de dea syr. Pl. hist. nat. L. 2 , c. 93. Jos. contra App. L. 1 , c. 2 et 6.

(2) Jos. contra App. L. 1 , c. 18. Just. hist. L. 18.

nuent, chez les uns et les autres, les préjugés isolateurs, et avec eux le fanatisme. Les hommes s'accoutument à voir qu'ils peuvent penser diversément sur la religion, et conserver les vertus sociales, communes à tous les cultes, lorsque les prêtres de ces cultes ne les détruisent pas, par les préjugés qu'ils fomentent, et par l'intolérance qu'ils inspirent. La facilité que le commerce donne aux individus, de déplacer leur fortune, contribue aussi à ce résultat; parce que les prêtres, comme les gouvernemens, deviennent moins exigeans, en raison de l'esprit d'indépendance que développe cette facilité. Telles ont été, à ce qu'il me paraît, les causes qui ont mis obstacle à ce que le sacerdoce ait tiré, chez les Phéniciens, tout l'avantage possible de sa position.

---

## CHAPITRE II.

### *De l'organisation politique et du commerce.*

LES annales des Phéniciens étant perdues, nous n'avons que des données très-imparfaites sur leur organisation sociale. Aristote, dans le seul de ses ouvrages politiques qui soit parvenus jusqu'à nous, dit qu'ils ont commencé par avoir des rois, avant de se former en républiques (1); mais il n'explique, ni à quelle époque, ni comment cette révolution s'est opérée (2). Josephe a con-

---

(1) Arist. Polit. L. 2, c. 9.

(2) Il est vraisemblable qu'il sera entré dans plus de détails, dans son ouvrage où il a décrit les constitutions de 158 républiques différentes : travail immense, dont on ne connaît que le titre, conservé par Diogène Laërce (Diog. Laerc. L. 5, c. 1), et dont on ne peut trop regretter la perte. Quant à son assertion, que les Phéniciens ont eu des rois avant de se former en républiques, elle peut être fondée sur des monumens réels, qui lui ont été connus; mais elle peut tenir aussi au principe, qu'il avait assez généralement adopté, que la plupart des peuples ont commencé par ce mode de gouvernement. Je m'en occuperai plus particulièrement dans le livre où je trai-

servé des extraits d'une ancienne liste des rois de Tyr, où il les fait aussi précéder le gouvernement des suffettes, ou chefs électifs d'un gouvernement républicain (1) : son témoignage confirmerait celui d'Aristote, si cette liste est authentique, et n'est pas une série de personnages mythologiques, comme presque toutes celles qui commencent les annales de la plupart des peuples. Mais, d'un autre côté, malgré l'assertion des anciens, sur l'existence postérieure du gouvernement républicain, nous voyons des rois chez les Phéniciens, aux époques mêmes où ce gouvernement devait y exister. Il y en avait un à Sidon, dans le temps où Darius Ochus s'en est rendu maître (2) : il y en avait un aussi dans cette ville à l'époque de l'invasion d'Alexandre (3) : il y en avait également un à Tyr à la même époque (4).

Rien n'est moins précis, il est vrai, que l'idée que les Grecs attachaient au mot *ba-*

---

terai de la Grèce, parce que c'est à son sujet qu'il en a fait les plus fréquentes applications.

(1) Jos. contra App. L. 1.

(2) Diod. Sic. L. 16, c. 45.

(3) Quint. Curt. L. 4, c. 1. Arr. Exp. Alex. L. 2, c. 13.

(4) Arr. Exp. Alex. L. 2, c. 24.

*sileos*, qu'on traduit par celui de *roi*. Ils donnaient ce titre à tout chef unique de gouvernement, légalement créé pour sa vie, qu'il fut électif ou héréditaire, et par opposition seulement au mot *tyrannos*, qui désignait un homme investi du gouvernement, par la force ou l'adresse, sans le consentement de la nation. Ainsi, les rois des différentes villes de la Phénicie, pouvaient très-bien n'en être que les magistrats suprêmes (1). En effet, Ezéchiel, parlant d'un roi de Tyr, le peint comme ayant été élevé à cette dignité par une élection, après s'être enrichi dans le commerce (2). Le même roi de Sidon, contemporain de Darius, dont il a été parlé plus haut, paraît de même, dans le récit de Diodore, avoir été élevé à ce rang par le choix de ses concitoyens (3). Aussi, je serais très-disposé à considérer ces rois comme des premiers magistrats, élus peut-être à vie, plutôt que comme des monar-

---

(1) Hérodote nous fournit un exemple bien positif de cette application du mot *basileos*, au magistrat suprême d'une république, lorsqu'il parle d'un roi des Tarentins, qu'on sait n'avoir jamais eu une constitution monarchique (Herod. L. 3, c. 136).

(2) Ezéch. c. 28, v. 13 et 16.

(3) Diod. Sic. L. 16, c. 45.

ques transmettant leur pouvoir, à leur famille, par l'hérédité. Quoique les livres des Juifs parlent, à plusieurs reprises, des rois phéniciens, je n'y ai rien pu trouver qui jetât quelque lumière sur leurs attributions, et sur les limites de leur pouvoir; de manière que nous sommes réduits à des conjectures, dont le plus ou moins de vraisemblance, doit résulter de l'examen des faits ( 1 ).

L'opinion la plus vraisemblable, à ce qu'il me paraît, qu'on peut se faire de l'organisation politique des Phéniciens, est qu'il a existé, chez eux, une olygarchie, peut-être constitutionnelle, mais plus vraisemblablement développée par l'ascendant que certaines familles ont tiré de leurs richesses, ou de l'illustration de quelqu'un de leurs membres. Cette opinion est appuyée par un passage d'Isaïe, où il dit que les négocians de Tyr étaient des princes, et les marchands des grands seigneurs ( 2 ). Elle l'est encore par l'explication que Justin a donnée des causes d'un mouvement populaire, où beaucoup des

( 1 ) Jos. ant. Jud. L. 8, c. 2. L. 9, c. 14, contra App. L. 1, etc.

( 2 ) Is. c. 23, v. 8.

principaux citoyens ont été égorgés : il attribue cet événement à la tyrannie qu'exerçaient les familles principales (1). Les dissensions intestines, dont il a été parlé par d'autres écrivains, ont aussi été présentées par eux, comme une suite des mécontentemens du peuple, et comme une conséquence des luttes de familles puissantes, qui se disputaient la principale influence (2). Tous ces faits prouvent l'existence d'une oligarchie orageuse, dont le peuple aurait voulu se délivrer. Les magistrats, auxquels ces mécontentemens devaient être connus, étaient entourés de méfiances, puisqu'ils avaient à craindre, non-seulement le peuple, mais encore les familles qui aspiraient à leur enlever le pouvoir ; aussi, les inquiétudes que leur inspiraient leurs concitoyens, les ont conduits à soulever des troupes étrangères, pour la garde intérieure de leurs villes (3). On peut, à la vérité, attribuer aussi l'emploi des merce-

(1) Just. hist. L. 18, c. 3.

(2) Jos. contra App. L. 1, c. 21. Diod. Sic. L. 16, c. 45, etc.

(3) Ez. c. 27, v. 10 et 11.

Carthage a commis la même faute, et elle a eu les plus funestes conséquences ; je les développerai dans le livre qui sera consacré aux Carthaginois.

naires, aux habitudes de la nation, qui la rendaient étrangère aux armes: mais en admettant cette seconde manière de voir, on ne détruit pas les autres preuves, que j'ai rapportées, de l'abus que les familles patriciennes faisaient de leur pouvoir. Cette organisation et ses mêmes conséquences, ont aussi existé à Carthage; c'est un motif de plus d'admettre leur existence chez les Phéniciens.

L'oligarchie est une manière d'être naturelle aux nations occupées du commerce, parce que ce genre d'industrie développe, avec les richesses, un esprit d'indépendance chez ceux qui les possèdent; tandis qu'il leur assujettit un nombre considérable d'individus sans fortune, que leur besoin d'être occupés, met dans la dépendance de ceux qui ont des salaires à payer. Mais cette dépendance, forcée par les besoins, sans liens d'attachement entre ceux qui payent et ceux qui sont payés, multiplie les froissemens, et avec eux, les haines. Le petit nombre, investi du pouvoir, redoute la multitude sur laquelle il exerce sa double influence des richesses et de la puissance, et multiplie ses moyens de compression, croyant ainsi se prémunir contre les effets



d'un mécontentement, dont il pourrait, mais ne veut pas tarir la source, parce que, pour le faire, il faudrait des sacrifices; aussi, les olygarchies commerçantes sont-elles connues pour la dureté de leur administration. C'est aussi l'existence de cet esprit qui m'a fait douter, qu'il y ait eu des monarchies réelles dans les villes de la Phénicie. L'ascendant des richesses donnait trop de pouvoir aux familles principales, pour qu'elles aient consenti à rester sans influence immédiate sur les affaires publiques.

Dans cette manière de voir, je serais disposé à considérer l'olygarchie, comme un développement abusif du pouvoir de quelques familles, plutôt que comme un état constitutionnel, introduit dès les premiers momens de l'existence des Phéniciens en corps de nation. Et comme leur commerce a eu des phases de croissance progressive, avant d'être parvenu à son maximum, d'où il a pris ensuite une marche rétrograde, il est possible que cette concentration des pouvoirs, dans les mains de quelques-uns, soit liée avec ce dernier période, et que même elle y ait contribué. Car un peuple commerçant a une tendance naturelle à user de sa puissance, pour

gêner le commerce des autres, afin de se former des monopoles, et ce que le peuple entier fait envers les nations étrangères, les familles dominatrices le cherchent aussi envers celles qui sont exclues du gouvernement. Mais ces systèmes exclusifs réagissent, le plus souvent, contre ceux qui ont espéré d'en recueillir les avantages.

Il est certain que la décadence des Phéniciens remonte à des temps bien antérieurs à celui, où Alexandre, par la ruine de Tyr et par la fondation d'Alexandrie, a porté un coup funeste à leur prospérité. La conquête que les Perses avaient faite auparavant de leur pays, a pu contribuer à cette décadence; mais leur domination laissant aux vaincus toutes leurs institutions, elle n'aurait pas suffi pour les faire décheoir, si un germe intérieur de destruction n'avait pas atteint déjà les sources de leurs richesses. Certainement, les guerres où les Perses les ont enveloppés, en se servant de leurs vaisseaux et de leurs marins, dans leurs luttes contre les Grecs, leur ont été nuisibles (1); mais ces maux

---

(1) Herod. L. 7, c. 89. Arr. Exp. Alex. L. 1, c. 19.

passagers n'auraient pas eu des suites durables, si d'autres causes n'avaient pas déjà commencé leur déclin. C'est le développement d'une oligarchie ombrageuse, et constamment jalouse des richesses, qui pouvaient aider l'élévation d'autres familles rivales, qui me paraît en être la cause la plus réelle. Les détenteurs du pouvoir, ne pouvaient gêner les spéculations heureuses qui excitaient leurs jalousies, sans porter un coup funeste au commerce de leur nation en général, et, par conséquent, aux sources de sa prospérité (1).

Le plus ou le moins de concurrence des autres peuples, a pu contribuer aussi aux phases de grandeur et de décadence du commerce des Phéniciens. En effet, l'époque de leur plus grande prospérité correspond au temps où les Egyptiens étaient soumis à une théocratie, qui, pour mieux renfermer le peuple dans ses superstitions, avait rompu toutes ses relations avec les étrangers (2). Le commerce, abandonnant cette contrée

(1) Isocr. in Evagr.

(2) L'époque où cet isolement a commencé, sera examinée dans le livre où je traiterai des Egyptiens.

inhospitalière, aura fui chez les Phéniciens, qui l'appelaient par leur industrieuse activité. Alors, débarrassés d'une concurrence dangereuse, ils ont eu, en quelque sorte, le monopole des relations de l'Inde et du midi de l'Afrique, avec les habitans des bords de la Méditerranée; puisque l'Egypte, seul pays qui, par sa position, aurait pu lui opposer une rivalité redoutable, ployait sous des institutions, qui anéantissaient les avantages, dont la nature l'avait si richement dotée. Nous apprenons même d'Hérodote, que le commerce des denrées de l'Egypte entraît pour beaucoup dans leurs opérations commerciales (1) : ainsi, les productions même du pays, dont l'industrie pouvait leur nuire le plus, contribuaient à accroître leurs moyens de richesses. Mais s'ils ont été un temps assez long, sans rivaux pour le commerce des contrées méridionales, ils l'ont été moins long-temps pour celui qu'ils faisaient sur les côtes de la Méditerranée. Les Grecs confessent, qu'aux époques les plus anciennes, les Phéniciens en ont joui seuls (2), et qu'ils

---

(1) Herod. L. 1, c. 1.

(2) Herod. L. 1, c. 1. Jos. contra App. L. 1, c. 12.

ont même étendu cette possession exclusive, jusqu'aux pays baignés par la Mer-Noire (1): mais bientôt plusieurs peuples de la Grèce sont entrés en concurrence, et ont fini par développer des moyens commerciaux pareils, sinon supérieurs à ceux des Phéniciens; au point que la seule ville de Milet a couvert de ses colonies, toutes les côtes de cette dernière mer (2). Plus tard, Carthage, Marseille et les Etrusques, ont élevé de nouvelles concurrences, où leur position leur assurait de grands avantages. Des rivalités se sont formées entre ces peuples (3); car les nations commerçantes conservent rarement une longue harmonie entr'elles: elles peuvent s'unir pour écarter un rival qu'elles redoutent; mais dès que le danger cesse, des jalousies d'intérêt ne tardent pas à rompre ces unions d'un moment.

Telles me paraissent être les causes de la décadence des Phéniciens. D'un côté, les jalousies intestines d'une olygarchie, que l'esprit commercial rendait doublement ombrageuse:

( 1 ) Lucian. in Toxar.

( 2 ) Str. geogr. L. 15.

( 3 ) Diod. Sic. L. 5, c. 20. Arist. Polit. L. 3, c. 6. Herod. L. 1, c. 166.

de l'autre, des concurrences qui ont d'abord partagé, puis absorbé diverses branches de ce vaste commerce, première source de leur grandeur. Carthage leur a enlevé celui de l'Espagne. Gades, lorsqu'elle s'est rendue indépendante, en a sans doute envahi une portion. Ces deux villes se sont aussi partagé, et peut-être disputé, le commerce de l'Océan atlantique, où les Phéniciens n'ont plus eu les moyens de soutenir la concurrence. Les Grecs de Marseille leur ont enlevé celui des Gaules; les Grecs de l'Asie mineure et des îles, une partie de celui de la Méditerranée, et en entier celui de la Mer-Noire. Enfin, l'Egypte, long-temps séparée des autres peuples, par ses superstitions, a commencé, depuis Psammeticus, à ouvrir ses ports au commerce : celui de l'Inde a insensiblement repris cette route, où la nature lui ouvrait les plus grandes facilités; et la fondation d'Alexandrie a achevé de lui donner cette direction, qui l'enlevait aux Phéniciens (1). Ces der-

---

(1) Beaucoup de personnes ont prétendu qu'Alexandre avait eu ce motif en fondant Alexandrie; mais Sainte-Croix a pleinement réfuté cette opinion, qui n'avait aucun fondement solide (Sainte-Croix, Exam. des hist. d'Alex. p. 413 et suiv.). Certainement, s'il avait eu le projet de la faire succéder à Tyr,

niers avaient à lutter, avec un énorme désavantage, parce que leurs vaisseaux devaient parcourir la partie septentrionale de la Mer-Rouge, pour arriver dans le golphe d'Elam où étaient situés leurs ports; et c'est la portion de cette mer, qui a toujours été considérée comme la plus dangereuse (1). Le commerce de l'Égypte, au contraire, évitait ces périls, parce que le long cours du Nil ouvrait des facilités à un transport intérieur peu dispendieux et sans dangers. Les Phéniciens n'ont conservé alors que leur commerce par caravanes, avec le golphe persique, et avec les contrées intérieures de la Perse. Il leur aurait assuré un reste d'exis-

il n'aurait pas favorisé, comme il l'a fait, le rétablissement de cette dernière ville (Just. hist. L. 18, c. 4). J'ai déjà parlé, dans une note précédente, de l'intention prêtée fort gratuitement à Alexandre, d'avoir voulu faciliter le commerce, au moyen des villes qu'il a fondées.

(1) Str. geogr. L. 16. Diod. Sic. L. 4. Per. Erythr. etc.

Dans le livre que je consacrerai à l'Égypte, je proposerai les motifs qu'on a de croire, que les Ptolémées ont aussi contribué à écarter le commerce de la route d'Elam, en y grevant les marchandises de droits excessifs; tandis qu'ils en percevaient de plus modérés sur la route, qui partait de leurs ports méridionaux, pour atteindre le Nil, et descendait, par ce fleuve, jusqu'à Alexandrie.

tence, et ils auraient pu continuer à tenir un rang parmi les peuples commerçans, s'ils avaient conservé leur indépendance, et remédié aux vices introduits dans leur organisation politique. Mais soumis, d'abord aux successeurs d'Alexandre, et ensuite aux Romains, ils ont déchu complètement, et ont fini par n'avoir plus, ni commerce, ni industrie ; car les arts même, qui avaient formé une des branches de la richesse de Tyr, tels que la teinture de la pourpre, ont aussi disparu, lorsque les empereurs d'Orient ont imaginé d'en transformer l'exercice libre, en un monopole au profit du gouvernement. Cette mesure ayant été le résultat d'un système, étendu à tout leur empire, il sera parlé plus en détails de l'influence qu'elle a eue, dans le livre qui lui sera consacré.

A l'époque où le commerce des Phéniciens a été le plus actif, ils étendaient au loin leurs relations maritimes ; on n'a même que des données très-imparfaites sur les limites de leurs navigations. Leur système paraît avoir été, de former des comptoirs sur tous les points, où leurs spéculations exigeaient des séjours prolongés. Peut-être que, si les détails de leurs usages et de leurs institutions,



tions, ainsi que leur langue, nous étai<sup>ent</sup> mieux connus, les traces existantes de leur séjour pourraient nous aider à reconnaître la situation de plusieurs de leurs établissemens, sur lesquels les anciens ne fournissent aucunes informations; nous aurions, de cette manière, quelques indices de plus sur les navigations qu'ils ont exécutées.

Nous avons déjà fait observer, d'après le témoignage des Grecs, que les Phéniciens fréquentaient leurs côtes pour y commercer, long-temps avant de leur avoir inspiré le désir de les imiter (1). Il paraît même que beaucoup des îles qui, ensuite, ont été occupées par les Grecs, l'ont été auparavant par eux; suivant Diodore, toutes les villes de Chypre en tiraient leur origine (2). Leurs vaisseaux pénétraient, à la même époque, dans la Mer-Noire, et faisaient exclusivement le commerce de ces contrées (3). Ce sont eux aussi, disent les Grecs, qui ont découvert les mines de Thasos, et commencé leur ex-

(1) Herod. L. 1, c. 1 et 115. Thucyd. L. 1, c. 8. Paus.  
bœct.

(2) Diod. Sic. L. 2.

(3) Luc. in Toxar.

ploitation (1). Le culte d'Hercule paraît y avoir été introduit par eux, et il est vraisemblable qu'ils ont porté le culte des Cabires dans l'île de Samothrace. Mais ils ne se sont pas bornés à fréquenter les côtes de ces mers intérieures; il paraît certain qu'ils en sont sortis et qu'ils ont pénétré dans l'Océan (2); puisque, après avoir commercé à Tartessus, et peut-être y avoir formé un établissement (3), ils ont fondé Gadès dans son voisinage (4). Ces villes n'auraient jamais atteint le degré de splendeur où elles sont parvenues, si elles n'avaient été que de simples entrepôts du commerce de leur métropole: je serais disposé à les considérer plutôt comme des points de départ, d'où elle

(1) Herod. L. 6, c. 47.

(2) Str. geogr. L. 16.

(3) Arist. de mirah. auscult. c. 147. Diod. Sic. L. 5, c. 24.

Hérodote prétend que le port de Tartessus a été découvert par les Joniens (Herod. L. 1, c. 163. L. 4, c. 152). Ils peuvent avoir été les premiers des Grecs qui l'ont fréquenté; mais l'époque où il place cet événement est de beaucoup postérieure à celle où les Phéniciens ont commencé à étendre leurs navigations jusqu'à l'Océan. Il serait possible même que Tartessus se fut déjà rendue indépendante des Phéniciens, lorsque ce voyage des Joniens a eu lieu.

(4) Str. geogr. L. 16. Quint. Curt. L. 4, c. 4. Pl. hist. nat. L. 5, c. 17. Vell. Patere. L. 1, c. 2.

exécutait ses expéditions plus lointaines. Lorsqu'ensuite ces villes se sont rendues indépendantes, elles auront conservé ce commerce, dont auparavant elles n'avaient été que des centres secondaires.

L'étendue des navigations que les Phéniciens ont exécutées, depuis ces points de départ, est couverte d'un voile impénétrable. Carthage et Gadès, qui avaient conservé ce commerce au déclin de celui des Phéniciens, ont cherché à en dérober la connaissance aux autres nations ; et les Romains, qui ont détruit ces républiques, étaient trop ignorans pour appliquer à leur avantage, les connaissances acquises par ces peuples industrieux.

Les Phéniciens ont eu un commerce actif sur les côtes occidentales de l'Afrique, mais nous ne savons pas jusqu'à quelle distance ils les ont parcourues ( 1 ). Ils y ont même formé des colonies, puisque, dans une seule insurrection des habitans du pays, trois-cents de leurs établissemens ont été détruits ( 2 ). Ce sont des navigateurs qui longeaient

---

( 1 ) Str. geogr. L. 1.

( 2 ) Str. geogr. L. 17.

ces côtes, qui, jetés au large par la tempête, ont découvert des îles, sur lesquelles les Carthaginois ont cherché à jeter un voile, dit Diodore, parce qu'ils les considéraient comme un lieu de refuge en cas de revers (1). Mais ce motif était-il le véritable? il est permis d'en douter, puisqu'ils n'y ont pas eu recours lorsque, après la seconde guerre punique, ils ont été exposés à tous les genres d'humiliations de la part des Romains. Quant à la connaissance qu'ils ont eue de ces îles, qui vraisemblablement étaient les Canaries, elle est positive, puisque Sertorius, d'après le souvenir vague qui s'en était conservé, chez les Espagnols, a eu l'intention d'y chercher une retraite (2).

Les Phéniciens ont aussi fréquenté les côtes occidentales de l'Europe et celles de la Bretagne, puisqu'ils allaient y chercher de l'étain (3). Peut-être ont-ils étendu plus loin leurs voyages vers le nord; puisque, au temps d'Homère, ils faisaient le commerce du suc-cin, production de la Baltique (4). Lorsque

---

(1) Diod. Sic. L. 5, c. 19 et seq.

(2) Plut. in Sert.

(3) Avien. Festus, v. 431 et seq.

(4) Hom. Od. L. 15, v. 459.

les Romains ont pénétré en Bretagne, ils ont remarqué la ressemblance que quelques-unes des peuplades de la côte avaient avec les habitans du midi de l'Espagne (1). Il est possible qu'elle soit une conséquence des établissemens que les habitans de Gadès y auront formés, comme elle peut l'être aussi des rapports que les Carthaginois ont eus avec cette île, comme je l'avais d'abord soupçonné (2).

Les Phéniciens ont enfin étendu leur navigation dans la Mer-Rouge, et par elle, dans l'Océan méridional. On n'a que des notions vagues sur l'étendue qu'ils en ont parcourue; mais il paraît, d'après quelques données, qu'ils y ont entrepris des voyages de long cours. Hérodote, après avoir prévenu que le fait qu'il va raconter lui paraît invraisemblable, dit que des Phéniciens ont été chargés, par le roi d'Egypte Necos, de faire un voyage de découvertes autour de l'Afrique, et qu'ils ont assuré, à leur retour, avoir vu le soleil incliné vers le nord (3).

(1) Tac. in Agric.

(2) Econ. des Celtes, p. 364.

(3) Herod. L. 4, c. 22.

D'autres écrivains postérieurs ont parlé d'après lui de ce voyage, en le traitant, à son exemple, de fabuleux, à cause de cette circonstance (1). Mais c'est précisément cette observation qui en prouve la réalité; car le fait de l'inclinaison du soleil vers le nord, était si étranger aux opinions astronomiques des anciens, qu'il ne serait pas entré dans leur esprit de l'imaginer; et pour que ces voyageurs l'aient vu, il faut qu'ils se soient assez écartés de la ligne, vers le sud, pour que ce phénomène soit devenu sensible (2). D'ailleurs la communication de l'Océan atlantique, avec la mer Erythrée, était un fait dont les anciens paraissent avoir eu connaissance (3); et il est surprenant que Héro-

(1) Pl. hist. nat. L. 2, c. 6. Pol. hist. L. 3. Ptol. geogr. L. 4, c. 9.

(2) Le savant Bougainville a considéré les navigations des Phéniciens autour de l'Afrique, comme un fait à peu près démontré, dans ses dissertations estimées sur le Périples d'Hannon (Mém. de l'Acad. des Inscr. T. 26, p. 13). Cette opinion a également été admise par Mr. Heeren, dans son excellent ouvrage sur le commerce des anciens peuples. Il existe aussi une dissertation de Gesner, où il soutient la même opinion (Gesn. de Pœn. navig. Dissert. 1, §. 6, ad calcem. edit. Orphæi Argon.).

(3) Herod. L. 1, c. 20.

dote, qui lui même en a parlé, n'en ait pas tiré la conclusion que ce voyage, qu'il a traité de fabuleux, était possible. Mais pour que cette communication ait été connue, il faut que des navigateurs aient eu occasion d'en vérifier la réalité, et ces navigateurs ne peuvent avoir été que des Phéniciens, ou des peuples commerçans des côtes orientales de l'Afrique, avec qui ils ont eu des relations.

Nous venons de voir que ce sont des Phéniciens que Necos a chargé du voyage de découvertes, qu'il voulait faire exécuter. Ainsi, leur nation avait étendu ses relations de commerce assez loin, vers les côtes méridionales de l'Afrique, puisque quelques-uns de ses navigateurs ont consenti à se charger de cette entreprise : il ne l'auraient pas fait, s'ils n'avaient pas eu déjà des données sur la possibilité d'y réussir. Il est vraisemblable même que des vaisseaux phéniciens l'avaient déjà tentée avec succès; mais que la longueur et les périls d'un tel voyage, dans l'état d'imperfection où était la marine, avaient surpassé les avantages que le commerce pouvait en retirer, et que c'est le motif pour lequel cette navigation avait été

abandonnée. Cependant il s'en était conservé, alors et depuis encore, quelques notions confuses, puisque Eudoxe, voulant s'échapper de l'Egypte, a osé l'entreprendre, et paraît avoir réussi (1). A la vérité, on a aussi révoqué en doute son voyage (2); et en effet, le peu de sensation qu'a fait son arrivée à Gadès, et le peu de soin qu'ont eu les Romains de constater un événement, dont les conséquences, pour la navigation pouvaient être immenses, seraient des motifs de n'y point ajouter foi, si on ne connaissait pas le défaut de curiosité et d'instruction de ce peuple. Il était trop ignorant pour sentir le parti que le commerce pouvait tirer de cette route nouvelle; aussi, cet événement n'a produit aucune sensation durable.

Ce qu'il paraît y avoir de plus positif, c'est que les Phéniciens ont fréquenté, pour le commerce, les côtes orientales de l'Afrique; que quelques-uns de leurs vaisseaux peuvent avoir étendu leur navigation, au point de revenir par l'Océan atlantique; mais que le plus grand nombre, après avoir atteint les

---

(1) Pl. hist. nat. L. 2, c. 67. Pemp. Mela. L. 3, c. 10.

(2) Str. geogr. L. 2.



parages, où les attiraient leurs spéculations, revenaient par la Mer-Rouge, d'où avait été leur point de départ. C'est sur ces côtes de l'Afrique qu'était situé Ophir, où les Juifs n'ont entrepris des voyages, que sous la direction des Phéniciens : nous nous en occuperons plus particulièrement dans le livre qui leur est destiné.

Les Phéniciens ont aussi fréquenté les ports de l'Arabie ; delà, vraisemblablement, ils ont étendu leurs voyages jusqu'aux marchés de l'Inde et du golphe persique. Mais la navigation n'était pas assez perfectionnée alors, pour que les moyens de transport qu'elle offre, pussent suffire à leur commerce ; puisque de nombreuses caravanes portaient des ports de ce golphe, pour se rendre en Phénicie. Des voyages par mer, autour de la presqu'île de l'Arabie, entraînaient, sans doute, de plus fortes dépenses, à cause des longueurs de cette navigation, et surtout des périls dont celle de la Mer-Rouge était environnée. Il paraît même que les dangers de cette mer ont décidé le transport par caravanes, d'une portion des marchandises de l'Yemen, en traversant dans sa longueur la péninsule de l'Arabie. Strabon a parlé

de ces caravanes; mais le peu qu'il en a dit, n'explique pas jusqu'à quel point elles remplaçaient le commerce maritime, ou suppléaient à son insuffisance (1).

On doit être surpris qu'il reste aussi peu de traces de ces voyages, multipliés sur des points différens, et qui devaient inspirer un intérêt plus ou moins vif, par l'étendue et l'audace de l'entreprise, et les découvertes qui ont dû en résulter. Comment ne s'en est-il pas conservé, sinon des relations authentiques, du moins des notions abrégées, et même de simples traditions, plus ou moins vagues? Mais il faut se rappeler que nous n'avons des informations sur les Phéniciens, que par les livres des Juifs, où leurs théocrates ont écrit seulement ce qui pouvait être utile à leurs intérêts de caste: par ceux des Grecs, dont les plus anciens ouvrages ont disparu, et dont ceux qui subsistent, sont des temps où la Grèce, déchirée par ses dissensions nées de l'ambition de Sparte et d'Athènes, ne voyait qu'elle, et ne s'occupait que de sa politique; par ceux, enfin, des Romains, dont l'ignorance dédaigneuse

---

(2) Str. geogr. L. 16.

a détruit les archives de Carthage, sans daigner les consulter, et qui a montré la même indifférence pour celles des Phéniciens, ainsi que pour l'immense dépôt où les Ptolémées avaient rassemblé tant de livres divers. Spoliateurs de tous les peuples, ils les ont ruinés, sans faire jouir leur propre nation des avantages dont ils les avaient privés; les trésors du monde connu ont été consumés dans un luxe stérile de quelques individus, dont les honteux excès ont contribué à la démoralisation générale.

La lenteur de la navigation des anciens, qui, privés de la boussole, craignaient de s'écarter de la vue des côtes; et la construction de leurs vaisseaux, qui, moins fins voiliers que ceux des nations modernes, éprouvaient davantage les obstacles des vents contraires, et, par conséquent, forçaient à employer plus de temps pour les voyages; telles me paraissent être les causes pour lesquelles les Phéniciens ont multiplié leurs colonies. Leurs vaisseaux profitaient de l'avantage des saisons, pour se rendre à leurs destinations respectives; dès lors de longs intervalles séparaient les époques de leurs arrivées. Un tel état de choses divisait le commerce en

deux opérations distinctes. L'une était l'échange, ou vente réciproque des marchandises, depuis l'arrivée des vaisseaux jusqu'à leur départ. L'autre était l'écoulement vers l'intérieur des marchandises importées, qui avait lieu dans l'intervalle d'une arrivée à l'autre, ainsi que la réunion, pendant ce même intervalle, des marchandises de l'intérieur, pour le départ suivant. C'est cette seconde opération qui exigeait des comptoirs, et il paraît que les Phéniciens en ont formé sur toutes les côtes qu'ils ont fréquentées, sauf sur les points où ils ont trouvé de l'opposition de la part des habitans (1), et n'ont pas pu la vaincre. Il n'est même pas impossible que, dans plus d'une circonstance, lorsqu'ils ont cru pouvoir le faire sans compromettre leur sûreté, ils aient commis les massacres dont ils ont été accusés (2).

Nous n'avons que peu de notions sur les colonies qu'ils ont pu former sur les côtes orientales et occidentales de l'Afrique (3) : on ne connaît qu'une partie de celles qu'ils

(1) Phot. Myriob. cod. 250. Pl. hist. nat. L. 6, c. 32.

(2) Arist. de mirab. ause.

(3) Str. geogr. L. 1.

ont établies sur les côtes de l'Europe, et sur celles de l'Asie dans la Mer-Noire. Les côtes septentrionales de l'Afrique en ont reçu un grand nombre, et Carthage est celle dont la fortune s'est élevée avec le plus d'éclat. Plusieurs des îles de la Méditerranée ont aussi été occupées par eux; les traces existantes de leur ancien séjour à Malthe, sont connues, et le témoignage des anciens prouve qu'ils ont eu des établissemens dans l'île de Thasos (1), ainsi que dans les îles Baléares (2). Leur navigation jusqu'à l'Océan, leur a fait connaître les avantages de la position de Tartessus et de Gadès, sous le double rapport, d'être des points de départ commodes pour leurs navigations ultérieures, et de les mettre en relation avec les Turdetains, peuple trop anciennement civilisé, pour n'avoir pas lui-même un commerce (3). C'est dans ces mêmes lieux qu'ils ont fondé un temple d'Hercule, à l'instar de celui de Tyr,

(1) Herod. L. 6, c. 47.

(2) Str. geogr. L. 3. Diod. Sic. L. 5, c. 16.

(3) Strabon affirme qu'ils avaient des lois et des poèmes, dont l'antiquité remontait à plus de six-mille ans (Str. geogr. L. 3).

et non moins célèbre (1). Comme la statue de ce dieu, allégorie connue du soleil (2), y était accompagnée, comme à Tyr, de deux colonnes, symboles des tropiques qui limitent sa course annuelle; ce sont-là ces colonnes d'Hercule, devenues si célèbres par la multitude des contes qu'on en a fait (3).

Si on ajoutait foi à quelques traditions antiques, et surtout à celles que les Romains ont accréditées sur l'origine de Carthage, toutes les colonies des Phéniciens n'auraient pas été fondées par la métropole, comme comptoirs de son commerce: il y en aurait eu de formées par des émigrations résultant de ses dissensions intérieures (4). L'existence de ces dissensions étant certaine, les conséquences qu'on en a tirées sont possibles; mais je serais disposé à penser que ces émigrations, au lieu de chercher une patrie absolument

(1) Sil. Ital. L. 3, v. 17 et seq. Arr. Exp. Alex. L. 2, c. 16. Dion. Perieg. v. 454.

(2) Dupuis, Orig. des cultes, T. 1, p. 306 et suiv.

(3) Strabon en avait déjà donné cette explication d'après Posidonius (Str. geogr. L. 3); elle vient d'être reproduite, dans un très-bon mémoire, par Mr. Zimmerman (Mag. encycl. 1816, Janv. p. 151 et suiv.).

(4) Just. hist. L. 18.

nouvelle, se seront plutôt dirigées vers des lieux habités déjà par d'autres de leurs compatriotes, et qu'alors ces comptoirs, rendus plus importans par ce surcroît de population, sont devenus des puissances indépendantes. C'est ainsi que Marseille était déjà un comptoir des Phocéens, lorsque ceux qui fuyaient la domination des Perses sont venus s'y établir. Mais, je le répète, le premier noyau a dû être formé par des individus, que des intérêts de commerce avaient attirés, et non par des individus qui se séparaient de leur patrie, après des crises politiques. Je le conclus de la circonstance que ces colonies ont continué à envoyer des offrandes à la divinité tutélaire de leur mère patrie (1). Des hommes contraints à fuir un pays qui les repousse, loin d'entretenir les liens qui les unissent avec lui, cherchent au contraire à en faire disparaître jusqu'aux dernières traces.

Toutes les colonies des Phéniciens, dont nous venons de parler, soit formées comme établissemens de commerce, soit peuplées par des émigrations sorties de leur sein, ont été

---

(1) Herod. L. 2, c. 44. Arr. Exp. Alex. L. 2, c. 7. Just. hist. L. 18 ad fin. Quint. Curt. L. 4, c. 2.

fondées dans des ports de mer ; on voit clairement qu'elles sont l'ouvrage d'une nation commerçante. Mais il y en a eu d'autres qui paraissent avoir été étrangères à leurs habitudes, et, sous ce rapport, on peut soupçonner qu'elles ont eu une origine différente : ce sont les colonies habitées par les Lybophéniciens ( 1 ). Leurs habitans, peu adonnés au commerce, s'occupaient principalement de l'agriculture ; et c'est cette ressemblance dans les occupations, qui aura facilité leur rapprochement avec les anciens habitans du pays : tandis que les Carthaginois s'en sont tenus constamment séparés, ceux-ci se sont unis à eux par des mariages, et ont adopté plusieurs de leurs coutumes ( 2 ). On voit clairement que les hommes, qui ont formé le premier noyau de ces colonies, avaient d'autres habitudes

( 1 ) Sall. in Jug. c. 77. Tit. Liv. L. 21, c. 22.

( 2 ) Sall. in Jug. c. 77. Tit. Liv. L. 21, c. 22.

C'est sans doute, en partie, à cause de leurs habitudes agricoles, que les Carthaginois employaient volontiers ces Lybophéniciens pour la formation de leurs nouvelles colonies ; celles que Hannon a disséminées sur les côtes occidentales de l'Afrique, en étaient principalement composées (Per. Haun. Mém. de l'Acad. des Inscr. T. 26, p. 39).



habitudes que les Phéniciens, et qu'ils les ont conservées dans leur déplacement. Le refoulement des peuples de la Syrie, fuyant devant les Juifs, qui s'avançaient en vainqueurs, égorgeant, par fanatisme, tout ce qu'ils pouvaient atteindre (1), peut en avoir fourni les élémens, si ce n'est en totalité, du moins en grande partie. Ces peuples ont cherché un asyle chez les Phéniciens (2), qui, ne pouvant les utiliser chez eux, auront cherché à les employer pour la formation de nouveaux établissemens, et les auront transportés sur plusieurs points de l'Afrique, en leur adjoignant, sans doute, un certain nombre de Phéniciens chargés de les conduire. Ces hommes, cultivateurs en Syrie, ont continué à l'être dans leur nouveau séjour; et, comme ils formaient la majorité, le petit nombre de Phéniciens, qui étaient avec eux, aura été entraîné, par leur exemple, à suivre les mêmes habitudes. La manière dont ces colonies ont été composées, explique le peu de relations

---

(1) Ex. c. 2, v. 17; c. 23, v. 32. Deuter. c. 3, v. 21; c. 7, v. 1; c. 20, v. 1; c. 25, v. 17. Nomb. c. 31, v. 17. Juges, L. 1, c. 30, v. 17. Jos. c. 6, v. 17; c. 10, v. 28; c. 11, v. 14.

(2) Jos. c. 19, v. 28.

qu'elles ont conservées avec la métropole ; leurs habitans y tenaient peu ou point par les liens du sang, aussi les rapports qu'ils ont eu avec elle, dans les premiers momens, se sont plus facilement dissous, que si tous avaient été d'origine phénicienne.

Cette opinion, que les Lybophéniciens étaient issus des Cananéens, refoulés par les Juifs, n'est pas nouvelle. Quelques rabbins l'ont déjà soutenue, et y ont ajouté le conte peu vraisemblable, qu'ils ont sollicité auprès d'Alexandre la restitution de la Palestine (1). Procope paraît en avoir eu aussi une notion confuse; mais l'inscription, en mémoire de cette origine, qu'il dit avoir existé de son temps, détruit toute la confiance qu'on pourrait donner à son témoignage : car elle est manifestement controuvée (2).

On a généralement considéré la supériorité, que les Carthaginois affectaient sur les Lybophéniciens (3), comme une conséquence du mélange de ces derniers, avec les

(1) Selden de jure nat. et gent. L. 6, c. 14. L. 7, c. 8. Gemar. hicros. Tit. Scheviit, sive de jure anni sept. c. 6.

(2) Proc. bell. vand. I. 2, c. 7.

(3) Tit. Liv. L. 25, c. 40.

naturels du pays, qui les avait fait déchoir de leur pureté d'origine : il me paraîtrait plus naturel de l'attribuer à leur origine différente. Comme ils n'étaient pas Phéniciens, mais seulement protégés par eux, l'habitude de cette supériorité aura été contractée, dès le principe, par ces derniers ; et peut-être que l'infériorité où ils les retenaient, a contribué aussi à leur mélange avec les naturels du pays ; aucun orgueil national n'y mettait obstacle. Le fait de la supériorité qu'affectaient les Carthaginois, et par laquelle ils cherchaient à justifier le gouvernement oppresseur, auquel ils les avaient soumis, est un fait attesté par les anciens (1) ; mais l'explication que j'en propose, n'est qu'une conjecture : cependant, elle me paraît avoir beaucoup de probabilités.

Quant à la cause de la multiplicité des colonies phéniciennes, proposée par Quinte Curce, elle ne me paraît appuyée sur aucune vraisemblance. Les cultivateurs, dit-il, dégoûtés du pays, à cause des tremblemens de terre fréquens qu'on y éprouvait, ont

---

(1) Tit. Liv. L. 25, c. 40.

cherché ailleurs un séjour plus tranquille (1). Je ne vois pas que les tremblemens de terre des Calabres en aient fait sortir une seule colonie : on s'habitue plus facilement aux crises de la nature, qu'aux froissemens d'un gouvernement oppresseur, et qu'à la domination d'un conquérant étranger. Quinte Curce, et l'auteur dont il a emprunté cette opinion, auraient-ils fait la méprise, de prendre pour des convulsions physiques, les orages politiques qui ont, en effet, causé l'expatriation des cultivateurs, dont se sont peuplées les colonies lybophéniciennes ? Quant aux colonies commerçantes, il n'y a aucun doute sur les motifs de leurs établissemens ; elles devaient prolonger les opérations de commerce, pendant les intervalles qui s'écoulaient entre les époques d'arrivées des vaisseaux, et abréger, de cette manière, la durée de leurs séjours.

Les anciens ne nous ont pas transmis assez de faits, pour que nous puissions faire connaître les objets, qui, sur les différentes côtes que les Phéniciens ont fréquentées, ont occupé leurs spéculations. Il n'est pas douteux qu'une

---

(1) Quint. Curt. L. 4, c. 19.

des branches importantes de leur commerce, a été l'écoulement des marchandises de l'Inde ; mais le nombre de celles qui ont eu cours en Europe, paraît avoir été infiniment moindre anciennement, qu'il ne l'a été ensuite. Beaucoup de substances, que cette contrée a fournies depuis à l'Europe, n'y ont été connues qu'à des époques beaucoup plus récentes, et y ont été introduites successivement, à mesure que le luxe des Romains a augmenté d'engouement pour ces produits étrangers. Les déclamations des prophètes Juifs, contre les richesses de Tyr, dont ils prédisent le prompt tarissement, nous fournissent quelques indices, mais aussi vagues qu'on peut les attendre d'une source pareille. Nous y voyons que cette ville était un centre, où les peuples voisins écoulaient les produits de leur sol, et que les négocians les réunissaient, dans leurs magasins, pour les exporter ensuite. Les laines des troupeaux de ces mêmes peuples alimentaient les manufactures des habitans de Tyr, et entraient dans le commerce après avoir été ouvrées. Leur industrie était utile à leurs voisins, puisqu'en facilitant l'écoulement de leurs denrées, ils en augmentaient la valeur ; elle aurait dû, par conséquent,

leur attirer des éloges, mais ces prophètes l'ont jugée d'une autre manière. Ces derniers disent aussi que les négocians de Tyr recevaient des marchandises de l'Inde, de l'Europe occidentale et de l'intérieur de l'Afrique : Thogarma, qu'on croit être l'Arménie, leur fournissait des chevaux; l'Égypte, des blés; et Thubal, des esclaves et du cuivre: on ne sait trop quel est ce pays-là, mais on soupçonne que ce sont les contrées situées entre les mers Noire et Caspienne, où existent des mines abondantes de ce métal. En fait de marchandises des contrées éloignées, ils citent l'ébène, l'ivoire, les aromates, l'or, les pierres précieuses et des riches tissus (1). Ces renseignemens sont trop incomplets pour arrêter long-temps notre attention; il faut des faits plus positifs, pour parler du commerce d'un peuple de manière à le faire connaître.

---

(1) Ez. c. 27, v. 13 et seq. Is. c. 23, v. 3.

---

## CHAPITRE III.

*De l'industrie et de l'agriculture.*

LES Phéniciens ont joint à leur activité commerciale, l'exercice de quelques arts. Dès les temps les plus reculés, les Grecs ont vanté le talent des femmes de Sidon pour les broderies (1); mais il peut avoir été limité à leur parure, aussi bien qu'une industrie productive. L'art de teindre la pourpre remonte, chez eux, à une très-haute antiquité, puisqu'on fait honneur de sa découverte à Hercule, c'est-à-dire, au soleil divinisé (2); la perfection qu'ils savaient lui donner en avait à peu près concentré l'industrie dans leurs mains (3). Cette branche de commerce a été longtemps encouragée par le luxe des Romains; mais, sous le Bas-Empire, les empereurs ont imaginé de s'attribuer, à eux seuls et à leur

---

(1) Hom. II. L. 5, c. 289.

(2) Poll. onom. L. 1, c. 4. Cedren. p. 18.

(3) Str. geogr. L. 16. Pl. hist. nat. L. 5. c. 7. Jul. imper. or. 2.

famille, cette parure (1), et ont transformé en un crime l'usage, que quelqu'un aurait osé faire, de quelques lambeaux de cette couleur (2). L'art avait fleuri et soutenu sa perfection, par la concurrence des consommateurs : il cessât avec elle, et le gouvernement finit par renfermer, dans ses manufactures impériales, les individus qui le connaissaient encore, pour les faire travailler aux besoins du palais (3). Cet art, ainsi concentré entre quelques individus, qui l'exerçaient forcément, est tellement tombé dans l'oubli, que les procédés en ont été perdus. Certainement, la naissance d'autres caprices de la mode, fait négliger les produits d'une industrie dont le goût a cessé, mais jamais au point d'en faire oublier les procédés de fabrication ; il faut d'autres causes pour en effacer la connaissance. Nous les trouvons dans la contrainte des ouvriers attachés à cet art : dès qu'avec la chute de l'empire, renversé par les Musulmans, l'usage de la

---

(1) Cod. Justin. L. 4, Tit. 40.

(2) Leon. Constit. 80 et 81. Const. porphy. de Carim. Aulæ byzant.

(3) Cod. Justin. L. 11, Tit. 7, §. 13 et 14. Tit. 8, §. 5. Amm. Marc. L. 14, c. 9.



pourpre a cessé, ils ont abandonné une occupation, dont personne ne leur aurait demandé les produits, parce que, depuis longtemps, sa concentration aux besoins du palais, avait exclu la pourpre du commerce, et avait ôté aux consommateurs l'habitude d'en demander.

Les Phéniciens savaient aussi préparer des riches tissus, qu'ils fabriquaient encore au temps où ils ont été soumis aux Romains (1); mais il nous manque des détails sur ce qu'ils ont pu être. Nous avons déjà fait observer que les troupeaux de la Syrie fournissaient la matière première à ces manufactures.

La fabrication du verre est ancienne chez eux; c'est dans leur pays que les anciens en placent la découverte (2): il est possible qu'ils en aient été les inventeurs, relativement à l'Europe. Cependant, l'art me paraît plus ancien encore, et ils peuvent en avoir emprunté les procédés des peuples de l'Orient, ou plutôt des Ethiopiens, chez qui l'usage

1 (1) Str. geogr. L. 16.

(2) Str. geogr. L. 16. Pl. hist. nat. L. 5, c. 17. L. 36, c. 65.

en a été très-anciennement connu. Mais qu'ils aient été inventeurs ou imitateurs, ils ont conservé long-temps cette industrie, puisqu'elle y existait encore au temps de l'empire romain (1), et plus tard encore (2); malgré la concurrence des Egyptiens, chez qui cet art avait été très-anciennement perfectionné (3).

L'agriculture n'a jamais été une occupation importante pour les Phéniciens, puisqu'ils n'ont eu qu'un territoire limité; aussi, le gouvernement a dû prendre des mesures pour assurer, par des achats de blés au dehors, la subsistance d'une population nombreuse, que le commerce et les arts concentraient dans les villes (4). Cependant quelques-uns d'eux s'y sont livrés : leurs jardiniers ont eu de la célébrité; ils étaient ceux que les Romains recherchaient le plus (5). Les anciens ont parlé de plusieurs écrivains de cette nation, qui ont traité de l'agriculture (6). Varron

(1) Tac. hist. L. 5, c. 7.

(2) Benj. de Tudèle, Voy. ch. 7.

(3) Herod. L. 2, c. 69. Pl. hist. nat. L. 36, c. 67.

(4) Rois, L. 1, c. 5, v. 11. Paral. L. 2, c. 2, v. 10. Serv. in Æneid. L. 1, v. 363.

(5) Pl. hist. nat. L. 15, c. 21. L. 20, c. 16. Dioscor. hist. plant. L. 1, c. 174.

(6) Phot. myriob. cod. 163. Varr. Econ. L. 1, c. 2.

ne leur faisait qu'un seul reproche , celui d'avoir donné trop d'extension à cet art ; mais il ne dit pas ce qu'ils y avaient ajouté , qui lui paraissait y devoir être étranger ( 1 ). Peut-être y comprenaient-ils l'éducation des bestiaux , que cet auteur prétendait devoir être une industrie distincte , erreur qui lui a été commune avec toute sa nation ( 2 ).

Comme le pays qu'habitaient les Phéniciens , ressemblait à la Palestine , leur agriculture devait être la même ; à l'exception , peut-être , de quelques pratiques particulières , qu'ils peuvent avoir eues , et que le défaut de renseignemens positifs ne nous permet pas de distinguer. Ayant beaucoup plus de faits sur l'agriculture des Juifs , qui tiendra une place importante dans le livre que je consacrerai à ce peuple , j'aurai soin d'y réunir le petit nombre des notions , que nous avons sur celle des Phéniciens , en les indiquant comme telles ; ce sera le moyen d'éviter des redites inutiles.

---

( 1 ) Varr. Econ. L. 1 , c. 2.

( 2 ) Varr. Econ. L. 2 , c. 1.

FIN.

## TABLE DES CHAPITRES.

### PREMIÈRE PARTIE.

**C**OUV-D'OEIL sur les antiquités de l'Asie,  
antérieures aux temps historiques , pag. 1

### SECONDE PARTIE.

|                                                                           |            |
|---------------------------------------------------------------------------|------------|
| De l'économie publique et rurale des Perses.                              |            |
| Ch. 1. De l'organisation politique et des institutions ,                  | 38         |
| <u>Ch. 2. De la religion dans ses rapports avec l'économie publique ,</u> | <u>128</u> |
| <u>Ch. 3. Des finances ,</u>                                              | <u>161</u> |
| <u>Ch. 4. Du commerce et de l'industrie ,</u>                             | <u>199</u> |
| Ch. 5. De l'agriculture ,                                                 | 253        |

### TROISIÈME PARTIE.

|                                                                         |            |
|-------------------------------------------------------------------------|------------|
| <u>De l'économie publique et rurale des Phé-</u><br><u>niciens.</u>     |            |
| <u>Ch. 1. De leur origine et des premiers temps de leur existence ,</u> | <u>319</u> |
| Ch. 2. De l'organisation politique et du commerce ,                     | 319        |
| Ch. 3. De l'industrie et de l'agriculture ,                             | 375        |

## TABLE DES MATIÈRES.

### A.

|                                                        |          |
|--------------------------------------------------------|----------|
| <b>A</b>                                               |          |
| <b>ACIER</b> , les anciens livres des Perses en        |          |
| parlent,                                               | pag. 207 |
| — la Perse en reçoit de l'Inde,                        | 207      |
| <b>Adonis</b> , son culte chez quelques peuples        |          |
| soumis à la Perse,                                     | 170      |
| <b>Agesilas</b> , son opinion sur l'empire des Perses, | 113      |
| <b>Agriculteurs étrangers</b> au tumulte des armes,    | 33       |
| <b>Agriculture</b> protégée par le gouvernement,       |          |
| dans l'Inde,                                           | 33       |
| — institutions qui l'encouragent en Perse,             | 261      |
| — — qui lui sont nuisibles,                            | 265      |
| — encouragée par le culte des Perses,                  | 254      |
| — défendue à la caste sacerdotale,                     | 255      |
| — ancienne en Assyrie,                                 | 253      |
| — quelques Phéniciens ont écrit sur cet                |          |
| art,                                                   | 378      |
| <b>Ahriman</b> , allégorie de l'hiver,                 | 155      |
| — transformé en un être réel,                          | 155      |
| <b>Akbar</b> , a remis en vigueur d'anciennes ins-     |          |
| titutions,                                             | 32       |
| <b>Alexandre</b> , opinion sur son invasion de la      |          |
| Perse,                                                 | 114      |

|                                                                            |            |
|----------------------------------------------------------------------------|------------|
| Alexandre , a fait enlever des barrages sur<br>l'Euphrate ,                | pag. 214   |
| — n'a pas fondé des colonies pour le com-<br>merce ,                       | 220        |
| Alexandrie , a nui au commerce des Phéni-<br>ciens ,                       | 250        |
| Ames , en rapport avec les hommes ,                                        | 81         |
| Amulettes , les prêtres en faisaient pour tous<br>les cas possibles ,      | 152        |
| Anes , s'en servir pour monture dégradait ,                                | 309        |
| Anquetil , a fait connaître les livres sacrés<br>des Perses ,              | 40         |
| Aorses , des caravanes allaient chez eux de<br>la Perse ,                  | 225        |
| Arabes , ont fourni une dynastie à la Perse ,                              | 46         |
| Arabie , son commerce avec les Phéniciens ,                                | 361        |
| Aradus , île du golphe persique ,                                          | 222 et 320 |
| — ses habitans sont les ancêtres des Phé-<br>niciens ,                     | 222        |
| — île de la mer Méditerranée ,                                             | 320        |
| Arbres , leur culture encouragée par le culte ,                            | 286        |
| — dans les ruines de Babylone ,                                            | 305        |
| Ardeschir , a fondé l'empire des Persans ,                                 | 125        |
| Argonautes , leur voyage est une allégorie<br>cosmique ,                   | 226        |
| Aristocratie , gouvernement primitif des Per-<br>ses ,                     | 84         |
| Aristote , suivant lui tous les peuples ont<br>commencé par la monarchie , | 339        |
| Armée , changemens opérés par Cyrus ,                                      | 90         |
| — leur composition en Perse ,                                              | 187        |

|                                              |          |
|----------------------------------------------|----------|
| Armée, abus qui en ont résulté,              | pag. 188 |
| — composée d'étrangers chez les Phéni-       |          |
| ciens,                                       | 343      |
| Arméniens, avaient le costume des Mèdes,     | 67       |
| — leur ont payé tribut,                      | 73       |
| — leur commerce avec Babylone,               | 247      |
| Arrien, a écrit un ouvrage sur les Parthes,  | 119      |
| Arts, leur perfection appréciée par les Per- |          |
| sans,                                        | 199      |
| Asie, ses antiquités intéressantes,          | 1        |
| Assyriens, leur empire ancien,               | 38       |
| — on en connaît peu de choses,               | 48       |
| — causes de la faiblesse de leur empire,     | 49       |
| — leurs capitales,                           | 52       |
| — incertitude sur la durée de leur empire,   | 56       |
| — après leur domination, descendus au        |          |
| rang de province,                            | 57 et 65 |
| — ont été soumis au despotisme,              | 57       |
| — ont été divisés en castes,                 | 62       |
| — grands travaux exécutés par leurs          |          |
| premiers rois,                               | 64       |
| — causes de leur décadence,                  | 65       |
| — leur culte différent de celui des In-      |          |
| diens,                                       | 129      |
| — — différent de celui des Per-              |          |
| ses,                                         | 138      |
| — inhumèrent leurs morts,                    | 138      |
| — ont connu anciennement les vers à          |          |
| soie,                                        | 247      |
| Astrologie, moyen de richesses pour les      |          |
| prêtres,                                     | 151      |

|                                                    |           |
|----------------------------------------------------|-----------|
| <b>Astrologues , jouent un grand rôle en</b>       |           |
| Asie ,                                             | pag. 133  |
| <b>Astronomie , ancienne dans l'Inde ,</b>         | 2         |
| — comment a dégénéré en astrologie ,               | 133       |
| <b>Athènes , recevait des denrées de la Mer-</b>   |           |
| Noire ,                                            | 229       |
| <b>Athornés , titre commun à tous les prêtres</b>  |           |
| en Perse ,                                         | 85 et 141 |
| <b>Atys , son culte chez quelques peuples sou-</b> |           |
| mis à la Perse ,                                   | 168       |
| <b>Avoine , nourriture des chevaux en Perse ,</b>  | 271       |
| — employée par les hommes en cas de                |           |
| disette ,                                          | 272       |
| <b>Azer , nom du feu en Perse ,</b>                | 155       |
| <b>Azerbydjan , ancien séjour des Perses ,</b>     | 78 et 83  |
| — tire son nom des temples du feu ,                | 80 et 139 |

## B.

|                                                     |           |
|-----------------------------------------------------|-----------|
| <b>Babylone , capitale de l'empire d'Assyrie ,</b>  | 52        |
| — a eu sous les Mèdes un gouvernement               |           |
| indépendant ,                                       | 72        |
| — a dû sa grandeur au commerce ,                    | 212       |
| — centre de commerce ,                              | 236       |
| <b>Bactriane , si les Grecs y avaient maintenu</b>  |           |
| leur pouvoir , ils auraient facilité l'an-          |           |
| cienne connaissance de l'Inde ,                     | 13        |
| <b>Bailly , a adopté l'opinion d'un ancien peu-</b> |           |
| ple civilisé ,                                      | 3         |
| — s'est trop livré au système de Mairan ,           | 3         |
| — en quoi sa manière de voir diffère de             |           |
| celle de Dupuis ,                                   | 5         |
|                                                     | Bactres , |



|                                                                                    |            |
|------------------------------------------------------------------------------------|------------|
| Bactres, ville commerçante,                                                        | pag. 224   |
| — pourquoi elle a été anciennement un<br>séjour des rois,                          | 224        |
| Bahal-Zebub, divinité des Philistins,                                              | 328        |
| Balkhe, ancienne capitale des Perses,                                              | 83         |
| Barbarie, ancien nom des côtes occidenta-<br>les de l'Afrique,                     | 221 et 328 |
| — habitée par des peuples commerçans,                                              | 221        |
| — ils ont fréquenté les marchés de la<br>Perse,                                    | 221        |
| — ont envoyé une colonie dans le golphe<br>persique,                               | 328        |
| Basileos, idée vague que les Grecs atta-<br>chaient à ce mot,                      | 341        |
| Batné, ville commerçante,                                                          | 219        |
| Beauchamp, son opinion sur les Persans,                                            | 199        |
| Bélier céleste, correspondait à l'équinoxe,<br>lorsque le Boundehesch a été écrit, | 41         |
| — dispensateur des bienfaits de la nature,                                         | 41         |
| Belus, son temple surmonté d'un observa-<br>toire,                                 | 131        |
| — ——— avait d'immenses riches-<br>ses,                                             | 137        |
| Berosé, conte qu'il fait sur la civilisation de<br>la Perse,                       | 47         |
| — explication de ce conte,                                                         | 47         |
| Bestiaux, leur soin recommandé par le culte<br>des Perses,                         | 306        |
| — le culte s'opposait à leur destruction,                                          | 307        |
| — servaient pour les payemens,                                                     | 308        |

|                                                                         |          |
|-------------------------------------------------------------------------|----------|
| Bêtes à cornes, de belle race, . . .                                    | pag. 313 |
| — accoutumées à se nourrir de pois-<br>sons, . . .                      | 314      |
| Bêtes à laine, variété à laine fine chez les<br>Perses, . . .           | 315      |
| — — — — — chez les<br>Grecs d'Asie, . . .                               | 316      |
| Beure, les Perses en faisaient usage, . . .                             | 314      |
| Bierre, quelques provinces de la Perse en<br>faisaient usage, . . .     | 272      |
| Bœufs, employés au labour et au trait, 267 et 309                       |          |
| Boghar, ville commerçante, . . .                                        | 231      |
| Borsippa, on y fabriquait beaucoup de toiles, 200                       |          |
| Boudha, son culte a précédé celui de Brah-<br>ma, . . .                 | 20 et 22 |
| Boundehesch, livre sacré des Perses, . . .                              | 41       |
| — écrit depuis qu'ils ont été gouvernés<br>despotiquement, . . .        | 44 et 96 |
| Brahma, son culte a développé le pouvoir<br>excessif des prêtres, . . . | 20       |
| Brahmes, prêtres du culte de Brahma, . . .                              | 20       |
| Bretagne, a reçu des colonies phéniciennes, 357                         |          |
| Brigandage, peuples qui en vivaient au cen-<br>tre de la Perse, . . .   | 43       |
| Broderie, était exercée par les femmes de<br>Sidon, . . .               | 375      |

## C.

|                                               |     |
|-----------------------------------------------|-----|
| Canaries, découvertes par les Phéniciens, 356 |     |
| Caravanes, rançonnées par les Arabes, . . .   | 236 |

|                                                                                            |            |
|--------------------------------------------------------------------------------------------|------------|
| Carrha, ville commerçante,                                                                 | pag. 219   |
| Carthage, colonie des Phéniciens,                                                          | 167        |
| — a pris le culte sanguinaire de sa métropole,                                             | 176        |
| Castes, leur institution dans l'Inde, postérieure au plus haut période de sa civilisation, | 19         |
| — celle des prêtres avait un pouvoir excessif,                                             | 25 et 29   |
| — elle était franche de toutes contributions,                                              | 29         |
| — il en a existé chez les Assyriens,                                                       | 62         |
| Cathif, a donné son nom au velours,                                                        | 205        |
| Cavalerie, partie essentielle des armées parthes,                                          | 122        |
| Céréales, de plusieurs espèces,                                                            | 268 et 270 |
| — exagérations à leur égard,                                                               | 268        |
| Cerisier, erreur de Pline à son sujet,                                                     | 298        |
| — n'a pas été introduit en Europe par Lucullus,                                            | 299        |
| Chaldéens, prêtres de l'Assyrie,                                                           | 39 et 129  |
| — peuple de ce nom,                                                                        | 55         |
| — — cru la souche des Assyriens, opinion peu vraisemblable,                                | 55         |
| — mettaient des femmes en réquisition au nom de Belus,                                     | 131 et 136 |
| — conservés par les successeurs d'Alexandre comme astrologues,                             | 132        |
| — avaient une langue sacrée,                                                               | 134        |
| — faisaient l'empirisme de la médecine,                                                    | 135        |

|                                                                               |            |
|-------------------------------------------------------------------------------|------------|
| Chaldéens, s'occupaient de divination, pag.                                   | 135        |
| — ont dilapidé les richesses du temple de Belus ,                             | 137        |
| — ne contribuaient pas aux charges publiques,                                 | 138        |
| Chameau, employé aux transports ,                                             | 309        |
| Champs, produisaient peu de mauvaises herbes, pourquoi,                       | 269        |
| Chanvre, les Perses l'ont cultivé ,                                           | 208        |
| Charrues, les Perses en avaient de plusieurs formes ,                         | 267        |
| Chasse à l'oiseau, connue des anciens Perses ,                                | 87         |
| Chevaux , les Perses en ont fait usage anciennement ,                         | 88         |
| — ils avaient chez eux un prix supérieur à celui des bœufs ,                  | 88         |
| — consacrés au soleil ,                                                       | 152 et 309 |
| — certaines provinces en fournissaient comme contributions ,                  | 183        |
| — n'étaient pas employés au labour ,                                          | 267        |
| — servaient pour la selle ,                                                   | 309        |
| — la race nyzéenne la plus estimée ,                                          | 311        |
| — la race de Cappadoce lui a succédé ,                                        | 311        |
| — plusieurs provinces avaient des haras ,                                     | 311        |
| — les Perses leurs donnaient les mêmes soins que de nos jours dans l'Orient , | 312        |
| — on leur coupait les crins en signe de deuil ,                               | 313        |
| Chevelure , sa longueur signe de liberté ,                                    | 81         |
|                                                                               | et 122     |

|                                                                                        |          |
|----------------------------------------------------------------------------------------|----------|
| Chèvres, celles d'Angora connues des anciens ,                                         | pag. 316 |
| Chiens, explication du rôle qu'ils jouent dans les cérémonies religieuses des Perses , | 161      |
| — préférés à un homme d'un culte différent ,                                           | 161      |
| — indiens, mode d'en élever chez les Perses ,                                          | 178      |
| Chine, ancien foyer de civilisation ,                                                  | 9        |
| — presque inconnue aux anciens ,                                                       | 10       |
| — paraît avoir été le pays des Sères ,                                                 | 9        |
| — des caravanes allaient de la Perse jusqu'à ses frontières ,                          | 225      |
| Chypre, plusieurs de ses villes ont une origine phénicienne ,                          | 353      |
| Citronnier, anciennement cultivé en Perse ,                                            | 291      |
| — ————— en Judée ,                                                                     | 292      |
| — quand introduit en Europe ,                                                          | 292      |
| Civilisation, il y en a eu plusieurs anciens foyers ,                                  | 7        |
| Colchide, anciennement riche par le commerce ,                                         | 226      |
| — colonie des Egyptiens ,                                                              | 228      |
| Colonies, abus qu'en ont fait quelques écrivains, pour étayer leurs opinions ,         | 6        |
| — les Perses en ont formé pour déplacer des peuples conquis ,                          | 102      |
| — inconvénients de cette mesure ,                                                      | 102      |
| — motifs de celles fondées par Alexandre ,                                             | 220      |

|                                             |            |
|---------------------------------------------|------------|
| Colonies, nombreuses sur les bords de la    |            |
| Mer-Noire,                                  | pag. 227   |
| — des Phéniciens pour le commerce,          | 363        |
| — toutes ont-elles eu ce motif,             | 366        |
| Colonnes d'Hercule, ce que c'est,           | 366        |
| Commerce, a eu deux phases bien distinctes, | 209        |
| — Ninive et Babylone lui doivent leur       |            |
| grandeur,                                   | 212        |
| — peu encouragé chez les Perses,            | 217 et 309 |
| — Alexandre ne l'a pas eu en vue lors-      |            |
| qu'il a fondé ses villes nouvelles,         | 220        |
| — ancien sur les bords de la Mer-Noire,     | 227        |
| — il y a diminué depuis la découverte       |            |
| du Cap de Bonne-Espérance,                  | 230        |
| — les anciens n'ont pas senti son impor-    |            |
| tance politique,                            | 239        |
| — celui de la Mer-Rouge n'existait plus,    |            |
| lorsque Justinien a régné,                  | 245        |
| — contre-poids à la superstition,           | 337        |
| — conduit à l'oligarchie,                   | 344        |
| — de quoi s'est composé celui des Phé-      |            |
| niciens,                                    | 372        |
| Compositions, pour les crimes chez les Per- |            |
| ses,                                        | 147        |
| Condillac, son opinion sur le despotisme    |            |
| refutée,                                    | 58         |
| Confiscations, leur système existait en     |            |
| Perse,                                      | 192        |
| — qui en percevait les produits,            | 192        |
| Contributions, proportionnées dans l'Inde   |            |
| aux frais de culture,                       | 32         |
| — à combien s'élevaient en Perse,           | 182        |

|                                                                                                 |            |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------|------------|
| Coq, pourquoi les Perses étaient tenus, par<br>leur culte, d'en avoir dans leur maison, 317     |            |
| Cos, les vers à soie y ont existé ancienne-<br>ment,                                            | 247        |
| Cotonnier, anciennement cultivé en Perse,                                                       | 284        |
| — quand il a été connu des Grecs,                                                               | 200 et 284 |
| Ctesias, a vécu long-temps en Perse,                                                            | 77         |
| — un de ses contes expliqué,                                                                    | 225        |
| Ctésiphon, capitale des Parthes,                                                                | 52         |
| Cultes, ont commencé par une commémora-<br>tion des phases de la nature,                        | 131        |
| Cybèle, son culte chez quelques peuples<br>soumis aux Perses,                                   | 168        |
| Cyropédie, opinions diverses sur cet ou-<br>vrage,                                              | 75         |
| Cyrus, fondateur de l'empire des Perses,                                                        | 75         |
| — il les a conduit vers le midi,                                                                | 83         |
| — doit en partie ses succès aux chan-<br>gemens qu'il a fait dans l'organisation<br>de l'armée, | 93         |
| — a basé son nouveau gouvernement<br>sur le système militaire,                                  | 95         |
| — a diminué l'influence des prêtres sur<br>les tribunaux,                                       | 149        |
| — a établi des impôts,                                                                          | 181        |

## D.

|                                                                      |     |
|----------------------------------------------------------------------|-----|
| Darius, a le premier régularisé l'impôt chez<br>les Perses,          | 181 |
| Dattes, pourquoi les initiés au culte d'Atys<br>n'en mangeaient pas, | 287 |

|                                                                                    |          |
|------------------------------------------------------------------------------------|----------|
| Dattes, divers emplois de ce fruit ,                                               | pag. 288 |
| Dattier, existait dans le midi de la Perse,                                        | 286      |
| — ses usages multipliés,                                                           | 288      |
| — consacré au soleil ,                                                             | 287      |
| — sa culture ,                                                                     | 289      |
| — sa fécondation ,                                                                 | 290      |
| Derems, monnaie et poids de la Perse,                                              | 148      |
| Despotisme, excessif en Assyrie ,                                                  | 57       |
| — Condillac l'a cru avantageux au peu-<br>ple ,                                    | 58       |
| — réfutation ,                                                                     | 58       |
| — s'est introduit chez les les Mèdes ,                                             | 73       |
| — naît facilement de la discipline mili-<br>taire ,                                | 94       |
| — s'occupe plus du centre que des extrê-<br>mités ,                                | 100      |
| — ne s'est pas introduit chez les Par-<br>thes ,                                   | 120      |
| Destour-mobeds , classe de prêtres chez les<br>Perses ,                            | 141      |
| — étaient les interprètes des lois civiles<br>et religieuses ,                     | 144      |
| Destouran-Destour, titre du souverain pon-<br>tife chez les Perses ,               | 142      |
| Dews , génies malfaisans ,                                                         | 156      |
| D'herbelot, a placé trop tard l'adoption du<br>culte de Zoroastre par les Perses , | 139      |
| Djemschid, roi fondateur de Persépolis ,                                           | 42       |
| — fondateur de la fête du Neurouz ,                                                | 42       |
| Dieu chasse-mouche, explication de ses lé-<br>gendes ,                             | 327      |



|                                                                    |          |
|--------------------------------------------------------------------|----------|
| Dioscurias, ville de commerce ,                                    | pag. 227 |
| Divination, au moyen de flèches ,                                  | 135      |
| Dohac, roi arabe en Perse ,                                        | 47       |
| Douanes, n'ont jamais eu une grande importance en Perse ,          | 195      |
| Doura, anciennement cultivé en Perse ,                             | 273      |
| — quand introduit en Europe ,                                      | 274      |
| Drogueries, plusieurs espèces sont des productions de la Perse ,   | 241      |
| Dupuis, a adopté l'opinion d'une époque ancienne de civilisation , | 3        |
| — sa manière de voir préférable à celle de Bailly ,                | 6        |

## E.

|                                                                            |           |
|----------------------------------------------------------------------------|-----------|
| Eau, sa distribution aux cultivateurs par des magistrats ,                 | 33 et 257 |
| — son culte ,                                                              | 156       |
| Ecbatane, capitale des Mèdes ,                                             | 52        |
| — les rois parthes y ont aussi séjourné ,                                  | 53        |
| — ville commerçante ,                                                      | 239       |
| Education, confiée aux prêtres chez les Phéniciens ,                       | 337       |
| Egypte, la clôture de ses ports a contribué à la grandeur des Phéniciens , | 347       |
| — en ouvrant ses ports, elle a établi une rivalité dangereuse ,            | 350       |
| Elam, golphe de la Mer-Rouge ,                                             | 351       |
| Elémens, leur culte en Perse ,                                             | 153       |

|                                                                              |            |
|------------------------------------------------------------------------------|------------|
| Eléphants attelés à la charrue, erreur de Pline,                             | pag. 34    |
| Enfâns , étant nombreux assurent un bonheur futur ,                          | 112        |
| — usage singulier né de cette opinion ,                                      | 112        |
| Epicerics , venaient en partie par la Mer-Noire ,                            | 230 et 232 |
| — pourquoi connues si tard en Europe ,                                       | 232 et 234 |
| Equinoxes , leur précession anciennement connue ,                            | 2          |
| — celui du printemps fêté chez les Perses ,                                  | 155        |
| Erythrée , nom de la mer qui embrassait le golphe persique et la Mer-Rouge , | 320        |
| Estakhar , ancien nom de Persépolis ,                                        | 83         |
| Ethiopiens , ont eu anciennement des relations avec l'Inde ,                 | 209        |
| — ont fait des incursions au nord de la Méditerranée ,                       | 228        |
| — anciennement adonnés au commerce ,                                         | 328        |
| — ont établi une colonie en Colchide ,                                       | 228        |
| — ont-ils payé tribut aux Perses ,                                           | 183        |
| Etoffes de diverses qualités fabriquées en Perse ,                           | 204        |
| — — — — — à                                                                  |            |
| Milet ,                                                                      | 206        |
| Eudoxe , a fait le tour de l'Afrique ,                                       | 360        |
| Eunuques , certaines provinces en fournissaient comme contributions ,        | 183        |

Eunuques, ne pouvaient pas être prêtres, p. 169

Euphrate, son cours a été gêné par des bar-  
rages, 214

## F.

Femmes, mises en requisition pour Belus, 166

— obligées de se prostituer, pourquoi, 166

Fer, anciennement employé par les Perses, 207

Feu, culte du feu élémentaire, 153

— représenté par celui des temples, 153

Feutrage, art connu des Perses, 205

Filles publiques, employées à l'espionnage, 107

Finances, gérées dans l'Inde par la caste  
sacerdotale, 29

— système de contributions dans l'Inde, 31

— ce qu'elles ont été chez les Assyriens, 173

— ——— chez les Mèdes, 174

— ——— chez les Perses, 175

— point d'administration centrale chez  
les Perses, 177

— le gouvernement faisait la répartition  
entre les provinces, 177

— celle entre les individus confiée aux  
satrapes, 178

— le produit des impôts converti en lin-  
gots, 189

— conséquences de ce système, 190

— les anciens ont donné peu d'intérêt  
aux finances, 198

|                                           |          |
|-------------------------------------------|----------|
| Fournitures de denrées, usitées dans l'O- |          |
| rient ,                                   | pag. 185 |
| — système onéreux aux contribuables ,     | 185      |

## G.

|                                              |           |
|----------------------------------------------|-----------|
| Gadès, colonie des Phéniciens ,              | 355       |
| Gardes champêtres , chez les Perses ,        | 265       |
| Germaines , leurs rapports avec les Perses , | 81        |
| Gerrha , colonie des Chaldéens ,             | 210       |
| — ville commerçante ,                        | 211       |
| — naviguaient sur l'Euphrate ,               | 236       |
| — avaient des relations avec les Phé-        |           |
| niciens ,                                    | 240       |
| Grecs d'Asie , pendant leur soumission aux   |           |
| Perses ont fait des décrets contr'eux ,      | 99        |
| — ont établi beaucoup de colonies sur        |           |
| les bords de la Mer-Noire ,                  | 227       |
| — peu d'entr'eux ont été dans l'Inde ,       | 234       |
| — leur rivalité a nui aux Phéniciens ,       | 348       |
| Gustasp , roi qui a favorisé le culte de Zo- |           |
| roastre ,                                    | 45 et 109 |

## H.

|                                             |     |
|---------------------------------------------|-----|
| Harmonie musicale , a servi pour exprimer   |     |
| les mouvemens célestes ,                    | 11  |
| Heeren (M.) , son opinion sur l'origine des |     |
| Assyriens ,                                 | 54  |
| Herbeds , titre d'une classe des Prêtres de |     |
| la Perse ,                                  | 141 |
| Hersage , pratiqué anciennement en Perse ,  | 267 |

|                                                              |          |
|--------------------------------------------------------------|----------|
| Hom , plante sacrée des Perses , . . .                       | pag. 167 |
| Homère , n'a parlé ni de l'encens ni d'aucun<br>aromate ,    | 233      |
| Huile , de quelles espèces les Perses fai-<br>saient usage , | 283      |

## I.

|                                                                            |            |
|----------------------------------------------------------------------------|------------|
| Jardiniers , ceux de la Syrie estimés à Ro-<br>me ,                        | 304        |
| Jardins suspendus de Babylone , ce que<br>c'est                            | 303        |
| — gout des Perses pour eux ,                                               | 300        |
| Ibères , portés à la révolte par une persé-<br>cution ,                    | 160        |
| Impôts , régularisés en Perse par Darius ,                                 | 181        |
| — leur produit converti en lingots ,                                       | 189        |
| — inconvéniens de ce système ,                                             | 190        |
| — portaient principalement sur les ter-<br>res ,                           | 195        |
| — défense de les augmenter sur des ter-<br>res améliorées par la culture , | 196 et 264 |
| Incendies , comment les Parsis les étei-<br>gnent ,                        | 158        |
| Inceste , les Grecs en ont accusé à tort les<br>Mages ,                    | 113        |
| Inde , ancien foyer de lumières ,                                          | 13         |
| — la propriété du sol y appartenait au<br>roi ,                            | 30         |
| — à quelle époque ce système a été<br>adopté ,                             | 31         |
| — l'agriculture y était protégée ,                                         | 33         |

|                                                                           |            |
|---------------------------------------------------------------------------|------------|
| Inde, ses productions connues tard en Europe,                             | pag. 234   |
| Indiens, anciennement divisés en castes,                                  | 15         |
| — leurs institutions calculées pour arrêter l'essor du génie,             | 18         |
| — la lecture leur est défendue,                                           | 18         |
| — à quelle époque ils ont été en relation avec l'Ethiopie,                | 21         |
| — quand ont commencé leurs préjugés isolateurs,                           | 23         |
| — leur organisation la même que celle des Egyptiens,                      | 26         |
| — ont ils eu plusieurs centres de gouvernement,                           | 27         |
| — quelques-uns ont eu une oligarchie militaire,                           | 28         |
| Initiations à Mithra, n'ont pas fait partie de l'ancien culte des Perses, | 167        |
| Inspecteurs, chargés en Perse de visiter les provinces,                   | 106        |
| — opinions diverses à leur sujet,                                         | 107        |
| — leur insuffisance pour ce qui concernait les contributions,             | 179        |
| Irrigations, objet des soins du gouvernement,                             | 256 et 258 |
| — influent sur les fraix de culture,                                      | 32         |
| — surveillées et dirigées par des magistrats,                             | 33 et 257  |
| — encouragées par le culte,                                               | 257        |
| — propriété du sol accordée à celui qui parvient à y conduire de l'eau,   | 258        |

|                                              |          |
|----------------------------------------------|----------|
| Jonians, ont fréquenté le port de Tartés-    |          |
| sus ,                                        | pag. 355 |
| Jour, sa longueur fixée dans le Boundehesch  |          |
| indice du lieu où il a été écrit ,           | 156      |
| Isocrate, a fait un portrait peu avantageux  |          |
| des satrapes ,                               | 61       |
| Juifs, ont payé tribut aux Mèdes ,           | 73       |
| Jubier, arbre apporté en Europe de l'Asie ,  | 299      |
| Justinien, ses efforts pour enlever aux Per- |          |
| sans le commerce de la soie ,                | 245      |

## K.

|                                      |     |
|--------------------------------------|-----|
| Ked-Khoda, nom d'une magistrature en |     |
| Perse ,                              | 110 |

## L.

|                                              |     |
|----------------------------------------------|-----|
| Langues sacrées, sont des langues ancien-    |     |
| nes tombées en désuétude ,                   | 134 |
| Le Gentil, a vu dans l'Inde d'anciennes ta-  |     |
| bles astronomiques ,                         | 2   |
| Lierre, les Grecs ont cherché à l'acclimater |     |
| en Perse ,                                   | 304 |
| Livres, le style figuré de ceux des Indiens  |     |
| nuit à leur clarté ,                         | 17  |
| Lois civiles, inconvéniens de leur confusion |     |
| avec les prescriptions du culte ,            | 144 |
| Luzerne, portée de la Perse en Europe ,      | 277 |
| Lybophéniciens, ce qu'ils étaient ,          | 368 |
| — issus des peuples cultivateurs de la       |     |
| Syrie ,                                      | 369 |

Lybophéniciens , les Carthaginois affectaient  
de la supériorité sur eux , pag. 370

## M.

|                                                                             |     |
|-----------------------------------------------------------------------------|-----|
| Mages , titre des prêtres chez les Perses ,                                 | 141 |
| — occupés des finances ,                                                    | 193 |
| Main ( toucher dans la ) , usage des Perses<br>pour confirmer leur parole , | 306 |
| — singulière prescription à ce sujet ,                                      | 306 |
| Maouaralnahar , nom moderne du Touran ,                                     | 43  |
| Mariage , pour donner des enfans à un tiers ,                               | 112 |
| Médecine , empirisme religieux des mages ,                                  | 152 |
| Médecins , leur salaire fixé par le code sa-<br>cré ,                       | 108 |
| — devaient faire leur instruction sur<br>des individus d'un autre culte ,   | 153 |
| — leur charlatanisme à Rome ,                                               | 241 |
| Mèdes , leurs capitales ,                                                   | 52  |
| — causes de leur élévation ,                                                | 65  |
| — causes internes de dissolution de leur<br>empire ,                        | 66  |
| — leur costume ,                                                            | 67  |
| — habitaient les pentes du Caucase ,                                        | 67  |
| — avaient une aristocratie militaire ,                                      | 67  |
| — ont élu un roi ,                                                          | 68  |
| — ont rendu les satrapies inamovibles ,                                     | 69  |
| — le despotisme s'est introduit chez eux ,                                  | 70  |
| — ont perdu leur énergie ,                                                  | 73  |
| — leur culte le même que celui des Per-<br>ses ,                            | 118 |
| Melampyre ,                                                                 |     |



|                                                                       |          |
|-----------------------------------------------------------------------|----------|
| Melampyre , introduit de l'Asie en Grèce ,                            | pag. 270 |
| Memnon , sa diversion aurait écrasé Alexandre , s'il avait vécu ,     | 114      |
| Mer-Noire , il a existé très-anciennement du commerce sur cette mer , | 229      |
| — les Génois y ont puisé une partie de leurs richesses ,              | 230      |
| — les Grecs d'Asie ont enlevé ce commerce aux Phéniciens ,            | 348      |
| Mer-Rouge , son extrémité septentrionale la plus dangereuse ,         | 351      |
| — les Phéniciens y ont navigué ,                                      | 360      |
| Mère des dieux , son culte chez quelques peuples soumis aux Perses ,  | 168      |
| Métaux , l'art de les travailler ancien en Perse ,                    | 207      |
| Milet , a fourni de nombreuses colonies dans la Mer-Noire ,           | 227      |
| Millet , les Perses l'ont cultivé ,                                   | 272      |
| Mithra , nom du soleil divinisé en Perse ,                            | 154      |
| — son culte était différent chez les Romains ,                        | 166      |
| Mobeds , titre d'une classe de prêtres chez les Perses ,              | 141      |
| Mohabédiens , ancienne dynastie chez les Perses ,                     | 45       |
| — les faits qu'on lui attribue , sont des allégories cosmiques ,      | 45       |
| Monogamie , établie chez les Perses , 51 et 111                       |          |

|                                             |          |
|---------------------------------------------|----------|
| Morts , au lieu de les inhumer on les expo- |          |
| sait aux oiseaux de proie ,                 | pag. 158 |
| — motif de cet usage ,                      | 158      |

## N.

|                                                 |            |
|-------------------------------------------------|------------|
| Navigation , entravée chez les Perses par       |            |
| leur culte des élémens ,                        | 157 et 213 |
| — elle ne l'a pas été par le culte des          |            |
| Assyriens ,                                     | 211        |
| — les Perses , vers la fin de leur empire ,     |            |
| ont voulu créer une marine ,                    | 218        |
| étendue de celle des Phéniciens ,               | 353        |
| Necos , a fait faire un voyage de découvertes   |            |
| autour de l'Afrique ,                           | 357        |
| Neurouz , fête de la nouvelle année , à l'équi- |            |
| noxe du printemps , chez les Perses ,           | 42         |
| Nicolas de Damas , a écrit une histoire des     |            |
| Assyriens ,                                     | 62         |
| Ninive , capitale de l'empire assyrien ,        | 52         |
| — a dû sa grandeur au commerce ,                | 212        |
| Ninus , personnage mythologique ,               | 64         |
| Noyer , porté de la Perse en Europe ,           | 294        |
| Nuit , précédait le jour chez les Perses ,      |            |
| comme chez les Celtes ,                         | 82         |

## O.

|                                            |     |
|--------------------------------------------|-----|
| Olivier , n'était pas cultivé en Perse ,   | 282 |
| Ophir , où il était situé ,                | 361 |
| Oranger , quand il a été connu en Europe , | 293 |

|                                                                           |          |
|---------------------------------------------------------------------------|----------|
| Orge à graines nues, cultivée en Cappadoce ,                              | pag. 271 |
| Ormusd, allégorie du feu élémentaire ,                                    | 154      |
| — transformé en un être réel ,                                            | 154      |
| Oxus, facilitait le commerce des Perses ,                                 | 226      |
| — les dérivations de ses eaux causes de l'obstruction de son embouchure , | 260      |
| — ancienne limite de la Perse ,                                           | 43       |

## P.

|                                                                              |            |
|------------------------------------------------------------------------------|------------|
| Palis, opinion qui les fait ancêtres des Phéniciens ,                        | 321        |
| <u>Pallacopas, canal destiné à régler les inondations ,</u>                  | <u>257</u> |
| <u>Palmyre, Strabon n'en a pas parlé ,</u>                                   | <u>237</u> |
| — la même que Thadmor ,                                                      | 237        |
| — n'a pu exister que par le commerce ,                                       | 237        |
| — détruite par Aurélien ,                                                    | 238        |
| <u>Papyrus, les Perses n'en ont pas fait usage ,</u>                         | <u>201</u> |
| Paradis, nom des jardins en Perse ,                                          | 300        |
| — ce qu'étaient ces jardins ,                                                | 301        |
| <u>Parchemin, inventé par les Assyriens ,</u>                                | <u>202</u> |
| — <u>impur aux yeux des Perses ,</u>                                         | <u>203</u> |
| Parfums, quand les Grecs en ont adopté l'usage ,                             | 233        |
| <u>Parias, êtres en dehors des castes dans l'Inde ,</u>                      | <u>26</u>  |
| <u>Parsis, n'ont plus le droit de se juger d'après leur code religieux ,</u> | <u>148</u> |
| <u>Parthes, leur capitale ,</u>                                              | <u>52</u>  |

|                                                   |                 |
|---------------------------------------------------|-----------------|
| <u>Parthes, se sont élevés sur les débris des</u> |                 |
| <u>royaumes grecs d'Asie,</u>                     | <u>pag. 116</u> |
| — on les a cru Scythes d'origine,                 | 117             |
| — ont conservé une aristocratie mili-             |                 |
| taire,                                            | 120             |
| — ressemblaient beaucoup aux Mèdes,               | 117             |
|                                                   | et 119          |
| — causes de leur décadence,                       | 121 et 124      |
| — leurs ressemblances avec les Ger-               |                 |
| maines,                                           | 121             |
| — ne faisaient cas que de la cavalerie,           | 122             |
| — avaient des serfs dans leurs armées,            | 122             |
| — les prêtres ont eu peu d'influence chez         |                 |
| eux,                                              | 123 et 171      |
| — ont eu le même culte que les Perses,            | 170             |
| <u>Pastoret (M. de), son opinion sur les cas-</u> |                 |
| <u>tes des Assyriens,</u>                         | <u>62</u>       |
| — son opinion sur les transmigrations             |                 |
| ordonnées par le gouvernement,                    | 101             |
| <u>Pécher, porté de la Perse en Europe,</u>       | <u>296</u>      |
| — erreur ancienne à son sujet,                    | 297             |
| <u>Pehlvi, langue plus moderne que le Zend,</u>   | <u>141</u>      |
| <u>Peines, sans rapport chez les Perses avec</u>  |                 |
| <u>la gravité du crime,</u>                       | <u>145</u>      |
| — causes de cette disproportion,                  | 145             |
| <u>Peischdadiens, dynastie antérieure aux As-</u> |                 |
| <u>syriens,</u>                                   | <u>41</u>       |
| — les faits qu'on lui attribue sont my-           |                 |
| thologiques,                                      | 42              |
| <u>Pélérinages des musulmans, dirigés la plu-</u> |                 |

|                                                                      |            |
|----------------------------------------------------------------------|------------|
| part vers des lieux consacrés par le<br>culte antérieur,             | pag. 169   |
| <u>Persans, nom réservé aux Perses du se-</u><br><u>cond empire,</u> | 124        |
| — les prêtres ont eu beaucoup d'ascen-                               |            |
| dant chez eux,                                                       | 125        |
| — leur gouvernement moins despotique                                 |            |
| que celui des successeurs de Cyrus,                                  | 125        |
| — ont conservé des préventions contre                                |            |
| la navigation,                                                       | 243        |
| — ont eu de l'activité commerciale,                                  | 243        |
| — ont eu long-temps le monopole de la                                |            |
| soie,                                                                | 244        |
| <u>Perse, ses côtes malsaines,</u>                                   | 216        |
| — quelles marchandises on y portait de                               |            |
| l'Inde,                                                              | 223        |
| — il y a existé peu de villes avant la do-                           |            |
| mination des Grecs,                                                  | 255        |
| — intermédiaire du commerce de l'Inde                                |            |
| avec l'Europe,                                                       | 235 et 240 |
| <u>Persea, quelle espèce d'arbre c'est,</u>                          | 297        |
| — erreur sur son fruit,                                              | 297        |
| <u>Persépolis, capitale des Perses,</u>                              | 52 et 83   |
| <u>Perses, leur capitale,</u>                                        | 52         |
| — ont renversé l'empire des Mèdes,                                   | 73         |
| — auparavant ils leur étaient soumis,                                | 73         |
| — ont eu des luttes contre les Grecs,                                | 74         |
| — pourquoi leurs annalistes ont gardé                                |            |
| le silence sur les Assyriens et les Mè-                              |            |
| des,                                                                 | 77 et 79   |

|                                                     |                      |
|-----------------------------------------------------|----------------------|
| <u>Perses , leur ancien séjour près la mer Cas-</u> |                      |
| <u>pienne ,</u>                                     | <u>pag. 80 et 81</u> |
| <u>— leurs rapports avec les Germains ,</u>         | <u>80</u>            |
| <u>— on les a cru Scythes ,</u>                     | <u>80</u>            |
| <u>— formaient anciennement une aristo-</u>         |                      |
| <u>cratie ,</u>                                     | <u>84</u>            |
| <u>— divisés en quatre ordres qui n'étaient</u>     |                      |
| <u>pas des castes ,</u>                             | <u>85</u>            |
| <u>— anciennement pauvres et belliqueux ,</u>       | <u>86</u>            |
| <u>— aimaient les exercices militaires ,</u>        | <u>87</u>            |
| <u>— chérissaient l'honneur ,</u>                   | <u>87</u>            |
| <u>— l'infanterie base de leurs armées ,</u>        | <u>88</u>            |
| <u>— ont adopté le costume des Mèdes ,</u>          | <u>89</u>            |
| <u>— pourquoi leurs armées se sont anéan-</u>       |                      |
| <u>tées en Grèce ,</u>                              | <u>89</u>            |
| <u>— causes de leur élévation ,</u>                 | <u>90</u>            |
| <u>— changemens opérés par Cyrus dans</u>           |                      |
| <u>leur armée ,</u>                                 | <u>92</u>            |
| <u>— — — — — dans</u>                               |                      |
| <u>leur organisation politique ,</u>                | <u>94</u>            |
| <u>— le despotisme s'est introduit chez eux ,</u>   | <u>95</u>            |
| <u>— leur empire , agglomération de pro-</u>        |                      |
| <u>vinces ,</u>                                     | <u>97</u>            |
| <u>— leur système d'administration peu</u>          |                      |
| <u>connu ,</u>                                      | <u>108</u>           |
| <u>— espèce d'administration municipale ,</u>       | <u>110</u>           |
| <u>— leur culte ordonnait la monogamie</u>          |                      |
| <u>mais ils s'en écartaient ,</u>                   | <u>111</u>           |
| <u>— épousaient leurs cousines germaines ,</u>      | <u>112</u>           |
| <u>— n'épousaient pas leurs sœurs ,</u>             | <u>113</u>           |

|                                                                     |            |
|---------------------------------------------------------------------|------------|
| Perses, leur gouvernement encourageait la population ,              | pag. 112   |
| — soumis à une théocratie dans leurs premiers temps ,               | 143 et 145 |
| — <u>n'avaient anciennement que des contributions volontaires ,</u> | <u>180</u> |
| — <u>fournissaient des denrées pour le palais ,</u>                 | <u>183</u> |
| — ————— pour l'entretien du Satrape ,                               | 185        |
| — <u>ont mis des barrages à leurs fleuves ,</u>                     | <u>214</u> |
| — l'opinion varie sur leurs motifs ,                                | 215        |
| — aimaient la vie champêtre ,                                       | 254 et 297 |
| — connoissaient très-bien l'art des irrigations ,                   | 258        |
| — la sobriété n'était pas leur vertu ,                              | 277        |
| <u>Phase , servait au transport des marchandises ,</u>              | <u>226</u> |
| <u>Phéniciens , ont anciennement navigué sur la Mer-Noire ,</u>     | <u>228</u> |
| — <u>ne sont pas autochtones ,</u>                                  | <u>319</u> |
| — sont venus des bords de la Mer-Erythrée ,                         | 319        |
| — <u>n'ont pas eu des castes ,</u>                                  | <u>322</u> |
| — <u>ont eu la circoncision ,</u>                                   | <u>323</u> |
| — <u>sont sortis de l'Afrique ,</u>                                 | <u>326</u> |
| — <u>ont été dans tous les siècles commerçans ,</u>                 | <u>329</u> |
| — preuve qu'ils n'ont jamais eu d'inclinations belliqueuses ,       | 330        |

|                                                                        |            |
|------------------------------------------------------------------------|------------|
| <u>Phéniciens, n'avaient aucun pacte fédéral, p.</u>                   | <u>334</u> |
| — leur culte a été sanguinaire,                                        | 336        |
| — l'éducation et les archives confiées<br>aux prêtres,                 | 337        |
| — ont eu des rois,                                                     | 337        |
| — motifs de croire que leur constitu-<br>tion était olygarchique,      | 342        |
| — l'olygarchie née avec leur décadence,                                | 345        |
| — causes de cette décadence,                                           | 346 et 349 |
| — causes antérieures de leur prospérité,                               | 347        |
| — étendue de leurs navigations,                                        | 353        |
| — ont exploité les mines de Thasos,                                    | 353        |
| — ont fait le tour de l'Afrique,                                       | 358        |
| — pourquoi il existe si peu de traces de<br>leurs navigations,         | 362        |
| — pourquoi ils ont multiplié leurs co-<br>lonies,                      | 363        |
| — toutes leurs colonies n'ont pas eu le<br>commerce pour motif,        | 366        |
| — quel a été leur commerce,                                            | 373        |
| — ont cultivé plusieurs arts,                                          | 375        |
| — leurs jardiniers recherchés à Rome,                                  | 378        |
| — ont eu des écrivains agronomiques,                                   | 378        |
| Philistins, motifs de croire qu'ils ont fait<br>partie des Phéniciens. | 322        |
| <u>Pierres précieuses, plusieurs se trouvent en</u><br><u>Perse,</u>   | <u>241</u> |
| Pistachier, porté de la Syrie en Europe,                               | 295        |
| Pline, son erreur au sujet de l'usage des<br>parfums chez les Grecs,   | 233        |



|                                                     |            |
|-----------------------------------------------------|------------|
| <u>Poisson céleste, son lever indiquait le com-</u> |            |
| <u>mencement des travaux champêtres, p.</u>         | <u>47</u>  |
| <u>Poissons, consacrés à des saints musulmans,</u>  | <u>170</u> |
| <u>Polyæn, inspire peu de confiance,</u>            | <u>184</u> |
| <u>Polyandrie, existait chez quelques peuples</u>   |            |
| <u>soumis à la Perse,</u>                           | <u>51</u>  |
| <u>— existe encore au Thibet,</u>                   | <u>51</u>  |
| <u>Polygamie, existait chez quelques peuples</u>    |            |
| <u>de la Perse,</u>                                 | <u>51</u>  |
| <u>— les Perses se la permettaient quoique</u>      |            |
| <u>défendue par leur culte,</u>                     | <u>111</u> |
| <u>Portughan, nom de l'orange,</u>                  | <u>293</u> |
| <u>Pourpre, cette teinture très-ancienne à Tyr,</u> | <u>375</u> |
| <u>— pourquoi cet art s'y est perdu,</u>            | <u>376</u> |
| <u>Précession des équinoxes, sa connoissance</u>    |            |
| <u>facilite des calculs rétrogrades,</u>            | <u>24</u>  |
| <u>Prêtres, des Assyriens,</u>                      | <u>39</u>  |
| <u>— — — — — avaient une langue</u>                 |            |
| <u>sacrée,</u>                                      | <u>134</u> |
| <u>— — — — — s'occupaient d'astro-</u>              |            |
| <u>logie,</u>                                       | <u>132</u> |
| <u>— des Perses,</u>                                | <u>141</u> |
| <u>— — — — — mêlés à tous les évé-</u>              |            |
| <u>nemens politiques,</u>                           | <u>150</u> |
| <u>— — — — — leurs moyens de for-</u>               |            |
| <u>tune,</u>                                        | <u>150</u> |
| <u>— — — — — occupés des finances,</u>              | <u>193</u> |
| <u>— — — — — investis du pouvoir</u>                |            |
| <u>judiciaire,</u>                                  | <u>143</u> |
| <u>— — — — — ce droit limité par</u>                |            |
| <u>Cyrus,</u>                                       | <u>149</u> |

|                                                                                     |          |
|-------------------------------------------------------------------------------------|----------|
| Prêtres des Phéniciens, leur culte a été sanguinaire,                               | pag. 336 |
| — — — — — chargés de l'éducation et des archives,                                   | 337      |
| — — — — — <u>pourquoi n'ont pas établi un théocratie,</u>                           | 337      |
| Propriétés foncières, n'étaient dans l'Inde qu'un simple usufruit,                  | 30       |
| <u>Pythagore, on lui attribue l'introduction des doctrines indiennes en Europe,</u> | 8        |

## Q.

|                                                                           |     |
|---------------------------------------------------------------------------|-----|
| <u>Quinte Curce, son erreur sur les causes des colonies phéniciennes,</u> | 371 |
|---------------------------------------------------------------------------|-----|

## R.

|                                                                    |            |
|--------------------------------------------------------------------|------------|
| Religion, encourageait la population chez les Perses,              | 112        |
| <u>Reptiles, guerre que leur font les Parsis par superstition,</u> | 164        |
| <u>Ris, a été connu de Théophraste,</u>                            | 271 et 275 |
| — cultivé en Perse,                                                | 274        |
| — quand introduit en Europe,                                       | 275        |
| Rois, considérés comme plus parfaits que les autres hommes,        | 44 et 96   |
| — <u>des peuples vaincus en deviennent les satrapes,</u>           | 98         |
| — des familles, ce que c'est,                                      | 98         |

|                                                                 |          |
|-----------------------------------------------------------------|----------|
| Rois, initiés à l'ordre sacerdotal chez les Perses,             | pag. 142 |
| — un individu mutilé ne pouvait pas l'être,                     | 143      |
| — ne pouvaient faire usage que des productions du pays,         | 261      |
| — devaient chaque année admettre des cultivateurs à leur table, | 263      |

## S.

|                                                            |            |
|------------------------------------------------------------|------------|
| <u>Sabisme, culte le plus ancien,</u>                      | <u>130</u> |
| <u>Sabres, de quel acier fabriqués,</u>                    | <u>208</u> |
| Sacée, fête des Perses,                                    | 165        |
| Sacrifices, les livres sacrés des Perses n'en parlent pas, | 163 et 207 |
| — ont-ils sacrifié des hommes,                             | 165        |
| — on en a sacrifié dans l'Inde,                            | 21         |
| — — — — — chez les Phéniciens,                             | 336        |
| Sacs de toile, usités chez les Perses,                     | 201        |
| Safran, sa culture ancienne en Perse,                      | 285        |
| Samanéens, sont les fakirs modernes,                       | 25         |
| Samothrace, a reçu le culte des Cabires des Phéniciens,    | 354        |
| <u>Sarmates, avaient le costume des Mèdes,</u>             | <u>67</u>  |
| <u>Satrapes, explication de ce mot,</u>                    | <u>61</u>  |
| — leurs fonctions rendues inamovibles par les Mèdes,       | 69         |
| — leurs fonctions chez les Perses,                         | 97         |
| — avaient beaucoup d'indépendance,                         | 98         |
| — ne commandaient pas les troupes de leur province,        | 104        |

|                                                                        |            |
|------------------------------------------------------------------------|------------|
| Satrapes , leur gouvernement fréquemment morcelé , pourquoï ,          | 105        |
| Schals de Kashmyr , connus des anciens ,                               | 204        |
| Schuster , la même ville que Suse ,                                    | 83         |
| Scylax , son voyage de découvertes ,                                   | 219        |
| Secrétaires , remplissent en Perse le rôle d'espions ,                 | 104        |
| Seigle , les Perses paraissent l'avoir connu ,                         | 271        |
| Séleucie , les rois parthes y ont séjourné ,                           | 53         |
| — centre de commerce ,                                                 | 234        |
| <u>Semiramis , ses guerres contre la Bactriane ,</u>                   | <u>44</u>  |
| — <u>personnage mythologique ,</u>                                     | <u>64</u>  |
| — on lui attribue d'avoir bâti des villes pour le commerce ,           | 212        |
| Sept merveilles du monde , niaiserie répétée ,                         | 303        |
| Sères , paraissent être les Chinois ,                                  | 9          |
| Sexes des plantes , Théophraste les a connus sur le dattier ,          | 290        |
| Sidon , a usurpé de l'influence sur les autres villes de la Phénicie , | 335        |
| <u>Soie , l'Europe l'a reçue long-temps par la</u>                     |            |
| <u>Mer-Noire ,</u>                                                     | <u>229</u> |
| — <u>les Persans en ont eu le monopole ,</u>                           | <u>246</u> |
| — a existé anciennement dans l'île de Cos ,                            | 247        |
| — pourquoi elle s'y est perdue ,                                       | 249        |
| — introduite en Europe sous Justinien ,                                | 250        |
| Sorgho , cultivé en Perse ,                                            | 274        |
| <u>Spartiates , leurs ressemblances avec les</u>                       |            |
| <u>Perses ,</u>                                                        | <u>81</u>  |

|                                                                       |           |
|-----------------------------------------------------------------------|-----------|
| Strabon, a écrit un ouvrage sur les Parthes,                          | pag. 118  |
| <u>Suse, capitale des Perses,</u>                                     | <u>52</u> |
| Syriens, les Grecs ont donné ce nom aux Assyriens,                    | 48        |
| — se sont réfugiés chez les Phéniciens, lors de l'invasion des Juifs, | 369       |

## T.

|                                                                  |               |
|------------------------------------------------------------------|---------------|
| <u>Tables astronomiques, anciennes dans l'Inde,</u>              | <u>2 et 7</u> |
| Tapis de Perse, recherchés,                                      | 205           |
| Tartessus, port fréquenté par les Phéniciens,                    | 354           |
| Taureau céleste, dispensateur des pluies,                        | 35            |
| — correspondait à l'équinoxe quand le Zend-Avesta a été écrit,   | 46            |
| Temples de l'Inde, les plus anciens sans figures,                | 25            |
| <u>Terre, son culte,</u>                                         | <u>158</u>    |
| — frappée d'inculture par l'inhumation d'un cadavre,             | 159           |
| Thadmor, même ville que Palmyre,                                 | 217           |
| Thasos, a reçu une colonie phénicienne,                          | 353           |
| <u>Théocratie, quand elle s'est développée chez les Indiens,</u> | <u>25</u>     |
| — pourquoi elle a protégé l'agriculture chez eux,                | 32            |
| — celle des Perses semblable à celle des Juifs,                  | 145           |

|                                                                    |            |
|--------------------------------------------------------------------|------------|
| Théocratie, pourquoi ne s'est pas établie                          |            |
| chez les Phéniciens,                                               | pag. 337   |
| Tissage, exercé en Perse par des hommes,                           | 201        |
| Tissus, de diverses espèces chez les Perses,                       | 203        |
| — — — — — chez les Phéniciens,                                     | 277        |
| Toiles, on en fabriquait de plusieurs qualités,                    | 201        |
| — on l'employait pour l'écriture,                                  | 201        |
| — — — — — pour les vêtemens,                                       | 203        |
| Toison d'or, son explication,                                      | 226        |
| Touran, pays anciennement ennemi de la Perse,                      | 43         |
| — ses guerres ont l'apparence d'allégories cosmiques,              | 43         |
| Trèfle, l'Europe paraît en avoir reçu la culture de l'Asie,        | 277        |
| Tremblemens de terre, ne sont pas des motifs de colonies,          | 372        |
| Turdetains, peuple anciennement civilisé,                          | 365        |
| Turner, a remarqué d'anciennes traditions astronomiques au Thibet, | 2          |
| Tylos, ses habitans ancêtres des Phéniciens,                       | 222 et 320 |
| — commerçaient sur les côtes de la Perse,                          | 222        |
| — — — — — avec les Phéniciens,                                     | 240        |
| Tyr, a usurpé de l'influence sur les autres villes de la Phénicie, | 335        |
| — a été détruite par Alexandre,                                    | 346        |
| — rétablie ensuite par lui,                                        | 351        |

**Tyr**, a long-temps conservé l'art de teindre  
la pourpre, pag. 352

## V.

**Varron**, son erreur au sujet des Perses, 214

**Velours** . inventés en Perse , 205

**Vendidad**, la partie la plus ancienne des livres  
sacres des Perses, 40, 45 et 109

**Verre**, art ancien chez les Phéniciens, 177

— l'ont reçu des Ethiopiens, 177

**Veuves indiennes**, se brûlaient anciennement  
comme de nos jours, 23

**Vignes**, cultivées en Perse, 279

— méthode de culture introduite dans la  
Susiane, 280

— enterrées pour les préserver du froid, 280

**Vin**, n'était pas défendu par le culte, 279

— les rois faisaient usage d'un vin de  
Syrie, 281

## X.

**Xénophon**, opinions sur ses ouvrages, 75

— a placé trop tard l'usage de la cavalerie  
chez les Perses, 88

— son erreur sur la sépulture de Cyrus, 158

## Y.

**Yack**, espèce de bœuf particulière à l'Asie, 314

— sa queue recherchée, 314

— employé aux transports, 314

Yésidiés, ont conservé plusieurs opinions.  
des anciens Perses, 162 et 170

## Z.

Zend, ancienne langue des Perses, 141.

Zend-Avesta, ancien livre sacré des Perses, 40

— est antérieur à l'époque de l'empire  
des Assyriens, 41

— écrit pour un peuple gouverné oly-  
garchiquement, 44 et 108

— publié en Europe par Anquetil, 40

— est un code à la fois civil et religieux, 143

Zoroastre, fondateur d'une religion, 39

— incertitudes sur le temps où il a vécu, 40

— était habitant de l'ancienne Médie, 80  
et 139

— a donné une origine divine à son li-  
vre, 145

FIN DE LA TABLE.











